This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

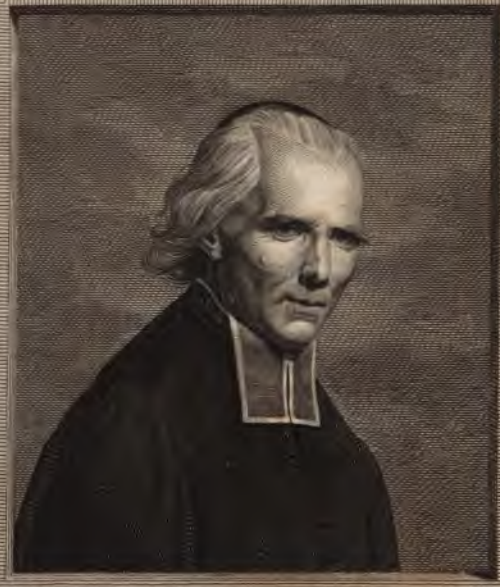
1817
ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGA
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

A 459710 DUPL

SERMONS

DE M. L'ABBÉ

LEGRIS DUVAL.



RÉNÉ-MIC.L LEGRIS DUVAL
Prédicateur ordinaire du Roi,
né à Landerneau le 16 Aout 1765,
mort à Paris le 18 Janvier 1819.

Henient del. Deguevauviller sc.

A Paris, chez Adrien Le Clerc, Quai des Augustins, N° 35.

SERMONS

DE M. L'ABBÉ

LEGRIS-DUVAL

René

PRÉDICATEUR ORDINAIRE DU ROI.

PRÉCÉDÉS

D'UNE NOTICE SUR SA VIE

PAR M. L. C. D. B.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez Ad. Le Clere, Imp. de S. Em. Mgr. le Cardinal Archevêque de Paris, quai des Augustins, n°. 35.

1820.

698002-129

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR.

La mort prématurée de M. l'abbé Legris Duval, dont les talens et les vertus furent si utiles à la religion, a été pour l'église de France, et pour celle de Paris en particulier, un malheur en quelque sorte irréparable. Tous ceux qui ont eu le bonheur de connoître ou d'entendre ce digne ministre de Jésus-Christ déploreront longtemps la perte que firent à la fois l'éloquence et la piété. Nous croyons répondre aux vœux des fidèles, et offrir une vraie consolation aux nombreux amis de M. Duval, en publiant ce re-

du juste Abel : Il parle encore, tout mort qu'il est ; *defunctus adhuc loquitur* (1). Puissent les accens de sa voix éloquente parvenir jusqu'à nos derniers neveux, leur faire aimer la vertu, les prémunir contre la séduction d'une fausse philosophie, et leur persuader qu'il n'existe de vrai bonheur pour des chrétiens françois, que dans la fidélité à Dieu, et au Roi, qui est sur la terre l'image vivante de la divinité.

Nous partageons ce recueil en deux volumes. Nous avons placé à la tête du premier, une Notice qu'un homme célèbre, encore plus distingué par son mérite personnel que par les hautes dignités dont il est revêtu, a bien voulu rédiger pour honorer la

(1) Heb. XI, 4.

vertu dans la personne de M. l'abbé Duval. La Notice est suivie des Sermons que M. l'abbé Duval eut l'honneur de prêcher à la Cour pendant l'Avent de 1816. Cette station est la seule qu'il ait remplie. Le mauvais état de sa santé ne lui permettoit pas de prêcher des Carêmes. Nous ne ferons pas l'éloge des Sermons qui composent cet Avent. Nous nous contenterons de dire qu'ils obtinrent à l'orateur un suffrage qui seul peut tenir lieu de tous les autres, celui du Monarque éclairé en qui la France a vu revivre, avec la bonté de Louis XII, l'amour des lettres qui caractérisa François Ier.

Le second volume ne contient que des Sermons détachés. Nous avons cru devoir placer au premier rang le beau Discours que M. Duval prononça dans

l'église des Carmes, en 1814, sur le triomphe des martyrs dans la dernière persécution. Il est suivi du Discours qu'il avoit préparé pour un service qu'on devoit célébrer à Saint-Thomas-d'Aquin pour le repos des ames de toutes les victimes de la révolution. Il le prêcha, sur la demande du Roi, au premier service qui fut célébré pour Louis XVI dans la métropole de Paris. Il y rend, avec l'accent de la sensibilité la plus profonde, un juste hommage aux vertus du Roi-martyr, de la Reine et de Madame Elisabeth. Après ce Discours, on trouvera le Sermon de la Cène, qui fit une si vive impression par les nobles sentimens dont il est rempli : ce fut le dernier Discours qu'il prêcha devant le Roi. Nous ne nous étendrons pas sur les

autres Sermons qui sont contenus dans ce second volume. Les sujets en sont très-variés. Ils ont été composés à des époques fort différentes, et ils ne sont pas tous également travaillés. Il y en a plusieurs qui n'ont été prêchés qu'une fois, et que l'auteur n'a pas retouchés : on aura de l'indulgence pour les taches légères qu'on pourroit y apercevoir, et qu'une composition moins rapide auroit fait aisément disparoître. Mais il n'en est aucun qui ne nous ait paru digne d'être conservé, et qui n'offre quelques traits vraiment remarquables. L'orateur a su prendre successivement tous les tons, suivant les matières qu'il a traitées : son style est quelquefois brillant, harmonieux, sublime ; et dans les Discours d'un genre moins élevé, il charme le lec-

teur par une noble simplicité et une onction ravissante.

Outre les Sermons que nous donnons au public, M. l'abbé Duval en a laissé un certain nombre que nous n'avons pas cru devoir faire imprimer. Les uns ne sont que des ébauches fort imparfaites; les autres quoique achevés, et portant l'empreinte d'un vrai talent, ont trop de ressemblance avec les Sermons que nous donnons, pour qu'on pût les faire entrer dans le même recueil : on y reconnoîtroit des abrégés ou des extraits de ses autres Discours; on y retrouveroit, avec des plans différens, le même fond d'idées exprimées à peu près de la même manière. Ces répétitions déplairoient au lecteur, et seroient sans utilité. Elles n'avoient aucun inconvénient pour des Discours

prononcés devant des auditoires très-différens, et à des époques fort éloignées les unes des autres. La même raison nous a obligés de supprimer quelquefois des phrases, et même des fragmens assez longs de certains Sermons. Mais nous pouvons affirmer qu'il n'en est résulté aucune altération dans les pensées de l'auteur.

La France possède un très-grand nombre d'excellens Sermons sur toutes sortes de matières. On peut dire même que ce nombre leur fait tort, et empêche qu'ils ne soient lus autant qu'ils mériteroient de l'être. Cette considération auroit pu nous inspirer quelques craintes sur le succès de ces nouveaux Sermons, si nous n'avions considéré en même temps que les Discours de M. Duval avoient un caractère parti-

culier, et qu'ils recevoient des circonstances dans lesquelles ils furent prononcés, un intérêt qui n'appartient pas aux autres productions du même genre. Nous nous trompons peut-être; mais nous oserions presque prédire que ces deux petits volumes obtiendront une place honorable, non loin de Fénélon et de Massillon, dans la bibliothèque de tous les amis sincères de la religion, et dans celle de tous les hommes de goût.

FAUTE A CORRIGER DANS LA *NOTICE*.

Page 81, ligne 11, L'un montant dans la chaire; *lisez :* L'apologiste de la religion montant dans la chaire.

NOTICE HISTORIQUE

SUR

M. L'ABBÉ LEGRIS DUVAL,

PAR M. L. C. D. B.

Au moment même où le trône venoit d'être renversé, où la religion étoit proscrite, ses ministres massacrés, où des lois sanguinaires couvroient les mers et les contrées étrangères des illustres débris de l'église de France; on voit un jeune ecclésiastique, élevé jusqu'alors à l'ombre du sanctuaire, étranger à ce monde qu'on lui avoit peut-être représenté sous des formes séduisantes, plus étranger encore à ce monde qui s'offre tout à coup à ses regards sous des images sanglantes; on voit ce jeune homme former le vœu de se consacrer exclusivement à

cette religion, devenue l'objet de tant de haines et de persécutions, et se constituer l'appui et le consolateur de toutes les infortunes et de toutes les victimes.

Ce vœu de son cœur sera l'histoire de sa vie entière.

Le premier acte public de son ministère est l'acte d'un dévouement héroïque. Il demande lui-même à accompagner à l'échafaud le Roi le plus vertueux que le ciel eût donné à la France, à l'assister de ses soins, à répandre, s'il le faut, son sang à côté de lui. Sa jeunesse, sa candeur, sa résignation douce et calme, exempte de toute ostentation, étonnent, désarment la haine et la fureur. Il n'obtient point ce qu'il demande; un prêtre non moins vertueux (1) l'avoit prévenu, et a mérité de laisser son nom à l'his-

(1) M. Edgeworth.

toire, pour l'honneur de la religion et de l'humanité. La Providence avoit réservé son jeune émule à un ministère moins déchirant, et plus convenable aux vues qu'elle avoit sur lui.

A l'éclat d'une démarche qui devoit attirer tous les soupçons de la malveillance, il fait succéder les tranquilles occupations d'une vie qui ne laisse apercevoir ni mystère ni ostentation. C'est dans cette retraite qu'il mûrit son talent, et qu'il se trace à lui-même la carrière qu'il doit suivre. Il apprend à juger les temps, les difficultés. Il ne veut ni braver des dangers inutiles, ni compromettre les succès de son ministère par un zèle indiscret. Aussitôt qu'il est permis à la religion de respirer, elle trouve en lui un ministre zélé, prudent, éclairé; et il jette les semences de tout le bien qui doit croître sous ses inspirations. Quand la religion peut se montrer au

grand jour, elle emprunte sa voix douce et persuasive pour parler à tous les cœurs. Le genre de son talent dans la chaire, appelle également la confiance des ames pieuses, et des ames affligées par le malheur ou par le repentir. Il devient le conseil et l'oracle des consciences, l'ame de toutes les entreprises utiles à la religion ou à l'humanité; il fonde de vastes établissemens, et le concours seul de son nom en prépare et en décide le succès.

Quel est donc cet homme si puissant en œuvres et en paroles? C'est un simple ecclésiastique, qui, né dans une condition ordinaire, n'a rien demandé ni aux hommes, ni à la fortune. Il ne se présente point aux regards du monde et à la considération publique avec l'éclat des honneurs et des dignités; il n'a aucun titre pour exercer l'autorité, et commander l'obéissance; il ne porte avec lui que des

paroles de douceur, de paix et de charité; il fait rarement entendre le tonnerre des vengeances du ciel. Son évangile est celui de JÉSUS-CHRIST, qui attire et adoucit les cœurs, pardonne à la foiblesse en faveur du repentir, fait haïr le vice et aimer la vertu.

Tel est le charme puissant que la grâce et la nature ont attaché à son caractère, à ses actions et à ses discours, que, placé dans un siècle où une sorte de délire inexplicable a suscité, contre la religion et ses ministres, un acharnement qui déshonoreroit l'humanité, si l'excès du ridicule ne corrigeoit pas l'excès de la fureur; il ne s'élève pas une seule voix contre cet homme qui se montre partout, qu'on entend partout, que tant d'intérêts religieux mettent en relation avec toutes les classes de la société. Son nom n'est jamais prononcé qu'avec le même respect par les amis et

les ennemis de la religion. L'estime, les égards, les hommages l'accompagnent et le suivent dans les temples et hors des temples; et, ce qui pourroit paroître un phénomène dans nos mœurs actuelles, il n'est pas même calomnié.

Cet homme de bien est tout à coup enlevé dans la maturité de l'âge et du talent, et sa mort est déplorée comme une calamité publique. Tous les âges et toutes les conditions viennent confondre sur son tombeau leurs larmes, leurs regrets et leur reconnoissance. Toutes les chaires retentissent de son nom et du récit de ses vertus et de ses bienfaits. Tous les journaux de la capitale se disputent la triste consolation de parler les premiers de la douleur universelle, et de cette perte immense de la religion. Les noms les plus illustres, par la naissance et les dignités, viennent se mêler aux écri-

vains les plus distingués, pour retracer rapidement les détails les plus touchans d'une vie pleine de tant de vertus et de tant de mérites (1).

(1) Dès le surlendemain de la mort de M. l'abbé Duval, M. le duc de Doudeauville s'empressa de consigner dans le *Journal des Débats* (20 janvier 1819) la profonde impression qu'une telle perte avoit laissée dans son cœur. Personne n'étoit plus digne que lui d'être le premier interprète de la douleur publique. Témoin, pendant vingt ans, de la vie habituelle de cet homme vertueux dans l'asile où sa noble hospitalité l'avoit accueilli; bienfaiteur généreux de toutes les œuvres pieuses ou utiles que l'abbé Duval recommandoit à sa charité, M. le duc de Doudeauville peut être regardé comme le plus favorable coopérateur que la Providence ait pu accorder à ce digne ecclésiastique pour faire tout le bien qui étoit dans son cœur, et qui n'étoit pas dans ses moyens.

On vit presqu'en même temps son fils, le vicomte Sosthènes de la Rochefoucauld, répandre dans un autre journal (*la Quotidienne*, du 21 janvier 1819) les touchantes émo-

On avoit vu en France, à la suite des guerres civiles et religieuses, plu-

tions d'une ame pleine de candeur, de reconnoissance et de bonté.

Un écrivain d'un talent remarquable, et qui a su associer au goût et aux agrémens de la littérature, des idées d'un genre très-élevé sur des questions politiques (M. de Frenilly), a publié un éloge de l'abbé Duval, où l'on observe des mouvemens oratoires qui honoreroient l'éloquence de la chaire, et qu'on admireroit dans une oraison funèbre.

Le rédacteur de l'*Ami de la Religion et du Roi*, connu par son attachement invariable aux saines doctrines, et par une instruction devenue bien rare dans les matières ecclésiastiques, après avoir satisfait au devoir que lui imposoit le titre même de son journal envers l'un des hommes qui ont le plus honoré la religion, et dont le dévouement au Roi étoit le plus pur et le plus désintéressé, s'est affranchi de la gêne que les bornes d'un journal lui imposoient, et a publié une Notice très-curieuse et très-détaillée, dont nous nous proposons de faire souvent usage dans la Notice historique qu'on nous a demandée.

sieurs prêtres, dont la postérité a gardé la mémoire, se consacrer avec autant de zèle que de bonheur à réparer les pertes et les malheurs de la religion, et fonder des institutions dont les monumens et les bienfaits ont subsisté jusqu'à nos jours. Mais ils avoient à leur disposition de puissans secours. Toutes les classes de la société étoient encore animées de l'esprit et de l'amour de la religion ; elles s'honoroient de lui prêter l'appui de leur nom, de leur crédit et de leurs richesses. Au défaut même de ces secours, des réunions de bénéfices assuroient la dotation, et perpétuoient les avantages de tous les établissemens utiles ou nécessaires.

On doit encore observer qu'à la suite des commotions passagères qui avoient troublé ou agité la France, tous les élémens de l'ordre public, toutes les bases de l'administration gé-

nérale se retrouvoient naturellement dans leur ancienne place. Souvent même, le gouvernement et l'autorité recouvroient encore plus de force des atteintes mêmes qu'on avoit eu la témérité de porter aux anciennes institutions de la monarchie. L'État avoit été ébranlé sans être bouleversé; les principes, les mœurs, les lois, les institutions venoient reprendre leur ordre accoutumé; et la religion, dont l'esprit et l'ame se retrouvoient dans le fond des mœurs, des lois, et de toutes les institutions publiques, venoit prêter son utile ciment pour réunir toutes les parties de l'édifice social, que les orages avoient séparées sans les briser ni les dissoudre.

On ne nous demandera pas sans doute d'appuyer sur le contraste qu'offre ce qui existoit alors, et ce qui existe aujourd'hui.

Une généreuse confiance en la Pro-

vidence pouvoit seule inspirer celui qui a osé croire qu'il étoit encore possible de faire beaucoup, en ne demandant rien à la puissance et à l'autorité; et on doit admirer celui qui a fait encore plus qu'il n'avoit osé espérer.

On peut aussi trouver de l'intérêt à observer ce qui a pu donner tant d'influence à un simple particulier, et à rechercher comment il obtint un ascendant si honorable, par le seul mérite de son caractère et de ses qualités personnelles.

Les différentes notices dont nous avons parlé ont déjà fait connoître la vie publique de l'abbé Duval, et nous dispenseroient de rappeler ce que personne n'ignore : mais il n'est personne, quels que soient ses principes et ses opinions, quelle que soit même son indifférence pour tout ce qui tient à la religion, qui n'éprouve une sorte de curiosité philosophique à étudier

un caractère très-remarquable, dans l'ordre même des caractères les plus dignes d'estime.

Il est quelquefois difficile de descendre dans tous les mystères du cœur humain, et d'en pénétrer tous les secrets, sans être conduit par un fil qui en démêle en quelque sorte tous les replis. Nous avons été assez heureux pour trouver cette espèce de révélation des sentimens et des pensées de l'abbé Duval, dans des entretiens où l'abandon de la confiance et de l'intimité lui permettoit de se montrer tel qu'il étoit, en feignant de parler de tout autre que de lui-même.

Des mains vertueuses et respectables se sont empressées de recueillir quelques fragmens de ces entretiens, et de nous les transmettre, pour vaincre la répugnance que nous éprouvions à nous charger d'un travail qui ne pouvoit rien ajouter à l'honneur de

sa mémoire, et aux regrets de ses nombreux amis. La douceur de l'entendre parler lui-même après sa mort, sera peut-être la plus puissante des consolations pour les amis qu'il a laissés sur la terre.

René-Michel LEGRIS DUVAL naquit le 16 août 1765 à Landernau, petite ville du diocèse de Saint-Pol-de-Léon en Bretagne (1). Il eut le bonheur de recevoir les premiers exemples et les premières leçons de la religion et de la vertu au sein d'une famille, qui, dans sa modeste condition, avoit su mériter et obtenir l'estime et la confiance générale.

Sa mère étoit de la même famille

(1) L'extrait baptistaire de l'abbé Duval porte qu'il est fils de *noble homme Jean-Marie Legris, sieur Duval, conseiller du Roi, contrôleur des deniers et octrois de la ville.* — Sa mère se nommoit *Marie-Thérèse-Perrine-Renée de la Fontaine de Truaudet.*

que le père Querbeuf, Jésuite, qui a laissé plusieurs ouvrages estimables, et plus recommandable encore par une vie entière consacrée au service de la religion. Le père Querbeuf avoit long-temps habité Versailles, où il avoit été appelé par le duc de la Vauguyon, gouverneur des enfans de France (1). Les relations qu'il y avoit conservées, lui permirent d'être utile à la nombreuse famille de l'abbé Duval (2); il obtint pour lui et pour deux de ses frères des bourses au collége de Louis-le-Grand.

L'abbé Duval entra dans cette maison à l'âge d'environ onze ans. Des

(1) A l'époque de la révolution le père Querbeuf se retira en Angleterre, d'où il fut appelé en Allemagne par Mme. la comtesse de Marsan. Il mourut auprès d'elle à Brunswick en 1797.

(2) Elle étoit composée de quatre garçons et de quatre filles. L'abbé Duval étoit l'aîné.

notes manuscrites que nous avons sous les yeux, et que l'on doit à quelques-uns de ses anciens condisciples, attestent uniformément ses succès dans ses études, et les exemples remarquables de piété qu'il donna dès son jeune âge. La douceur de ses mœurs et de ses manières captivoit dès-lors la confiance et l'amitié de cette nombreuse génération, qui, étrangère encore aux passions et aux intérêts qui mettent tant de désordre dans les sociétés plus avancées, n'est touchée que de ce qui annonce de la franchise, de la candeur et de la bonté. Si l'on ne peut encore à cet âge deviner les vertus et les vices, on y a le sentiment très-prompt et très-sûr des qualités et des défauts. L'abbé Duval étoit déjà cité comme le modèle de la piété la plus pure; mais il avoit su éviter de lui donner la plus légère apparence du mépris ou de la censure envers ceux

qui n'avoient pas le bonheur de se conformer à un pareil modèle. Il savoit, ou plutôt il sentoit que si une austérité déplacée et une sorte de pédanterie sont un tort ou une maladresse dans tous les états et dans toutes les situations de la vie, elles sont un ridicule dans l'enfance, et que les enfans sont d'excellens juges de tout ce qui blesse les convenances de leur âge. Il eut le bonheur de se faire aimer de ceux mêmes qui montroient des dispositions bien différentes des siennes. Il ne se livroit jamais à une gaieté bruyante; mais il montroit toujours de la complaisance et de la facilité en tout ce qui ne blessoit pas les règles ou la discipline du collége. Un attrait naturel le portoit à rechercher toutes les occasions d'entretenir parmi ses jeunes condisciples le goût de la piété, et l'habitude pratique de la religion. Mais il ne prévenoit point par

un zèle importun les momens favorables, et il attendoit de la confiance ce qu'il auroit peut-être demandé en vain à de jeunes esprits qui n'étoient point encore assez préparés. Il espéroit toujours ces instans propices; il s'attachoit seulement à ne point les laisser échapper. Il essayoit déjà, sans s'en apercevoir, le grand art où il excella depuis, d'arriver à la volonté en ne parlant qu'au cœur.

Tel fut l'heureux effet de cette innocente méthode, qu'il devint insensiblement l'ami, le conseil et le modèle d'une jeune colonie, qu'il formoit au goût et aux habitudes de la vertu, en attendant qu'elle pût en remplir tous les devoirs dans les différentes conditions de la société (1).

(1) Parmi quelques notes manuscrites de l'abbé Duval qui nous ont été remises, nous en avons remarquées qui peuvent servir à faire connoître la simplicité de vertu, de caractère

A l'époque où l'abbé Duval étoit entré au collége de Louis-le-Grand,

et de bonne foi avec laquelle il se jugeoit lui-même.

On y voit qu'à l'âge de trente-cinq ans, au mois d'août 1800, il crut devoir faire une revue de sa vie entière, qu'il partagea en six ou sept parties. Il en écrivit le résultat en latin, d'une manière très-concise, et avec de nombreuses abréviations. Il donne à ce manuscrit un titre qui avoit pour objet de laisser croire qu'il y étoit question de tout autre que de lui-même; mais sa modestie n'a point atteint le but qu'elle s'étoit proposé. Presque tous les détails dont il rend compte, et surtout les dates, indiquent évidemment que c'est un abrégé de sa vie.

Il s'examine avec la plus grande impartialité sous trois rapports principaux, le caractère, la culture de l'esprit, et la piété. Il paroît content de certaines époques de sa vie; il en juge quelques autres avec une grande sévérité.

Le résultat de cet examen offre des réflexions et des résolutions, écrites en françois, sur les qualités à conserver, et les défauts à corriger.

On y voit que l'époque de sa vie qui lui

on y voyoit régner encore beaucoup d'ordre, de régularité, et l'utile in-

avoit laissé les souvenirs les plus doux, étoit l'âge de douze à quinze ans.

Il convient qu'à cette époque on s'accordoit assez généralement à lui reconnoître une mémoire heureuse, une imagination vive et abondante, une application suivie à l'étude, une extrême facilité à parler et à écrire; et il attribue la plus grande partie des avantages qu'il recueillit dans la suite de sa vie, à l'heureux emploi qu'il sut faire de ces trois premières années.

Quant à la piété, il croit pouvoir se rendre le témoignage qu'elle étoit en lui aussi pure que sincère; qu'il n'étoit occupé que de Dieu, que de parler de Dieu, que d'attirer à Dieu ses jeunes condisciples; que son esprit et son cœur commencèrent dès-lors à se former des sentimens et des règles de conduite si fixes et si invariables, que sans cette forte barrière dont il sut s'environner, il ne sauroit dire jusqu'à quel degré de foiblesse et de misère il seroit peut-être descendu.

Ce fut à cette tendre piété et à un naturel assez heureux qu'il dut cette facilité et cette

fluence d'une éducation religieuse : mais les idées qui commençoient à pénétrer dans le monde, et qui s'introduisoient déjà parmi la génération naissante, changèrent tout à coup la discipline intérieure de ce vaste établissement. On prétendit *qu'un collége ne devoit pas être gouverné comme un couvent*, et qu'on devoit plus s'y occuper de *l'instruction* que de *l'éducation*. Ceux qui connoissent la valeur des mots et des choses, et surtout les pères de famille, n'auront pas de peine à comprendre que ces deux mots sont loin d'être synonymes, et qu'ils ne se ressemblent pas plus dans leur application que dans leurs résultats.

Cette espèce de révolution intérieure ne changea rien à la conduite

aménité de mœurs qui lui valurent beaucoup d'amis.

de l'abbé Duval. L'heureuse destinée de toute sa vie a été d'être aimé de ceux qui pensoient comme lui, et de conserver l'estime de ceux qui ne partageoient ni ses opinions politiques, ni ses opinions religieuses.

Il reçut de ses supérieurs un témoignage de confiance et d'estime bien remarquable à son âge. Il n'étoit encore que simple clerc (1), et il fut associé aux deux prêtres chargés d'instruire et de disposer les enfans à recevoir, ou à renouveler leur première communion, dans la première année de leur entrée au collége.

On voit, par une note de l'un de ceux qui assistèrent à ces exercices, que la forme qu'il sut donner à ses instructions, et la douceur pénétrante de ses paroles, laissèrent dans le cœur de ses jeunes condisciples un goût et

(1) Il reçut la tonsure le 7 avril 1781.

une affection pour leur jeune instituteur, dont ils aimoient dans la suite à se vanter et à s'honorer. Ce touchant intérêt avoit laissé des racines si profondes, que lorsqu'ils furent ensuite dispersés dans le monde, et que plusieurs d'entre eux se furent jetés dans les plus déplorables excès de la révolution, il y en avoit peu qui, en se rencontrant, ne se demandassent avec empressement ce qu'étoit devenu l'abbé Duval, ce qu'il faisoit, et s'il existoit encore en France.

L'abbé Duval, d'après le conseil de l'abbé Mazéas, son parent, célèbre professeur de l'Université de Paris (1), suivit son cours de philosophie au collége de Louis-le-Grand. Il le termina par une thèse qui eut le mérite d'être distinguée au milieu d'un grand nom-

(1) Il étoit alors fort connu par des *Elémens d'arithmétique, d'algèbre et de géométrie*, qui étoient autrefois en usage dans les colléges.

bre d'actes du même genre. On peut se rappeler que c'étoit assez communément sur ces premiers essais d'une discussion publique que commençoit à se former l'opinion des talens et des succès des jeunes candidats.

Il entra ensuite au séminaire de Saint-Sulpice, au mois d'octobre 1786, pour y suivre son cours de théologie, et s'y préparer à toutes les fonctions du saint ministère, vers lequel un penchant irrésistible l'avoit attiré dès son enfance (1).

L'abbé Duval ne pouvoit pas choisir une école plus propre à développer les précieuses dispositions qu'il y apportoit, ni un instituteur plus habile

(1) Ce fut pendant sa résidence au séminaire de Saint-Sulpice que l'abbé Duval reçut le sous-diaconat, le 22 décembre 1787, le diaconat, le 28 mars 1789, et enfin la prêtrise, le 20 mars 1790. Il étoit bachelier en théologie dès le 9 février 1789.

dans la science ecclésiastique, et dans l'art de diriger les esprits, que l'homme, au-dessus de tout éloge, qui gouvernoit alors cette congrégation.

Des connoissances aussi étendues que variées, une grande perspicacité d'esprit, des principes aussi exacts en doctrine que purs en morale, un jugement sûr, prompt et décidé, une sagesse de caractère toujours égale à la difficulté des circonstances, transmirent à M. Emery la confiance de tous les ordres du clergé de France aux époques les plus désastreuses de la révolution. Il en fut non-seulement le guide, le modèle et le modérateur; mais on ne craint pas de dire que son utile influence le préserva peut-être d'une ruine entière. Il sera toujours à regretter que sa mort ait privé l'église de France de la sagesse de ses conseils dans des temps plus prospères.

Tel étoit l'homme qui prépara en quelque

quelque sorte l'abbé Duval au genre d'apostolat qu'il étoit appelé à exercer. L'un et l'autre eurent un genre d'esprit, de formes et de talens absolument différens par les nuances de leurs caractères; mais tous les deux eurent une entière conformité dans leurs principes de sagesse et de modération, et dans leur manière de faire goûter et aimer la religion.

M. Emery n'avoit pas besoin de la pénétration naturelle de son esprit pour démêler promptement les heureuses dispositions du jeune élève qui venoit se placer sous sa discipline. Aussi étonné que satisfait de ses rapides progrès dans les sciences ecclésiastiques, il se hâta de lui donner la preuve la moins équivoque de son estime et de sa confiance. Il le chargea, à la fin de 1789, d'une conférence de théologie; et ce choix étoit d'autant plus approprié au goût et au genre de

talent de l'abbé Duval, qu'on avoit déjà fait au collége de Louis-le-Grand l'essai le plus heureux de son habileté pour l'instruction de la jeunesse.

Ses élèves se ressentirent, en peu de temps, de l'aimable influence de ses leçons et de ses exemples. Il forma des disciples instruits, et prépara à l'Eglise des ministres vertueux, destinés à l'édifier dans les temps des épreuves qui lui étoient réservées, et à réparer les cruelles pertes que la persécution alloit lui faire subir.

L'abbé Duval venoit d'achever son premier cours de théologie en 1789, et se disposoit à entrer en licence l'année suivante : mais on sait que l'un des premiers bienfaits de la révolution fut de voir tomber et dissoudre tous les établissemens d'instruction publique. On doit bien croire que ceux d'entre eux qui avoient pour objet immédiat la science de la religion, devoient être

les premiers sacrifiés à la haine que l'on avoit vouée à tout ce qui existoit avec gloire depuis tant de siècles, et à tout ce qui portoit l'empreinte des antiquités religieuses et monarchiques.

Ce fut dans cet intervalle qu'il consentit à rentrer au collége de Louis-le-Grand pour y exercer les fonctions d'aumônier; il avoit toujours conservé une sorte d'affection filiale pour une maison où il avoit reçu sa première éducation. Le souvenir de tous les biens qu'il y avoit faits, dans un temps où il n'exerçoit d'autorité que celle qu'il empruntoit de l'influence de ses exemples et du charme de son caractère, lui fit présumer que le titre d'aumônier et de confesseur mettroit à sa disposition encore plus de moyens de servir la religion et les mœurs. Il y retrouva des témoins de sa vie angélique et des fruits heureux qu'elle avoit produits. Ceux qui n'avoient pu en

être témoins avoient recueilli les traditions les plus favorables à la confiance qu'il venoit demander, et qu'on étoit si disposé à lui accorder : mais ce collége de Louis-le-Grand subit, peu de temps après, l'arrêt de la proscription porté contre tout ce qui existoit, et la direction religieuse de cet établissement fut livrée à des prêtres constitutionnels. Il rentra alors au séminaire de Saint-Sulpice, où il fut accueilli avec empressement par M. Emery. Il fut encore chargé d'une conférence de théologie jusqu'en 1792. Ce fut là qu'il commença à obtenir sur ses jeunes contemporains cette douce autorité, d'autant plus utile et d'autant plus flatteuse qu'elle ne lui étoit déférée que par le goût et l'estime dont on ne pouvoit se défendre aussitôt qu'on approchoit de son ame et de son esprit. Les études austères de la théologie n'avoient pas fait perdre à l'abbé Duval

le goût de littérature qu'il avoit puisé à l'école de ses premiers maîtres. On sera peut-être surpris d'apprendre qu'un attrait particulier pour la poésie et une heureuse organisation lui avoient donné la plus incroyable facilité à faire des vers françois. Il eut de fréquentes occasions de s'exercer en ce genre au séminaire même, où une ingénieuse tolérance permettoit aux jeunes gens, pendant les vacances, une sorte d'escrime littéraire, par des morceaux de poésie dont ils étoient tour à tour les auteurs et les censeurs. Mais ces morceaux de poésie, destinés à être lus publiquement, et toujours soumis à l'examen des supérieurs, ne pouvoient porter que sur de légers ridicules, sans jamais humilier ni blesser trop profondément l'amour propre. C'est ainsi qu'on apprenoit de bonne heure à cette jeune génération, que, destinée à vivre un jour

dans le monde, et au milieu d'observateurs bien moins indulgens, elle devoit s'attendre à être souvent exposée aux traits de cette malignité jalouse, qui est toujours plus portée à exagérer les défauts qu'à les laisser oublier. Il paroît que l'abbé Duval auroit eu un talent très-remarquable dans l'art de saisir les ridicules; mais il sentit de bonne heure qu'un pareil talent devenoit incompatible avec la gravité du ministère qu'il étoit appelé à exercer.

Déjà sa réputation naissante s'étendoit au-delà de l'enceinte des murs du séminaire où il croyoit vivre obscur et ignoré. Son évêque (M. de la Marche, évêque de Saint-Pol-de-Léon) déclara hautement qu'il ne prétendoit pas laisser perdre à son diocèse un sujet d'un si rare mérite, et qu'il étoit déterminé à le disputer au diocèse même de Paris, en usant des droits que sa juri-

diction épiscopale lui conservoit sur ses talens et sur ses services.

Mais l'abbé Duval étoit loin de se juger avec autant d'indulgence que ses supérieurs lui en montroient ; et on lit avec une sorte de surprise, dans le journal dont nous avons parlé, « que » dans l'intervalle de vingt-un ans à » vingt-cinq ans, à l'époque même de » son premier séjour au séminaire, il » se reproche de s'être abandonné à une » extrême dissipation, à toute l'effer- » vescence de son imagination, et au » désir des succès ; d'avoir presque en- » tièrement perdu l'habitude de se re- » cueillir. Il regardoit cette époque de » sa vie comme celle où il mérita le plus » de reproches. Il l'appelle *pars hæc* » *omnium ferè pessima ;* mais il con- » vient avec la même ingénuité, que, » revenu ensuite à lui-même, il re- » trouva ses premiers sentimens et ses » premières habitudes ; qu'il reprit le

» goût de la méditation, s'attacha à
» réformer sévèrement ses défauts, se
» sépara en quelque sorte de tous les
» objets extérieurs, pour ne vivre que
» de la vie intérieure, et se préparer
» dignement au sacerdoce, en se roi-
» dissant avec force et fermeté contre
» tous ses penchans. »

Cependant le séminaire de Saint-Sulpice tenoit encore, par la sagesse et la fermeté de M. Emery, contre le torrent dévastateur qui alloit tout engloutir. Mais les orages qui menaçoient depuis deux ans la religion et la monarchie, prenoient chaque jour un aspect plus sinistre. Enfin, le tonnerre éclata; le trône tomba le 10 août 1792; Saint-Sulpice et tous les autres établissemens religieux tombèrent avec le trône.

L'abbé Duval se trouva ainsi tout à coup seul et isolé, n'ayant d'autres amis que ses jeunes condisciples, ni

d'autres appuis et d'autres conseils que de vertueux ecclésiastiques qu'une proscription commune alloit frapper et disperser dans toutes les contrées de l'Europe, ou qui se condamnoient eux-mêmes à vivre inconnus dans leur propre pays, pour échapper aux lois sanguinaires qui les poursuivoient.

Lorsqu'on se reporte à ces temps odieux, on ne peut comprendre ni l'excès ni les motifs d'un pareil acharnement. On auroit pu croire que ces mêmes prêtres, qu'on étoit assez généralement accoutumé à estimer, à aimer, à respecter, étoient devenus tout à coup un peuple ennemi et étranger, qui n'avoit ni frères, ni parens, ni amis, ni concitoyens en France, et qui n'avoit pas même à réclamer le droit de cité, le droit des gens ou le droit naturel.

L'abbé Duval, obéissant à cette inspiration secrète de la Providence qu'il

consultoit toujours comme le suprême arbitre de sa destinée, crut entrevoir qu'elle lui ordonnoit de ne pas abandonner la France au moment où elle venoit de perdre ses temples, ses autels, ses pompes et ses sacrifices. Sauvé, par une espèce de miracle, des massacres qui avoient fait tomber presque à ses côtés tant de prêtres vertueux qui lui avoient servi de modèles, il voulut offrir en reconnoissance à cette même Providence le dévouement entier et sans réserve de ses forces et de ses moyens, pour sauver au moins les restes de cette religion qui avoit fait si long-temps la gloire et l'honneur de la France. Toutes les traces de l'ancien culte de nos pères alloient s'effacer, et disparoître avec les emblêmes profanés de la monarchie.

Heureusement l'abbé Duval n'avoit encore exercé aucune fonction publique, et se trouvoit dispensé de tous

ces sermens fallacieux, que la haine avoit si cruellement imaginés pour envoyer des victimes à la mort ou au déshonneur. La jeunesse même de sa figure, qui ne laissoit pas encore soupçonner qu'il fût déjà revêtu du sacerdoce, lui offroit une espèce de sauvegarde pour exercer avec plus de facilité les fonctions les plus importantes et les plus délicates de son ministère.

Ce fut dans cette disposition qu'il crut devoir choisir Versailles pour sa retraite. Cette ville, que tant de magnificence et de grandeur avoit portée au plus haut degré de splendeur dans le court espace d'un siècle, étoit déjà bien sévèrement punie d'avoir oublié et méconnu tant de bienfaits. Ses rues désertes, ses palais abandonnés, ce silence qui avoit succédé à tant d'agitation et d'activité, attestoient à toute la France que la ville des rois avoit tout perdu en perdant ses rois, et

que des marbres, des colonnes, des eaux, des jardins, tous les chefs-d'œuvre même de l'art, ne suffisoient pas pour donner à une ville la vie et le mouvement.

L'horreur d'habiter Paris, qui offroit chaque jour des scènes sanglantes, en avoit éloigné un grand nombre de familles vertueuses et estimables. Elles savoient bien que la mort iroit les atteindre à Versailles comme à Paris : mais elles échappoient au moins à un supplice de tous les jours. La ville de Versailles essayoit d'expier ses torts et ses erreurs, en accueillant avec bienveillance tous ceux qui venoient chercher dans son enceinte déserte la paix et l'obscurité. Elle ne pouvoit sans doute leur offrir une entière sécurité. Soumise comme tout le reste de la France à l'oppression la plus tyrannique, elle s'abstenoit au moins d'offrir et de choisir des victimes.

L'abbé Duval crut donc devoir fixer sa résidence à Versailles. Il s'y porta avec d'autant plus de confiance et d'empressement, qu'il savoit qu'un grand nombre de personnes pieuses s'affligeoient de ne pas y trouver les secours et les consolations que la religion seule peut offrir dans ces grandes catastrophes des sociétés humaines.

Il y vivoit presque entièrement inconnu, uniquement occupé des soins de son ministère consolateur, lorsque tout à coup une voix épouvantable vient lui révéler le plus exécrable des attentats : *Le Roi est jugé; le Roi est condamné.* L'abbé Duval ne fait que se recueillir un moment dans le silence d'une ame oppressée d'horreur; il se relève tout à coup à la présence de l'une de ces grandes pensées qui ne peuvent venir que du cœur; il ne la confie à personne; il connoît tous les dangers qu'il va braver, son sacrifice

est fait; il a assez de courage contre la mort qu'il va chercher, il ne s'en croit pas assez contre les larmes de l'amitié et les timides conseils d'une prudence à laquelle il a renoncé et voulu renoncer. Il attend la nuit pour échapper aux sollicitudes de ses amis et aux recherches d'une surveillance que les approches de cette horrible catastrophe devoient rendre si ombrageuse : cette nuit étoit celle du 20 au 21 janvier. En entrant dans les murs de Paris, il voit ses rues et ses places abandonnées de son immense population, il n'entend que le silence de la mort : elle ne planoit, dans cette horrible nuit, que sur une seule tête; mais à cette tête auguste étoient attachées les destinées de la France entière, et le sort de tant d'autres illustres victimes appelées à mêler leur sang avec le sien.

Ceux qui habitoient Paris à cette

époque à jamais déplorable peuvent attester, comme fidèles témoins de la douleur publique et des douleurs particulières, qu'il fut peu de familles qui ne se soient réunies dans cette triste nuit, pour confondre leurs larmes et leurs douleurs en s'entretenant des vertus et des bienfaisantes intentions d'un Roi qui n'eut que le malheur de ne pas se confier assez en lui-même, et de trop se confier à un siècle qui n'étoit pas digne de lui. La sombre et funèbre consternation de Paris, les 20 et 21 janvier 1793, restera à jamais comme une protestation solennelle pour l'honneur de la France. On peut affirmer avec confiance que l'histoire n'offre pas un seul exemple d'un attentat qui ait excité autant d'horreur, et fait couler autant de pleurs.

L'abbé Duval se rendit directement à la Convention; elle étoit séparée. L'honneur de l'humanité ne peut-il pas per-

mettre de croire qu'en ce moment même la plupart de ses membres étoient allés renfermer dans la solitude de leurs maisons la honte de leur crime ou de leur foiblesse, peut-être même des remords inutiles que la terre ne peut accepter, et que le ciel seul peut accueillir dans son inépuisable bonté.

L'abbé Duval ne fut point arrêté par ce contre-temps imprévu, qui ne lui permettoit plus de déposer lui-même son vœu et sa réclamation en présence de cette formidable assemblée.

Il apprend que la commune de Paris est réunie, et qu'elle est occupée à délibérer sur les horribles préparatifs du crime qui alloit se commettre. Il y court; il demande à entrer; il dit qu'il s'agit d'une affaire du plus pressant intérêt, et qui ne comporte aucun délai : il est introduit; il se présente avec un calme, avec une simplicité à laquelle sa jeunesse même ajoutoit une

expression plus touchante, et il se borne à prononcer ces seuls mots : *Je suis prêtre. J'ai appris que Louis XVI étoit condamné à mort, je viens lui offrir le secours de mon ministère ; je demande que mon offre lui soit transmise.*

Ces temps affreux sont encore trop présens à la mémoire, pour qu'on ne se fasse pas une idée de l'étonnement et de l'indignation que dut éprouver une pareille assemblée en entendant ces paroles simples, nobles, et si courageuses. On a même peine à concevoir qu'un arrêt de mort ou du moins l'un de ces actes d'accusation si communs à cette époque, et qui étoient autant d'arrêts de mort, n'aient pas été la seule réponse à une pareille déclaration. On lui ordonna de se retirer, en lui annonçant froidement qu'on en délibéreroit, lorsqu'on auroit prononcé *sur d'autres objets plus pressans.*

Louis XVI alloit mourir; et ces hommes qui avoient accepté l'horrible tâche d'accélérer les préparatifs de sa mort, parloient *d'objets plus pressans*.

Deux heures écoulées sans aucune réponse laissoient l'abbé Duval dans la plus pénible anxiété. Sa première démarche avoit été un grand acte de courage; il se montra encore plus grand, s'il est possible, en osant réclamer de nouveau une décision, qui pouvoit lui être si fatale à lui-même.

Jamais la Providence ne veilla d'une manière plus sensible sur la conservation de cet excellent prêtre. On le fit rentrer. La seule crainte qu'il éprouva fut que ses instances, qui devoient paroître si importunes à de tels hommes, ne servissent qu'à offrir un prétexte pour le priver de sa liberté, et le réduire à l'impossibilité de remplir son ministère et de consommer son sacrifice; mais on se borna à lui apprendre

que Louis XVI avoit déjà fait choix d'un confesseur. Cependant quelques voix forcenées s'élévèrent pour proposer contre lui les mesures les plus violentes. Ce fut en cette occasion si critique que l'abbé Duval recueillit le prix le plus touchant de la bienveillance et de l'estime qu'il avoit si généreusement inspirées dès sa première jeunesse.

Dans cette commune même de Paris, restée célèbre par de grands attentats, siégeoient deux anciens condisciples de l'abbé Duval. Leur présence seule dans une telle assemblée indique assez que leurs opinions et leurs principes étoient bien différens des siens. Ils s'empressèrent de détourner le coup prêt à le frapper, rendirent le témoignage le plus éclatant à son caractère et à ses vertus; ils s'offrirent même pour garans et cautions de la loyauté de ses intentions. Ils osèrent proclamer qu'elles devoient lui concilier l'es-

time et le respect de ceux mêmes qui ne pensoient pas comme lui ; qu'un homme, qui dans la simplicité de la bonne foi, et dans le sentiment d'un grand devoir religieux à remplir, étoit venu réclamer leur propre autorité, avoit au moins droit à leur justice.

Après avoir ainsi réussi à sauver l'abbé Duval de la rage de ces furieux, ils le conjurèrent avec les plus tendres instances de quitter immédiatement Paris à la faveur d'un passe-port qu'ils furent eux-mêmes solliciter (1) ; tant ils crai-

(1) Le passe-port délivré, par la commune de Paris, à l'abbé Duval, s'est trouvé après sa mort parmi ses papiers; en voici la copie exacte :

« Commune de Paris, 21 janvier 1793, l'an » 2 de la république, une et indivisible. Par » procès-verbal dressé en la maison commune » de cette ville, le 20 janvier 1793, onze heu- » res et demie du soir : appert, le citoyen » *René Legris Duval*, prêtre catholique, » non-fonctionnaire public, âgé de 27 ans,

gnoient de perdre le pouvoir de protéger plus long-temps les jours d'un

» natif de Landernau, département du Finis-
» tère, demeurant ordinairement à Versailles,
» s'être présenté à la maison commune à l'effet
» d'offrir d'assister Louis Capet à ses derniers
» momens, dans le cas seulement où personne
» ne se présenteroit pour remplir ce ministè-
» re; que n'ayant pu représenter aucune carte
» de citoyen, il y a été retenu, et enfin relaxé
» sur la réclamation des citoyens Jean-Baptiste-
» Charles *Matthieu*, député du département
» de l'Oise à la Convention nationale, demeu-
» rant rue de la Harpe, n°. 461, et Pierre *Mi-*
» *gnan*, étudiant en médecine, demeurant mê-
» me maison; lesquels ont déclaré le connoître
» depuis long-temps pour un bon citoyen, in-
» capable de troubler l'ordre public. En con-
» séquence du procès-verbal ci-dessus extrait,
» nous, administrateurs au département de la
» police, invitons tous nos concitoyens à lais-
» ser librement passer le citoyen Duval pour
» retourner dans le lieu de sa résidence ordi-
» naire. En foi de quoi nous avons délivré le
» présent, à la mairie, les jours et an susdits.
» *Signé*, Arbertier, Bruslé. »

homme qui leur avoit laissé une impression si profonde d'estime et de bienveillance (1).

Le souvenir d'une bonne action ne doit jamais être perdu ; elle peut quelquefois couvrir bien des fautes et bien des erreurs.

C'est ici le cas de rappeler une maxime que l'abbé Duval laissoit quelquefois échapper dans ses entretiens.

« L'habitude de traiter avec les hom-
» mes, disoit-il, m'a profondément
» convaincu qu'il reste encore bien du
» bon dans les ames dépravées, et que

(1) Nous avons emprunté ces détails du récit qu'un homme recommandable (M. le comte de Marcellus) a cru devoir consigner dans une feuille publique (*La Quotidienne*, du 29 janvier 1819.) Un tel témoignage, appuyé d'un nom si généralement estimé, doit faire autorité, malgré la réserve délicate que l'abbé Duval s'étoit imposée sur cette grande circonstance de sa vie.

» les hommes les plus coupables se-
» roient jugés avec moins de rigueur,
» si l'on évaluoit la force des passions,
» celle des illusions, et l'entraînement
» des circonstances. »

Quoique l'abbé Duval se fût abstenu de donner de l'éclat à la noble démarche qu'il venoit de faire, elle pouvoit offrir aux furieux qui avoient usurpé le pouvoir, le prétexte ou l'occasion de proscrire le prêtre vertueux qui avoit montré tant de dévouement à sa religion et à son Roi. Ses amis, et ceux mêmes qui venoient de le tirer d'un si grand péril, le conjurèrent avec le plus touchant intérêt de vivre dans la retraite la plus absolue, et de se laisser oublier. Il crut devoir céder à des instances auxquelles la raison, la reconnoissance, et son amour même pour la religion qu'il vouloit servir, ajoutoient un grand poids. Il abandonna momentanément le séjour de

Versailles, et se retira dans une pension (1) située à Passi, où il donna pendant huit mois des leçons de mathématiques.

Il fixa sa résidence à Meudon, à l'époque de cette longue et sanglante domination connue sous le nom *du règne de la terreur;* mais il ne put consentir à y rester entièrement oisif. Il s'échappoit souvent de sa retraite pour aller porter les secours de la religion à Versailles, où il ne restoit plus que deux prêtres, et dans quelques villages des environs, où il savoit que son ministère étoit réclamé par des ames pieuses. Placées chaque jour entre la vie et la mort dans ces temps horribles, elles vouloient au moins avoir le bonheur de mourir entre les bras d'une religion devenue leur seule consolation et leur seule espérance.

(1) Celle de M. Gandon.

La

La Providence mit enfin un terme à la sanglante anarchie qui dévoroit la France. Elle accorda en 1795 une liberté momentanée à l'exercice du culte catholique. L'abbé Duval put se livrer avec plus de confiance aux vœux les plus chers de son cœur. Il n'étoit entré avec tant d'ardeur et d'empressement dans l'état ecclésiastique que parce qu'il le considéroit comme la profession qui offroit le plus de moyens de servir Dieu et les hommes. Il accourut à Versailles, et imprima une grande solennité à l'ouverture de l'église de Notre-Dame de cette ville, par un discours convenable aux circonstances, et qui fit d'autant plus d'impression qu'il parut n'être que la simple inspiration de son ame.

Ce fut alors qu'il reprit toutes ses relations de religion et de piété, et que le ministère de la parole et la direction des consciences devinrent

l'occupation du reste de sa vie.

Si l'on veut savoir la haute idée que l'abbé Duval s'étoit faite, dès son enfance, des devoirs, des peines et des consolations attachés à l'exercice du ministère sacerdotal, il faut l'entendre parler lui-même dans les courts momens qu'il accordoit au plaisir de s'entretenir avec ses amis.

« Dès sa première jeunesse, il avoit » envisagé un état, qui, en le dégageant » de toutes les convenances et de tous » les liens, pût le consacrer exclusi- » vement au service de Dieu et à l'avan- » tage de ses semblables. Toutes ses » idées se portèrent invariablement » vers ce seul but. Dès l'âge de douze » ans il avoit dirigé constamment ses » études, ses sentimens, ses pensées, » ses habitudes vers l'état ecclésias- » tique. »

Cette intention unique n'avoit point été en lui l'effet d'une dévotion puérile;

elle étoit aussi raisonnée que si elle eût été le résultat des plus profondes méditations.

Selon l'abbé Duval, « le prêtre est » l'homme de Dieu; et comme on ne » peut pas plus séparer de Dieu le » genre humain, qu'on ne sépare les » enfans de la plus excellente mère, il » pensoit qu'après la première de toutes » les obligations imposées à un prêtre, » celle d'une vie pure et innocente, la » plus importante est de travailler pour » la plus grande gloire de Dieu, père » du genre humain, en s'occupant du » bonheur de son immense famille. »

Ainsi, en s'engageant au pied des autels au service de Dieu, il s'engagea en même temps par une promesse formelle à se dévouer tout entier au bien de ses semblables, à s'oublier lui-même autant qu'il le pourroit, à ne travailler, à n'exister que pour lui et pour eux.

« Combien une pareille destination,

» disoit-il, doit répandre sur la vie en-
» tière de charme et d'intérêt. Alors
» tout s'anime dans la société. Partout
» on trouve des intérêts qui nous tou-
» chent, des affections qui nous atta-
» chent; partout ce sont des mal-
» heureux à consoler, des aveugles à
» éclairer, des foibles à soutenir; par-
» tout des amis et des frères.

» Ah! s'écrioit-il, qu'elle est péné-
» trante, qu'elle est heureuse cette pen-
» sée : que nous sommes utiles aux au-
» tres, que pour les uns nous sommes
» un appui, pour d'autres un asile; que
» le malheureux qui nous connoît, ne
» se croira pas sans ressource; qu'il
» aura le bonheur de ne pas pleurer
» seul; qu'il y a des ames qui sont heu-
» reuses par notre intérêt, par nos
» soins, et surtout qu'elles sont meil-
» leures. Savez-vous bien ce que c'est
» que d'être le confident de la foiblesse,
» quand elle a failli; du crime, quand

» il se repent ; d'être le témoin et le
» consolateur de toutes les misères hu-
» maines ; d'être l'ange des affligés, et
» de savoir qu'on est nommé dans
» toutes les prières des cœurs qu'on
» soulage. Comparez le pouvoir des
» rois, et celui de la parole qui calme
» les douleurs, et fait connoître la con-
» solation à qui avoit perdu l'espérance.
» O vous, mes amis, avez-vous jamais
» été témoins de la résurrection d'une
» ame à la vertu et au bonheur ? l'in-
» fortuné vous a-t-il jamais dit : Sans
» vous, je périssois par ma douleur, et
» vous m'avez fait verser encore des
» larmes de joie ? Quelqu'un sur la
» terre vous dit-il jamais : Vous m'avez
» ramené à la paix que rien ne pouvoit
» me rendre ; par vous, j'ai connu la
» vertu, et je sens que je suis capable
» d'être vertueux ? Les mères vous ont-
» elles amené leurs enfans, en vous
» conjurant de les rendre à la religion

» et à la nature ; et quand vous y avez
» réussi, avez-vous vu couler les pleurs
» de la reconnoissance? On parle de
» gloire, de plaisirs, voilà les plus purs,
» ou plutôt les seuls que je connoisse. »

Aussi ce noble but fut-il celui de toutes les études et de toutes les occupations de l'abbé Duval. Excepté la religion et la morale, il n'étudia aucune science pour elle-même ; mais uniquement pour les avantages et les facilités qu'il pourroit en recueillir en faveur des hommes.

Sans doute la sensibilité qu'éprouve un ministre de la religion en partageant les peines et les malheurs dont son ministère le rend le témoin ou le confident, doit souvent attrister ses pensées et affliger son cœur ; « mais l'égoïste
» seul calcule, l'homme bienveillant
» par religion ne calcule pas. Les peines
» portées avec des amis ont aussi leurs
» charmes. Les impressions de la piété

» sont aussi douces que tendres; et si
» elles portent quelquefois l'amertume
» dans l'ame, souvent cette amertume
» même y porte une sorte de bonheur.
» C'est l'espoir de consoler le malheur,
» c'est la vue du soulagement que déjà
» on lui procure, c'est sa confiance, ce
» sont ses larmes; que dis-je? c'est le
» bonheur même de pleurer avec lui. »

De tristes expériences ne laissent que trop souvent apercevoir que le dévouement, le zèle et les soins du ministre de la religion le plus éclairé et le plus vertueux n'obtiennent pas tous les succès que ses vœux appellent, et qui seroient la récompense la plus douce de ses généreux travaux; mais une pareille considération ne peut ni ne doit le décourager. Il n'attend sa récompense que du Dieu dont il est le ministre, qui lui tient compte de ses efforts, et qui ne s'est point engagé à les couronner toujours du succès.

« D'ailleurs, si l'on ne fait pas tou-
» jours d'un homme pervers un homme
» vertueux, du moins on le corrige de
» quelques défauts; il reste moins mau-
» vais; on examine moins le bien que
» l'on fait, que le mal qui se seroit fait;
» et n'eût-on empêché que quelques
» crimes, prévenu quelques malheurs,
» n'est-ce pas toujours beaucoup? Si
» le présent n'offre aucun bien, on ose
» espérer que l'on en a préparé pour
» l'avenir. On a rappelé l'idée de la
» vertu, on a fait entendre la vérité,
» on a semé des remords. Une vie
» aussi occupée n'est-elle pas réelle-
» ment aussi heureuse qu'elle peut
» l'être? »

C'est à ces douces et vertueuses occupations que l'abbé Duval se livra exclusivement pendant son séjour à Versailles. Placé par la modération de son caractère et de ses goûts dans la position la plus favorable au bonheur d'une

ame qui n'aspire qu'à rendre les hommes vertueux, il ne s'occupa jamais d'un changement dans sa condition. Il avouoit ingénuement « qu'il n'avoit » rien, ou à peu près rien sous le so- » leil. »

Il avoit perdu bien jeune un père respectable; et cette perte lui avoit coûté des larmes, que la religion peut adoucir, mais qu'elle est loin d'interdire à la nature. Il disoit que c'étoit le seul malheur réel qu'il eût éprouvé; la Providence lui avoit épargné les autres. Il regrettoit aussi l'éloignement d'une excellente mère; mais comme cette séparation avoit été utile et même nécessaire, il s'y étoit résigné avec moins de peine.

Sans fortune, privé même d'une honnête aisance, « les trésors de la Pro- » vidence, disoit-il, furent toujours » les miens; elle ne m'a jamais man- » qué; pourquoi m'en serois-je méfié? »

...

Cette époque de sa vie est celle où il se montre le moins mécontent de lui-même, et le plus satisfait de ses progrès dans la piété. « Il s'étoit entièrement donné à Dieu; il avoit pris » l'habitude de peu parler; il évitoit » de s'abandonner à une gaieté folâtre; » il avoit adopté une extrême sobriété » dans son régime habituel, et s'étoit » fait un devoir de dompter ses sens, » en bravant la rigueur des saisons, et » en renonçant aux recherches les plus » innocentes de la nature dans la manière de se coucher et de se vêtir. Il » se livroit entièrement à la méditation. Il étoit dans un dénuement absolu; il n'avoit, pour ainsi dire, ni » asile, ni moyens de subsistance, et » négligeoit tous les soins ordinaires » pour la conservation de sa santé. Il » n'étoit occupé qu'à vivre dans une » union intime avec Jésus-Christ, en » s'efforçant d'imiter ses vertus, autant

» qu'il est donné à l'imperfection hu-
» maine de s'approcher de ce divin
» modèle. »

Ce fut dans cet intervalle « qu'il
» dirigea toutes ses pensées, toutes ses
» actions vers l'exercice du saint mi-
» nistère; qu'il apprit à observer et à
» connoître les hommes; et qu'il ac-
» quit l'expérience des voies intérieu-
» res de la perfection chrétienne. Ce
» fut également alors que l'on com-
» mença à parler de lui dans le monde
» avec quelque estime; et que, peu
» intimidé par tous les genres de ter-
» reur qui pesoient sur les ministres
» de l'Eglise, il bravoit avec la même
» indifférence les rigueurs de la pau-
» vreté et les dangers de la captivité.
» Uniquement occupé du salut des
» autres, il se trouvoit heureux de
» tout ce qui pouvoit paroître l'excès
» du malheur. »

Mais cette satisfaction intérieure ne

le portoit pas à s'aveugler sur des défauts qui ont certainement échappé à tous ceux qui ont été à portée de le voir et de l'observer.

On doit bien croire que dans le compte qu'il se rendoit de lui-même à lui-même, une pieuse et excessive modestie l'a porté à se les exagérer, peut-être même à se les attribuer dans le sentiment de l'humilité chrétienne.

« Il se reproche donc une piété gê-
» née et forcée; le tort d'avoir laissé
» altérer un naturel assez heureux;
» rien de doux et de consolant; une
» teinte de tristesse et d'austérité, une
» sorte de rigueur pour lui-même et
» quelquefois pour les autres; une va-
» nité ambitieuse et secrète qui n'é-
» toit point assez surveillée; une ex-
» trême ardeur à tout entreprendre,
» à prodiguer les soins, les sermons,
» les leçons, en un mot, à dépenser

» tous ses moyens sans réflexion et » sans mesure. »

On n'a pas besoin de dire que personne n'a jamais reconnu et ne reconnoîtra jamais l'abbé Duval à un pareil portrait. Nous ne l'avons rapporté que comme un de ces traits que l'on rencontre assez souvent dans la vie de ces parfaits modèles de la vie chrétienne, toujours aussi sévères pour eux-mêmes, qu'indulgens pour les autres.

Les occupations religieuses de l'abbé Duval et les succès de son ministère avoient porté son nom à Paris. La Providence vint lui offrir l'asile le plus favorable à l'exercice de tous les devoirs qu'il s'étoit imposés, et à l'indépendance du genre de vie qu'il s'étoit prescrit.

On le sollicita en 1796 de venir se fixer à l'hôtel de . . . . . Ce ne fut ni l'éclat d'un nom aussi illustre

dans les annales de l'église de France, que dans celles de la monarchie, ni la considération des avantages qu'il pouvoit en recueillir pour le repos et la douceur du reste de sa vie, qui déterminèrent son consentement; un attrait plus puissant fixa toutes ses incertitudes et la destinée entière de sa vie.

Une femme vraiment angélique, objet constant de la considération générale, étoit l'ame et le modèle de cette famille vertueuse. Entrée dans le monde avec tous les dons et tous les agrémens que la nature, les honneurs et les richesses peuvent réunir sur une seule tête, elle avoit commandé, dès son jeune âge, le respect et l'estime, par la dignité, la décence et la modestie dont elle s'étoit toujours environnée. Sa vie offroit l'exemple de toutes les vertus, et n'étoit qu'une longue suite de bienfaits. C'est elle que

la personne la plus auguste a appelée au milieu de sa cour, *la seconde Providence du malheur*. Nous craindrions d'offenser sa modestie, en soulevant le voile dont elle a toujours aimé à couvrir le secret de ses vertus; mais a-t-elle besoin d'être nommée?

A peine un petit nombre d'années s'étoient écoulées depuis que l'abbé Duval habitoit l'hôtel de . . . . . que la mort vint tout à coup y porter le deuil et la douleur. La perte d'une fille adorée, enlevée au printemps de ses jours, à cette époque de la vie où la jeunesse, ses charmes et ses grâces ouvrent l'imagination aux vaines espérances, aux trompeuses illusions, frappa du coup le plus cruel le cœur maternel. La religion seule pouvoit donner la force de soutenir une catastrophe aussi terrible. Les larmes de l'abbé Duval, les accens touchans de son ame religieuse et sensible, furent

sans doute le plus grand bienfait qu'un Dieu consolateur pût accorder à un tel malheur et à une telle mère. Mais l'impression devoit en rester ineffaçable, et ne se laisser que trop souvent apercevoir à travers le nuage d'une douleur toujours présente à son cœur.

Le principal intérêt qui avoit fait si vivement désirer d'attirer l'abbé Duval à l'hôtel de . . . . , avoit été de donner à l'héritier d'un grand nom l'instituteur le plus propre à graver dans son cœur l'amour de la religion, et ces principes d'honneur et de morale, aussi nécessaires à la conservation et à la prospérité des familles qu'à celles des sociétés. Les devoirs du ministère auquel l'abbé Duval s'étoit spécialement consacré ne lui permettoient pas de se charger de tous les détails de l'instruction élémentaire de son jeune élève. Ils furent confiés à

un autre ecclésiastique ; mais il s'en étoit réservé la plus grande partie, et la tâche douce et facile de diriger les penchans d'une ame jeune, pleine de bons sentimens, passionnée pour l'honneur et pour le sang de ses rois. L'ame de l'élève s'est montrée digne de celle de l'instituteur, en gravant sur son tombeau l'expression touchante de sa douleur, de ses regrets et de sa reconnoissance.

Vers l'année 1800, l'état de la santé de l'abbé Duval devint si alarmant, qu'on fut obligé de lui interdire presque toutes les leçons qu'il donnoit à son élève. Un ulcère à la gorge fit craindre de le voir renoncer au ministère évangélique ; et c'est depuis cette époque qu'il devint si foible et si languissant. Sa première jeunesse avoit annoncé une constitution plus saine et plus forte.

L'éducation dont l'abbé Duval s'é-

toit chargé lui inspira une idée aussi ingénieuse qu'utile. Il ne crut pas devoir renfermer sa pensée dans les bornes d'un simple ouvrage élémentaire; ses vues s'étendoient toujours sans efforts, à mesure qu'il apercevoit un espace plus vaste ouvert à son zèle et à sa piété. Il conçut le plan d'un ouvrage sur la religion, approprié en quelque sorte à tous les âges, à tous les états et à toutes les conditions, par la simplicité de l'exécution, et le charme de l'instruction facile et agréable qu'on aimeroit à y chercher et à y trouver.

Il savoit mieux que personne combien le nom, le caractère et les maximes de *Fénélon* ont conservé de puissance sur les amis de la religion, et sur ceux mêmes qui sont le moins disposés à conformer leurs règles de conduite et leurs principes de morale sur cet admirable modèle. Il donna à cet

ouvrage le titre de *Mentor chrétien*, ou *le Catéchisme de Fénélon* (1). Cet innocent artifice lui parut le plus propre à séduire ceux qu'un titre plus austère auroit peut-être laissés indifférens, ou peu empressés à venir y chercher des instructions utiles. D'ailleurs, l'ouvrage étoit en effet un précis de la doctrine de *Fénélon* sur les fondemens de la religion. L'auteur supposoit *Fénélon* s'entretenant avec un enfant de douze ans, et, à la faveur de cette fiction, il ramenoit dans ce dialogue toutes les maximes que le célèbre instituteur du duc de Bourgogne a répandues dans ses nombreux ouvrages, pour faire connoître et aimer la religion dès l'âge le plus tendre. Personne n'étoit plus capable que l'abbé Duval de faire le choix le plus

(1) Il fut imprimé en 1797, en un volume in-18.

judicieux des différentes méthodes que *Fénélon* savoit si bien varier pour arriver toujours au cœur et à l'esprit de l'enfance. Il avoit son ame, sa douceur, son indulgence, et ce langage naturel et facile qui plaît à tous les âges. Il ne s'étoit pas même borné à faire parler *Fénélon*, il avoit placé son élève à portée de le voir agir. Il savoit que les enfans sont beaucoup plus observateurs qu'on ne le croit assez communément, et que le premier usage qu'ils font de leur jugement naissant est de comparer les leçons qu'ils reçoivent avec les exemples qu'on leur donne.

Ce premier volume se borne à exposer les principes de la religion naturelle, et c'est le seul que l'auteur ait publié. Le second devoit offrir les preuves de la religion révélée, et le troisième les caractères de la religion catholique.

On devine aisément que l'auteur s'étoit interdit d'entrer dans aucun systême de controverse dans un ouvrage destiné à la jeunesse et aux gens du monde. Il ne vouloit parler qu'au bon sens et à la bonne foi, et poser des principes dont l'évidence ne pût être contestée, sans abjurer les premières notions de la simple raison. Son but n'étoit point d'extirper des erreurs déjà enracinées; mais d'empêcher seulement qu'elles ne prissent racine, et de prémunir la foiblesse de l'inexpérience contre l'artifice et les séductions dont on use si souvent pour corrompre l'esprit, et dépraver le cœur des générations naissantes.

L'abbé Duval se vit obligé de laisser son ouvrage imparfait; il avoit plus la passion de faire du bien que celle de faire des livres, et les soins du ministère auquel il s'étoit dévoué, ne lui

laissèrent ni le temps ni la liberté d'y mettre la dernière main (1).

Quoique l'abbé Duval fût déjà connu par son talent pour la chaire et pour la direction des consciences, avant d'entrer à l'hôtel de....., on peut dire que ce fut à cette époque qu'on commença à le considérer comme l'un de ces hommes rares et précieux que la Providence se plaît à susciter dans les temps difficiles pour être les ministres de sa miséri-

(1) L'abbé Duval avoit préparé des matériaux pour continuer le *Mentor chrétien;* il n'y a pas mis la dernière main.

Au reste, ce petit ouvrage ne fut pas son début : il avoit fait imprimer plusieurs brochures contre la Constitution civile du clergé. Il aimoit à composer des dissertations sur les objets de ses études, et il existe beaucoup de fragmens, écrits de sa main, sur la philosophie, sur la théologie, sur l'histoire, et même sur les mathématiques; mais on n'a retrouvé, après sa mort, qu'une bien foible partie de tout ce qu'il avoit écrit.

corde et de sa bienfaisance. Son ame douce et compatissante étoit toujours ouverte aux communications du malheur ou du repentir. Le seul accent de sa voix et la douceur répandue sur tous ses traits attiroient la confiance, et disposoient le cœur à recevoir les inspirations de sa sollicitude paternelle. Il devenoit, en effet, par un penchant naturel, non-seulement le père, mais le frère et l'ami de ceux qui n'étoient d'abord venus que lui demander des conseils, et déposer dans son sein les secrets de leurs infortunes, de leurs foiblesses ou de leurs remords.

La piété et la reconnoissance publièrent bientôt les consolations qu'on avoit éprouvées sous la direction de ce sage et vertueux ecclésiastique. On sollicita le bienfait d'être admis à son entretien, et d'être compté au nombre de ses disciples. Il s'établit rapidement une sorte d'émulation dans tous les

états et dans toutes les conditions, pour se disputer les momens qu'il pouvoit accorder à cette partie de son ministère. Ce fut alors qu'il prit le parti de ne plus admettre chez lui cette espèce de clientelle religieuse, qui grossissoit chaque jour, et qui s'empressoit de se former à cette école de piété. Il choisit la chapelle des dames religieuses de Saint-Thomas-de-Villeneuve pour y placer ce tribunal de justice et de miséricorde, qu'on auroit pu appeler avec vérité *un tribunal de paix*, puisqu'on n'en sortoit jamais sans y avoir recouvré la véritable paix, celle du calme de la conscience, ou du moins l'espérance de l'obtenir.

Que d'exemples on pourroit citer des heureux succès, ou plutôt des miracles que l'abbé Duval a opérés dans l'art de guérir les maladies de l'ame !

Indépendamment de ce que les convenances religieuses avoient pu lui prescrire

prescrire cette disposition, il y trouvoit aussi l'avantage d'ordonner plus facilement le temps qu'il s'étoit réservé pour l'étude, le travail et les occupations d'un genre différent qui formoient une partie non moins importante de son ministère. C'étoit dans ces jours de retraite, et dans cette séparation entière du monde, qu'il composoit ses sermons (1).

Les discours qu'il commença à prononcer dans des réunions pieuses firent connoître un genre d'éloquence qui paroissoit lui appartenir d'une manière particulière. Ce genre étoit peut-être le plus approprié à un temps où le malheur disposoit l'ame à chercher

(1) On voit, dans l'une des notes manuscrites de l'abbé Duval, qu'il s'étoit prescrit un certain nombre d'heures d'étude par jour. Il étoit fort exact à se rendre compte, à la fin de chaque mois, de sa fidélité à remplir l'engagement qu'il avoit pris avec lui-même.

dans la religion les consolations que l'on ne pouvoit plus espérer d'un monde qui n'offroit que des ruines, des calamités et des souvenirs déchirans.

L'abbé Duval porta ensuite dans les chaires de Paris le même genre d'éloquence, et y obtint les mêmes succès.

On se tromperoit bien si l'on vouloit entendre par ce dernier mot les succès de l'art et de l'éloquence, qui peuvent être considérés comme le luxe et la magnificence des siècles brillans de grandeur, de gloire et de prospérité; mais qui ne sont pas le premier besoin d'une génération brisée par le malheur, et ramenée à la religion par les sévères leçons de l'adversité.

Les assemblées de charité offroient surtout à la sensibilité de l'abbé Duval, et au genre de son éloquence, les motifs et les ressources les plus capables

de toucher et de flatter son cœur. La religion étoit toujours en lui une religion de bienfaisance ; mais cette bienfaisance étoit celle de la philosophie de Jésus-Christ. Il voyoit toujours dans les malheureux des chrétiens ; et des chrétiens malheureux lui paroissoient un grand scandale dans la société chrétienne, une violation des premiers préceptes de l'Évangile.

C'étoit à cette doctrine si conforme à l'esprit et à la lettre de l'Evangile, si favorable à la société et à l'humanité, et qui imprime au christianisme ce caractère divin qui n'a pu venir que du ciel, que l'abbé Duval rattachoit toujours ses instructions et ses touchantes exhortations. Il étoit là dans son véritable élément ; c'étoit son ame qui parloit toujours à l'ame de ses auditeurs, et son ame ne respiroit que pour le soulagement du malheur et de l'indigence.

C'étoit ce don précieux, qu'il avoit

reçu de la nature et de la grâce, cette facilité prodigieuse à parler sur des sujets religieux sans préparation et sous la simple inspiration d'une ame attendrie par le spectacle du malheur, qui forme le véritable genre du talent que l'abbé Duval portoit dans la chaire. C'est ce qui explique le vif empressement qu'on montroit à l'entendre. Presque tous ses discours étoient des discours de circonstance, et lui étoient, pour ainsi dire, commandés par le besoin pressant d'un grand malheur à réparer ou d'un grand bienfait à accomplir. On doit sentir combien cet intérêt du moment doit nécessairement s'affoiblir à mesure qu'on s'éloigne des temps et des circonstances qui l'avoient fait naître. Personne n'a jamais moins ambitionné que l'abbé Duval le titre et la gloire d'orateur; et celui qui voudroit chercher dans ses sermons imprimés les règles et les modèles de l'éloquence

oratoire, ne comprendroit ni son ame ni son talent.

Mais ses sermons et ses discours obtenoient toujours le seul succès qu'il ambitionnoit, celui d'assurer des secours aux malheureux, et de prévenir quelquefois les crimes que peut enfanter l'excès du désespoir. Dieu seul peut savoir combien d'attentats d'un genre aussi déplorable, l'abbé Duval a eu le bonheur de prévenir par son éloquence douce et persuasive, et par l'ascendant honorable que son caractère personnel avoit attaché à la puissance de ses paroles.

Notre siècle a sans doute offert et offrira long-temps à la postérité le tableau funèbre des coupables triomphes du crime et de l'injustice : mais ce triste aveu ne doit pas nous empêcher, il nous impose même le devoir consolant de rappeler à nos contemporains et à nos neveux, que tous les sentimens

de religion, de charité et de bonté, n'étoient pas entièrement éteints en France; et que si notre siècle a vu des prodiges de la perversité humaine, il a vu aussi des miracles de vertu et de bonté.

Il est peu d'époques où la charité publique et particulière se soit manifestée d'une manière plus éclatante, qu'à l'époque même où la classe de la société la plus accoutumée et la plus naturellement portée à la bienfaisance, avoit perdu presque tous les moyens de l'exercer; mais par une heureuse disposition de la Providence, et par un sentiment qui honore les mœurs et le caractère françois, plus on a vu de malheureux, plus on a vu de charité. On peut dire que l'abbé Duval n'a pas peu contribué à donner cette utile direction aux mœurs publiques, et même au mouvement de l'opinion. C'est dans l'exercice de ce beau minis-

tère qu'il se montra véritablement l'homme de la Providence.

Ce fut ce besoin insatiable de faire le bien, et de le faire utilement, qui lui inspira la pensée de former une association en faveur d'un grand nombre de familles qu'un noble dévouement avoit entraînées loin de leur patrie, et qui n'y avoient trouvé, à leur retour, que des souvenirs et des ruines. Aussitôt qu'il eut exprimé son vœu, on mit à sa disposition les moyens de le réaliser; on voulut même lui abandonner le soin d'en faire l'usage qu'il croiroit le plus convenable : mais il étoit dans ses principes et dans ses convenances de ne jamais recevoir lui-même les dons de la charité, ni même d'en disposer. Il s'adjoignit un comité dont les membres étoient plus à portée de connoître les familles qui avoient le plus souffert, et qui avoient conservé le moins de ressources. Telle fut la dis-

crétion que cette noble association s'imposa, qu'elle traversa presque toute la durée d'une domination ombrageuse, sans attirer sur elle son inquiète surveillance. Cette institution secourable parvint ainsi à remplir son utile destination, jusqu'à l'époque où le retour du Roi et de son auguste famille rendit à tous les malheureux un père et des bienfaiteurs.

Tandis que l'abbé Duval s'étoit ainsi emparé du domaine de la charité publique par la seule onction de ses paroles, un autre ecclésiastique, dont le nom vient toujours s'associer à son nom, exerçoit un autre genre d'apostolat. Il parcouroit avec gloire une carrière où les succès ont toujours plus d'éclat, parce qu'il est plus difficile de subjuguer des esprits rebelles, que de s'insinuer avec douceur dans des cœurs favorablement disposés. Tous les deux offroient, dans le genre de leur élo-

quence, le même contraste que dans l'expression extérieure de leur caractère et de leurs manières. L'un parloit toujours à la raison, et ne lui demandoit que de la bonne foi; l'autre s'adressoit toujours à l'ame, et ne lui demandoit que des sentimens. L'un posoit les fondemens de la religion sur la conviction de l'esprit; l'autre se plaisoit à la faire aimer comme favorable au bonheur des hommes. L'un montant dans la chaire sacrée à une époque où toutes les traces de la religion étoient effacées, et où une génération corrompue menaçoit de corrompre une génération naissante, osa entreprendre de recommencer l'enseignement du christianisme à un peuple qui s'enorgueillissoit de n'être plus chrétien, ni dans les actes publics de sa législation, ni dans les habitudes de ses mœurs domestiques. Obéissant à cette sainte inspiration, il vient s'asseoir modestement

...

au milieu d'un cercle peu nombreux d'auditeurs, non comme un maître qui dicte des préceptes et commande l'obéissance, mais comme un simple ami de la religion qui vient s'entretenir avec eux de leurs plus chers intérêts. Il ne leur demande point de l'en croire sur la seule autorité de son témoignage; il leur annonce même qu'il a de grandes difficultés à résoudre; il ne leur promet point l'évidence; il ne dissimule point que des hommes célèbres par leurs écrits et leur réputation ont professé des doctrines opposées; il produit le texte même de leurs opinions et des raisonnemens dont ils ont prétendu les appuyer. Il se borne à demander à ses auditeurs de l'écouter, ainsi que ses adversaires, avec une égale impartialité, et il consent à les prendre eux-mêmes pour ses juges.

Cette forme si modeste excite d'abord l'intérêt, attire la confiance, et donne

une sorte de forme dramatique à un genre d'éloquence qui n'offre ordinairement qu'un seul interlocuteur. Bientôt le cercle des auditeurs s'étend avec la réputation de l'orateur. La première enceinte de leur réunion ne peut plus les contenir; un vaste temple leur est ouvert, et ce temple même suffit à peine à la foule empressée de tous les âges et de toutes les conditions, jalouses d'assister à des débats qui reposent sur de si grands intérêts. La jeunesse de toutes les écoles les plus opposées entre elles accourt avec ses préventions, ses préjugés, peut-être même avec des intentions hostiles. On ne veut point se laisser surprendre par des paroles fugitives, par une éloquence d'un moment; on recueille des notes, on veut discuter, examiner; et on se réserve de porter un jugement réfléchi dans cette grande cause, où il s'agit, pour tous et pour chacun, de la vie et de

la mort, du temps et de l'éternité.

Telle est la révolution qu'un seul homme a opérée, dans un temps où il avoit tout contre lui, la puissance, la haine, et l'insolence de la présomption et de l'ignorance. Tel est le spectacle extraordinaire qui s'offre chaque année sous nos yeux à la voix du digne et respectable collègue de l'abbé Duval.

Mais la réunion de ces deux hommes, si différens dans leur genre et dans leurs manières, offre un sujet d'estime et de respect plus admirable encore. C'est l'amitié et la confiance qui les ont si constamment unis; c'est l'entière conformité de leurs principes, de leurs sentimens et de leurs vues dans les circonstances difficiles où l'un et l'autre se trouvèrent placés. C'est la même inflexibilité de principes, la même sagesse de caractère, la même fermeté à ne jamais s'écarter des conseils de la modération.

Cette sagesse de principes et de caractère, réunie à de grandes vertus et à de vrais talens, a peut-être contribué plus qu'on ne pense à préserver l'église de France de beaucoup de malheurs. L'exemple et la considération personnelle de tels hommes obtenoient une juste influence sur une très-grande partie du clergé, et montroient que la véritable manière de servir la religion et l'Eglise étoit d'éviter tous les excès et toutes les exagérations qui auroient pu en compromettre les intérêts les plus essentiels. Ils exerçoient leur ministère à l'époque la plus difficile, celle où l'homme qui a jamais obtenu le plus de puissance, et qui en a le plus abusé, vouloit tout oser, et pouvoit tout oser. Ils étoient surveillés par des autorités inquiètes et jalouses. Les accusateurs étoient tout prêts, et ne demandoient que des prétextes d'accusations. Cependant tel fut l'ascendant d'un caractère

honorable et d'une conduite franche et loyale, qu'ils ne furent pas même accusés. On savoit que la religion étoit tout pour eux ; mais on savoit en même temps que dans leurs principes la religion ne devoit jamais servir d'instrument à des passions ou à des intérêts politiques. L'homme qui dédaigna le plus l'opinion publique respecta l'opinion publique qui les recommandoit à l'estime générale ; et cet heureux usurpateur, toujours habile à tourner au profit de sa puissance le mal même qu'il ne faisoit pas, produisoit, comme un témoignage de sa douceur et de sa modération, la tranquille liberté qu'il leur accordoit de faire le bien (1).

Pourquoi faut-il qu'au moment où nous aimons à retracer le tableau tou-

(1) Buonaparte s'étoit borné à suspendre les conférences de M. l'abbé F..... à l'époque où ses discussions avec le Pape étoient devenues plus animées et plus violentes.

chant du religieux concert des deux ecclésiastiques qui, dans ces derniers temps, ont le plus honoré l'église de France, nous ayons à gémir du déplorable arrêt de la Providence qui les a condamnés à ne plus se revoir sur la terre ?

Il n'étoit aucune circonstance qui offrît des malheureux à soulager, ou de grandes infortunes à consoler, qui ne parût à l'abbé Duval un devoir à remplir. Quelque temps auparavant, la Providence lui avoit accordé l'appui le plus favorable qu'il pouvoit désirer pour le succès de ses vues de bienfaisance. Elle avoit ramené en France le chef de la famille à laquelle il s'étoit dévoué.

M. le duc de...., après avoir fait de grands sacrifices à la cause la plus honorable et la plus malheureuse, étoit venu se réunir à tout ce qui lui restoit de plus cher sur la terre. Il avoit cher-

ché dans l'espérance et le besoin d'adoucir les malheurs des autres, la seule consolation qui pût adoucir le sentiment de ses malheurs personnels. L'amour du bien public étoit en lui une véritable passion. N'ayant rien à demander à la puissance ou à la faveur, sa seule ambition étoit d'attacher son nom à tous les établissemens utiles à la religion ou à la société. Il étoit doué au degré le plus éminent de cette rectitude d'esprit et de cette sagesse de caractère qui peuvent seules créer et former les bonnes institutions, fonder et conserver les monumens durables. Ces qualités étoient celles auxquelles l'abbé Duval avoit toujours attaché le plus de prix. Son excellent jugement l'avoit préservé de toute espèce d'exaltation en quelque genre que ce pût être, et cette vertueuse conformité établit entre eux une correspondance habituelle et journalière dont la charité

chrétienne étoit toujours le principe et le but.

Au milieu de ces vertueuses occupations qui remplissoient si honorablement et si utilement tous les jours et tous les momens de leur vie, un événement extraordinaire vint donner une nouvelle activité à leur noble et compatissante générosité.

On se rappelle la violente persécution que le délire de l'orgueil et de l'ambition porta Buonaparte à exercer contre le saint siége et contre le sacré collége.

Cette circonstance de sa vie paroîtra certainement à la postérité un des plus grands actes de démence de son histoire. Jamais aucun potentat n'avoit fait une plus heureuse expérience de tous les avantages que le concours de l'autorité pontificale offre à tous les gouvernemens, pour assoupir les dissentions religieuses. Il étoit bien dé-

montré que dans le système politique qui gouverne l'Europe moderne, les décrets de la cour de Rome ne peuvent plus être pour les souverains que des bienfaits, et jamais des attaques contre leur indépendance. Au milieu même des discussions qu'on avoit vu quelquefois s'élever entre des papes et des princes très-religieux, on avoit pu observer comment de simples formalités, aussi efficaces que peu embarrassantes, suffisoient pour mettre à couvert, sans danger et sans violence, tous les droits et toutes les prétentions. Le saint siége et le sacré collége n'étoient plus pour les puissances catholiques que des ministres de paix et de conciliation, qui unissoient tous les peuples sous le symbole d'une doctrine commune. Souvent même les princes les invoquoient comme des pacificateurs sages et éclairés, dont l'intervention sainte et vénérée suffisoit pour réprimer les écarts

d'un zèle inquiet et irréfléchi. En un mot, depuis deux siècles, les sages pontifes qui s'étoient succédés sur la chaire de saint Pierre n'offroient que des exemples de vertu, de piété et de simplicité; et le gouvernement de la cour de Rome se faisoit toujours remarquer par sa modération et son empressement à concourir à toutes les vues des princes catholiques, lorsqu'elles ne portoient point atteinte à la doctrine de l'Église et aux règles générales de sa discipline.

Parmi les papes qui ont le plus honoré le saint siége, il étoit difficile de pouvoir en citer de plus recommandables par leurs vertus apostoliques que le vénérable pontife que l'Église a encore le bonheur de reconnoître pour son chef. Jamais aucun pape n'a porté plus loin la douceur, la patience, la longanimité. Le mot de *mansuétude* semble être approprié d'une manière parti-

culière au caractère de sa figure comme à ses qualités personnelles. Buonaparte avoit éprouvé lui-même, et l'Europe avoit vu avec une sorte d'étonnement, jusqu'où le pieux pontife avoit cru devoir porter la condescendance, pour ne pas irriter un esprit superbe et indompté, dont les menaces accompagnoient toujours les demandes, et dont les violences suivoient immédiatement les menaces. Il falloit être réellement possédé du génie du mal pour imaginer d'aller tourmenter sans aucun motif, sans aucun prétexte, un vénérable vieillard chargé d'années, de vertus et d'infirmités. Lorsqu'on lit la correspondance qui s'étoit établie (1) entre le cabinet de Buonaparte et celui de Pie VII, ce qu'on admire le plus est moins encore le courage, la simplicité et la fermeté du pontife, que la mau-

(1) Elle vient d'être publiée.

vaise foi et l'extravagance de celui qui s'étoit fait son ennemi. On seroit tenté de croire qu'il n'avoit eu d'autre objet que de rechercher, par une sorte de raffinement infernal, jusqu'où l'exercice de la vertu peut lutter contre l'excès de la perversité humaine, en mettant d'un côté tous les moyens de force et d'oppression, et de l'autre le simple langage de la justice et de la raison : mais la religion et la vertu ont des secrets de force, que les méchans oublient presque toujours de calculer ; et si Buonaparte a voulu faire une grande expérience sur la vertu, il aura été forcé de convenir qu'il n'avoit su ni la connoître ni la deviner.

Quoique les mystères de cette singulière correspondance ne fussent pas encore connus du public, on observoit assez d'agitation et d'irrégularité dans les actes et dans les discours de Buonaparte, pour entrevoir qu'il étoit prêt

à s'abandonner aux projets les plus sinistres contre l'Église et contre le saint siége. On savoit assez que si son génie artificieux ne lui inspiroit d'abord que des mesures équivoques, plus propres à appeler la méfiance qu'à commander le devoir de la résistance, ce n'étoit jamais que pour porter des coups plus imprévus, et surprendre ses victimes au milieu de ses piéges, sans leur laisser le temps de les démêler et de s'en garantir.

Dans des circonstances aussi critiques, on pouvoit et l'on devoit prévoir que la guerre qu'il se disposoit à déclarer au saint siége, ne seroit d'abord qu'une succession d'attaques plus ou moins perfides et odieuses, et qu'il affecteroit de les couvrir du voile de la politique, en les représentant comme de simples mesures admises de tout temps dans les démêlés et les débats des gouvernemens. Il étoit donc indispen-

sable de concerter d'avance et d'établir des règles de conduite appropriées aux différentes positions où l'église de France pouvoit se trouver placée. On devoit également s'attacher avec soin à éviter de compromettre le sort de la religion et de l'église de France, par des oppositions irrégulières, ou par une résistance inutile et déplacée. Enfin il étoit convenable de ne point s'exposer au danger de profaner l'honneur et la sainteté de la religion par des condescendances contraires aux règles et aux principes.

Cette crise si délicate présentoit de grandes difficultés, et demandoit autant de sagesse que de zèle et de lumières. Elles avoient déjà occupé l'attention de tous les amis éclairés de la religion, et étoient devenues l'objet de leurs méditations. On doit bien croire que l'excellent esprit de l'abbé Duval s'étoit fortement pénétré de la

nécessité d'adopter un plan de conduite qui pût diriger l'église de France au milieu des écueils qui la menaçoient d'un grand naufrage. Il s'agissoit d'éviter un nouveau schisme, qui pouvoit la replonger dans l'abîme où la *constitution civile du clergé* l'avoit précipitée. Il étoit pressant de se concerter avec le chef de l'Eglise, et d'en obtenir des instructions applicables à la variété presque infinie des combinaisons artificieuses qu'on avoit à redouter.

Comme les motifs d'inquiétude ne reposoient que sur des conjectures subordonnées à la mobilité des pensées d'un homme dont les plans changeoient souvent au gré de ses passions du moment, il étoit difficile de réduire sous la forme d'un mémoire une suite de questions dont chacune auroit demandé une décision précise. On ne pouvoit espérer et obtenir que des instructions générales fondées sur des principes si incontestables

contestables, qu'elles pussent être également reconnues en France et à Rome.

Mais tout dépendoit de la fidélité de l'exposé que l'on devoit placer sous les yeux du souverain Pontife, et soumettre à son attention. Cet exposé ne pouvoit être fait que de vive voix; les plus graves considérations montroient le danger de voir des écrits sur un pareil sujet tomber en des mains ennemies. Il étoit donc nécessaire d'en confier l'esprit et la pensée générale à un homme sage, froid, éclairé, qui n'apportât dans cette espèce de négociation spirituelle ni l'importance d'un diplomate, ni l'effroi d'une inquiétude exagérée, ni l'effervescence d'un zèle exalté. L'abbé Duval fut chargé d'un choix aussi délicat, et il eut le bonheur de rencontrer ce qu'il étoit si difficile de trouver. Il proposa un ecclésiastique généralement estimé par sa

piété et par sa vertu, habitué à vivre dans la retraite, connoissant le monde sans en suivre les agitations, d'un esprit réfléchi, d'un extérieur calme, propre à recevoir et à garder un secret, et dont l'absence devoit rester inaperçue, parce qu'il n'avoit ni places, ni fonctions à remplir, ni aucun titre qui le montrât au public.

Cette commission fut exécutée avec autant d'intelligence que de fidélité; Rome fut instruite du véritable état de l'église de France, de tout ce qu'elle avoit à craindre, de tout ce qu'elle avoit à ménager; et on connut en France les sages intentions du Pape, qui tendoient toujours à éviter les malheurs qui pouvoient naître d'un excès de zèle, comme d'un excès de foiblesse.

Bientôt en effet les événemens se succédèrent avec une rapidité effrayante; Buonaparte déchira lui-même le voile dont il avoit affecté quelque temps de

s'envelopper. Ses troupes occupèrent tout l'Etat ecclésiastique, entrèrent dans Rome, dépouillèrent le Pape des droits et de l'exercice de sa souveraineté, le tinrent bloqué dans les murs de son palais, et les commissaires impériaux ne laissèrent pas écouler un seul jour sans lui prodiguer tous les genres d'insultes et d'outrages.

L'histoire des longs détails de cette lâche et insolente persécution, restera comme l'un des monumens les plus honteux de la perfidie humaine.

Secouant enfin toute pudeur, et libre de tout frein par la victoire de Wagram, Buonaparte se crut assez fort pour dégrader ses victoires mêmes, en voulant étonner l'Europe par un grand scandale. On vit ce vainqueur de tant de peuples et de tant d'armées, s'adjuger comme prix de ses triomphes le coupable honneur de traîner captif dans ses Etats un vieillard infirme

et désarmé, qui n'étoit défendu que par les plus touchantes vertus, et par la sainteté d'un titre révéré du monde entier; mais ce mépris même de tout ce que le monde étoit accoutumé à respecter, parut à cet homme singulier un triomphe d'un genre nouveau, que personne ne seroit tenté de lui disputer.

La captivité du Pape entraîna la dispersion de tous les cardinaux. Les uns furent relégués dans différentes parties de l'Italie, sous le prétexte des fonctions qu'ils avoient à y remplir, et dont on leur interdit en même temps l'exercice; les autres furent transportés en France.

Une circonstance particulière servit bientôt de prétexte à leur persécuteur pour dépouiller un grand nombre d'entre eux des ornemens de leur dignité, des traitemens qu'on leur avoit assurés, et même de leurs propriétés patrimoniales.

La Providence ne pouvoit pas laisser dans un tel dénuement de tels hommes, des hommes encore plus grands par leur noble caractère que par l'éclat de leurs noms et de leurs dignités. L'abbé Duval étoit au nom de la Providence l'ange consolateur et réparateur de tous les malheurs et de toutes les injustices. Il sembloit que cette mission divine lui eût été confiée par un titre spécial et généralement reconnu ; il se montroit, il parloit, et ne parloit jamais en vain. Il rédigea lui-même la liste des personnes riches ou aisées qu'il crut devoir appeler à concourir à cette œuvre de charité, peut-être unique dans l'histoire. Il régla la mesure des secours qu'il en attendoit ; il réunit auprès de lui quelques hommes sages et vertueux dont la discrétion et le zèle lui étoient connus. Dès le jour même de cette réunion, il assura un fonds de quarante mille francs pour les besoins

du premier moment, et détermina les formes d'une distribution régulière et certaine, qui fut suivie et observée quatre ans entiers.

Tel étoit l'esprit de sagesse et de modestie qui accompagnoit toujours les plans et les mesures de l'abbé Duval; tel étoit le caractère de circonspection qu'il avoit toujours le bonheur de communiquer à ses coopérateurs; que dans ce long intervalle, jamais aucune indiscrétion n'a compromis ce respectable secret, malgré l'active surveillance des agens de Buonaparte. On peut juger à quel excès il auroit porté son ressentiment contre l'abbé Duval, par les emportemens, les exils et les injustices dont il n'eut pas honte de punir quelques jeunes femmes, qui, s'abandonnant au mouvement naturel de leur cœur, n'avoient pas cru avoir besoin de mettre du mystère à des actes publics de bienfaisance.

Il étoit temps que la France et l'Europe sortissent de cette violente oppression, dont l'histoire n'avoit encore offert aucun exemple aussi prolongé.

On vit en 1814 ces Bourbons *qui ont fait la France*, remonter sur ce trône dont neuf siècles de gloire, de grandeur et de bienfaits assurent à jamais l'éternelle durée. La paix parut être rendue au monde, et la France au bonheur.

Par quelle fatalité ce bonheur fut-il troublé tout à coup? c'est ce qui n'entre point dans le récit de la vie simple et modeste d'un homme pieux et solitaire, qui voulut toujours rester étranger aux scènes orageuses des passions humaines.

Personne n'avoit désiré plus vivement que l'abbé Duval le retour du Roi légitime, et de cette maison auguste que le consentement et le respect de l'Europe ont toujours placée au

premier rang des races royales, et qui avoit si long-temps donné à la France la prééminence de la gloire, souvent même celle de la puissance. Il avoit appelé ce grand événement de tous les vœux de son cœur ; et l'avoit même osé prédire comme une justice de la Providence pour la maison de saint Louis et la pieuse mémoire de Louis XVI : car la vertueuse politique de l'abbé Duval ne reposoit jamais que sur des considérations religieuses. C'étoit surtout dans l'appui et dans les consolations que la religion devoit espérer de l'héritier de tant de Rois très-chrétiens, et dans les sentimens si connus du successeur de Louis XVI, qu'il se réjouissoit d'avoir vu luire ce jour heureux qui alloit faire oublier vingt-cinq ans de désolation, de malheurs et de persécutions.

Mais toujours fidèle à son caractère et à celui de son ministère, il ne vou-

lut voir dans ce grand événement que des présages de paix et de miséricorde. Les premières paroles qu'il laissa tomber de la chaire évangélique dans une assemblée de charité, connue sous le nom de sa pieuse institutrice (1), et qui suivit de bien peu de jours la restauration du trône, ne furent que des paroles de douceur, de bonheur et de consolation. Nuls souvenirs affligeans, nuls ressentimens, même légitimes, ne pouvoient ni ne devoient se mêler aux cantiques de joie dont tous les temples retentissoient.

Dans ce jour si long-temps attendu et si long-temps inespéré, il aimoit à voir et à représenter la France comme une famille qui devoit tous ses malheurs à l'absence trop prolongée d'un père chéri et malheureux lui-même, qui alloit rendre à ses enfans la paix,

(1) Mme. de Kerkado.

le bonheur, leurs mœurs et leurs vertus. Il étendoit un voile propitiatoire sur tous les crimes et sur toutes les erreurs. Il portoit même la délicatesse jusqu'à s'abstenir d'inviter les victimes à pardonner à leurs oppresseurs et à leurs bourreaux. Il eût voulu laisser oublier, s'il étoit possible, que tant de François avoient besoin d'être pardonnés.

Ces sentimens de charité et de miséricorde qu'il portoit toujours dans son cœur, il voulut les révéler à la France entière dans une occasion bien plus solennelle encore.

Peu de jours s'étoient à peine écoulés, depuis que Louis XVIII étoit rentré dans sa capitale, aux acclamations de cette immense cité; la France avoit revu avec transport ce Roi, que sa dignité dans le malheur avoit environné du respect de toute l'Europe, et que la sagesse de son caractère pré-

sentoit à la confiance des souverains comme le gage de la paix du monde. Ce prince voulut satisfaire au vœu le plus pressant et le plus sacré de son cœur fraternel, en appelant tous ses sujets à pleurer avec lui sur le tombeau du plus vertueux et du plus malheureux de tous les rois.

Le respectable Edgeworth n'existoit plus. Le ciel l'avoit déjà appelé à lui, pour unir ses vœux et ses supplications à celles de Louis XVI, en faveur de la France. On dut sans doute regretter qu'il ne fût pas entré dans les vues de la Providence de donner à cet homme, dont le nom ne pourra jamais être séparé de celui de ce prince, la triste consolation de présider à des honneurs funèbres, tardive expiation du plus épouvantable de tous les crimes. Quel tableau eût offert de plus vastes sujets de méditation que celui de l'abbé Edgeworth, évoquant l'ombre

sanglante de Louis XVI, non pour demander vengeance, mais pour proclamer les dernières paroles de sa miséricorde.

Il étoit juste que celui qui avoit voulu être ce que l'abbé Edgeworth a été, tînt pour ainsi dire sa place à côté du cénotaphe de Louis XVI.

Le vœu du Roi et celui de tous les amis de la religion et de la vertu s'unirent pour déférer ce triste honneur à l'abbé Duval (1).

(1) Le court intervalle qui devoit s'écouler entre le jour de la rentrée du Roi dans Paris, et le service funèbre de Louis XVI, ne pouvoit laisser le temps nécessaire à la composition d'une oraison funèbre. Heureusement le Roi fut instruit que l'abbé Duval avoit préparé un discours destiné à être prêché dans l'église de Saint-Thomas-d'Aquin, au service que l'on se proposoit d'y célébrer pour toutes les malheureuses victimes de la révolution. On doit bien croire qu'au nombre de ces illustres victimes, le Roi, la Reine, Mme. Eli-

Un sujet semblable s'étoit offert cent cinquante ans auparavant à l'éloquence du plus éloquent des orateurs, et il avoit épuisé l'admiration humaine. Peut-être des auditeurs vulgaires s'étoient-ils attendus à voir l'abbé Duval s'efforcer de marcher sur les traces de ce grand homme, et montrer la pué-

sabeth, étoient placés au premier rang, et y occupoient la principale place. C'est ce qui détermina le Roi à faire demander à l'abbé Duval de prêcher ce discours au service de Notre-Dame : il ne reçut cette invitation que peu de jours seulement avant le jour indiqué, et ce fut dans ce court intervalle qu'il ajouta à son premier travail quelques traits rapides pour fixer l'attention, et rapporter le principal intérêt de ces horribles catastrophes sur la personne de Louis XVI et des deux illustres Princesses qui le suivirent de si près à l'échafaud.

Peu de temps après, l'abbé Duval prononça ce même discours dans l'église de Saint-Thomas-d'Aquin, à laquelle il avoit d'abord été destiné.

rile ambition de lutter contre cet inimitable génie; mais une pareille pensée ne pouvoit pas seulement approcher d'un aussi excellent esprit. Les temps, les hommes et les circonstances n'étoient point les mêmes, et se refusoient à un tel rapprochement. Bossuet avoit pu sans danger et sans inconvenance, parler à la France d'une grande catastrophe dont la scène étoit placée dans une terre étrangère, et dont nul François n'avoit été ni coupable, ni complice, ni témoin. Il n'avoit point à craindre de ranimer des passions mal éteintes, et de rouvrir des plaies encore sanglantes.

D'ailleurs, ce n'étoit point le genre du talent de l'abbé Duval qui avoit appelé sur lui le choix du prince; c'étoit bien plutôt le caractère si connu de son ame et de ses sentimens; et l'on dut s'applaudir d'avoir si bien deviné l'usage qu'il sauroit en faire dans une si

triste occasion. Son ame douce, innocente et pure, étoit aussi étrangère aux sentimens violens de la haine, de l'indignation et de la vengeance, que le genre de son talent étoit peu habitué à en retracer les mouvemens passionnés. Il parloit en présence des frères et des neveux de la plus illustre victime; et les considérations les plus délicates lui interdisoient de révolter ces ames nobles et religieuses, par le récit trop fidèle des attentats et des outrages, qui, dans ces jours d'opprobre et d'horreur, avoient offensé la majesté divine et la majesté royale.

Il parloit surtout devant la fille d'un Roi et d'une Reine qui s'étoit vue, presque en naissant, enveloppée dans les malheurs des auteurs de ses jours. Derrière un voile, invisible et présente, seule avec sa douleur, cette princesse auguste, dont le berceau fut environné de tant de grandeur et d'é-

clat, et dont les premières années s'étoient écoulées entre des échafauds, des prisons et des proscriptions, étoit en ce moment même l'ame et le sujet, pour ainsi dire, de cette lugubre cérémonie. C'étoit sur elle que se reportoient tout l'intérêt et toutes les pensées. Elle échappoit à tous les regards; elle étoit présente à tous les cœurs: c'étoit dans sa douleur que venoient se confondre toutes les douleurs. Comment un orateur aussi sensible et aussi délicat n'auroit-il pas craint d'offenser cette ame si pure et si fière, que le malheur avoit brisée, mais n'avoit pas abattue, en lui rappelant ces horribles souvenirs qu'elle venoit elle-même déposer au pied des autels de la miséricorde? Comment auroit-il pu faire entendre des paroles de vengeance devant celle qui n'a voulu se venger que par des prodiges de vertus et de bienfaits?

Ah! que l'abbé Duval connoissoit bien mieux l'ame des augustes personnages devant lesquels il portoit la parole! Son discours ne fut que l'expression touchante de ces grandes leçons, que le ciel donne souvent à la terre sur l'instabilité des grandeurs humaines, et de ces mémorables catastrophes dont l'histoire a conservé de si terribles exemples. Il savoit que son silence parleroit encore plus que ses paroles, et qu'on entendroit tout ce qu'il se croyoit obligé de taire. Aussi, son discours fut généralement entendu avec émotion. On lui sut gré de sa réserve et de sa délicatesse. Il avoit appelé le remords et le repentir, sans irriter aucun ressentiment. Il s'étoit montré le digne ministre d'une religion, apportée sur la terre par un Dieu qui a prié pour ses meurtriers, et qui est mort en leur pardonnant.

On n'avoit accordé que bien peu de

jours à l'abbé Duval pour rendre ce triste hommage à la mémoire d'un Roi et d'une Reine dignes de tant d'amour et de tant de reconnoissance, et dont la déplorable destinée sera un sujet éternel de honte, de larmes et de regrets. Le Roi étoit rentré à Paris le 3 mai, et ce fut le 14 du même mois qu'eut lieu cette cérémonie expiatoire du plus grand de tous les crimes.

Il ne crut pas devoir laisser publier ce discours, dont on rapporta seulement un fragment dans les journaux du temps. Il avoit obéi à un vœu sacré pour lui, en se conformant aux intentions du Roi. Aucun sentiment d'amour propre ou de vaine gloire ne pouvoit se mêler à l'accomplissement d'un tel devoir. Des ordres formels auroient pu seuls lui commander l'impression de son discours, et ces ordres ne furent point donnés.

Quelques mois après, l'abbé Duval

fut appelé à remplir le même ministère dans une église (1), dont les murs étoient pour ainsi dire encore teints du sang des pontifes et des prêtres qui y avoient été égorgés au pied de l'autel, le 2 septembre 1792. Vingt-deux ans entiers s'étoient écoulés, sans qu'on eût osé rendre des honneurs publics à leur mémoire et à leurs cendres. Des larmes solitaires, de pieux sacrifices, sans pompe et sans éclat, avoient pu seuls consoler la religion et l'humanité dans cette triste enceinte où l'on vit s'éteindre en quelques heures de grandes lumières, de beaux talens et de grandes vertus. Toutes les circonstances de cet horrible forfait avoient été si atroces, qu'on eût voulu, s'il eût été possible, laisser tomber le souvenir d'un crime aussi honteux par son impunité que

(1) L'église des Carmes de la rue de Vaugirard.

par sa barbarie. On avoit éludé, en 1805, sous des prétextes assez peu honorables, les instances du Pape, qui avoit demandé à aller répandre ses prières et ses larmes sur les restes de ces généreux martyrs; et l'église des Carmes, où ce saint Pontife s'étoit proposé de porter ses premiers pas, en arrivant à Paris, fut presque la seule de cette grande ville, qui n'ait pas été honorée de sa présence.

L'abbé Duval fut en cette occasion ce qu'il a toujours été, un ange de piété, de douceur et de paix. Il parla des victimes, et ne parla point des bourreaux. La division de son discours fut aussi heureuse que simple et juste dans son application : *Les martyrs ont triomphé par la foi; la foi a triomphé par les martyrs*. En déplorant le sort d'une portion si honorable de l'église de France, au moment où s'ouvroit cette longue suite de persécutions qui al-

loient marquer cette époque sanglante, il représenta ces terribles épreuves comme les titres les plus glorieux de son histoire. Les événemens avoient en effet prouvé que dans les jours les plus brillans de sa prospérité, l'église gallicane ne s'étoit jamais élevée à un si haut degré de considération dans l'opinion de l'Europe entière. On la vit, dans sa dispersion, accueillie dans toutes les contrées avec le même empressement et la même bienveillance. Toutes les nations parurent déposer leurs rivalités, toutes les communions oublièrent leurs dissentimens, pour se réunir dans une noble émulation de bienfaisance et de délicatesse. L'histoire de tous les pays gardera longtemps le souvenir de cette époque si honorable pour l'église de France (1).

(1) La prospérité de la religion est différente de celle des empires. Les humiliations de

Cependant l'abbé Duval, devenu de
puis la restauration libre de s'abandon
ner à toutes les inspirations de sa cha
rité et de son amour pour la religion
se fit entendre successivement dan
presque toutes les églises de Paris. Elle
se disputoient l'honneur de voir mon
ter dans leurs chaires l'un des homme
qu'on aimoit le plus à y entendre, e
dont le caractère personnel inspiroit l
plus de bienveillance. La condescen
dance avec laquelle il se prêtoit à ce
empressement général, devint un
source abondante de secours pour le
pauvres. Peu sensible à l'amour propr
de quelques vains succès, il étoit bie
plus occupé à les faire tourner au sou

l'Eglise, sa dispersion, la destruction de s
temples, les souffrances de ses martyrs son
le temps de sa gloire.

MONTESQUIEU. *Considérations sur l
causes de la grandeur et de la décé
dence des Romains*, chap. XXII.

lagement du malheur et de l'humanité. De là s'établit l'usage d'annoncer un sermon de l'abbé Duval, en l'accompagnant toujours de l'annonce d'une bonne œuvre à commencer ou à accomplir.

Il mettoit même une sorte de justice distributive dans les actes de sa condescendance apostolique. Nulle église de Paris n'eut le privilége de le posséder exclusivement. Il les faisoit participer successivement aux fruits abondans que sa parole faisoit naître partout où il portoit ses pas. On a pu dire de lui, comme de son divin Maître : *Il a marqué tous les lieux de son passage par des bienfaits.*

Le seul de ses sermons que l'abbé Duval ait consenti à laisser imprimer, est celui qu'il prêcha le 22 février 1815, en faveur des départemens ravagés pendant la campagne de 1814. On devine aisément ce qui le porta à déroger en

cette occasion à sa modestie accoutumée. Ce discours devoit être vendu au profit des malheureuses victimes de tant de désastres. C'étoit un secours de plus qu'il ajoutoit aux nombreux secours que ce sermon avoit déjà produits au moment où il l'avoit prononcé.

Mais pouvoit-il prévoir qu'un mois après qu'il venoit de déplorer dans la chaire les malheurs qu'une première invasion avoit répandus sur une grande partie de la France, l'événement le plus extraordinaire, un événement si inexplicable dans la manière dont il a été conçu et exécuté, que ceux qui en ont été témoins ne pourront même en transmettre le secret à l'histoire, vint ouvrir les portes de la France à toutes les armées de l'Europe. Elles inondèrent en quelques mois toutes ses provinces; elles prirent possession de ses places, de ses armées, de ses arsenaux,

de

de ses caisses. Paris fut obligé pour la seconde fois en dix mois de se soumettre à un joug étranger. Jamais une plus grande humiliation n'avoit flétri la France, et déshonoré ses annales. La Providence vouloit en quelque sorte se jouer de cette puissance gigantesque, dont l'histoire moderne n'avoit point encore offert d'exemples. On a vu en quinze mois la France faire trembler toute l'Europe, et toute l'Europe prendre possession de la France comme d'une conquête.

Si la leçon a été sévère, heureusement le châtiment a été court. Puisse-t-elle au moins servir à notre instruction et à celle des générations qui doivent nous succéder!

Mais tandis qu'à cette époque désastreuse on voyoit tous les cabinets de l'Europe livrés à la soudaine agitation qu'un événement aussi imprévu devoit communiquer à tous les gouverne-

et de ses pensées. Un intérêt bien cher à son cœur sensible et reconnoissant l'occupoit douloureusement.

Le premier acte de vengeance de l'usurpateur, en ressaisissant le pouvoir, avoit été la proscription formelle du fils unique des illustres protecteurs de l'abbé Duval. Il étoit condamné à avoir tous les jours sous les yeux le tableau déchirant de leurs inquiétudes. Cette honorable proscription avoit sans doute été méritée par les actes les moins équivoques du dévouement d'un jeune homme qui ne savoit que céder aux inspirations de son ame, lorsqu'il s'agissoit de la cause de son Roi. La Providence, cette Providence que l'abbé Duval avoit toujours invoquée, et qui l'avoit constamment protégé, vint mettre un terme à ses inquiétudes et aux anxiétés de cette noble famille; et il eut la douce consolation de presser contre son cœur son ancien élève, dont

l'exaltation même flattoit en secret les nobles sentimens de son instituteur.

La France venoit de recouvrer son Roi ; mais que de malheurs sa courte absence avoit attirés sur notre patrie ! La monarchie et le monarque sont si nécessaires à la France, qu'on ne peut jamais y faire disparoître le trône, sans qu'elle se couvre aussitôt de torrens de sang et d'amas de ruines.

Le spectacle de tant de malheureux ne fit qu'accroître et enflammer la charité de l'abbé Duval. Les hôpitaux de Paris se trouvoient encombrés de malades, que les infirmités qui accompagnent et suivent toujours les grandes calamités, y avoient amoncelés. Il excita, il encouragea, il échauffa le zèle d'un grand nombre de personnes respectables, qui s'étoient réunies en société, pour aller visiter elles-mêmes ces tristes dépôts de toutes les misères humaines. La vive impulsion qu'il sut

donner à leur activité, dans cette terrible crise, enfanta des miracles de charité. On croira sans peine que des secours abondans et bien placés n'étoient pas la moindre des consolations que ces généreuses bienfaitrices venoient apporter à tant de malheureux. C'étoit seconder de la manière la plus efficace le zèle des administrateurs prêts à succomber sous le poids des infortunes qu'on venoit entasser à leurs pieds, et sous l'insuffisance des moyens mis à leur disposition.

Toutes ces éclatantes vicissitudes de la fortune, toutes ces grandes révolutions politiques trouvoient et laissoient l'abbé Duval dans cette paix de l'esprit et du cœur, qu'une entière résignation à la Providence peut seule donner aux ames vraiment religieuses. On a vu que cette résignation, loin d'être en lui de l'indifférence, tenoit toujours à un sentiment de confiance et d'espérance. Il

avoit toujours espéré, lors même que tout étoit désespéré. Il n'avoit pu être découragé par les ravages d'un torrent dont la violence et l'impétuosité même annonçoient que son passage seroit de courte durée. Mais dans ce passage si court que de malheurs et de malheureux se trouvoient à sa suite. Voilà ce qui attristoit son ame, et occupoit toutes ses pensées. Aussi fut-il facile d'observer, après la seconde restauration, que l'impression qui lui en étoit restée parut redoubler son zèle, et donner une nouvelle activité à son ingénieuse charité, pour varier tous les moyens de réparer tant de calamités.

Après avoir rempli un devoir respectable, en prêchant l'Avent de 1816, devant cette auguste famille qui avoit désiré de l'entendre, et dont il ne cessoit de proposer les exemples de religion et de piété comme les plus purs modèles que Dieu dans sa bonté eût

pu donner à la France, il ne s'occupa plus que d'établissemens utiles, et de malheureux à soulager.

Telles étoient la confiance et l'estime qu'on lui accordoit, qu'on ne pouvoit concevoir une pensée, ou un plan de bienfaisance, qu'on ne se crût obligé de les lui soumettre, pour en diriger et en régler l'exécution. On le regardoit, en quelque sorte, comme le premier ministre de la Providence; et son concours étoit présenté comme le garant de l'approbation publique et le gage infaillible du succès. Aussitôt qu'il consentoit à attacher son nom à un établissement quelconque, les moyens, les agens, les instrumens venoient s'offrir d'eux-mêmes à son inépuisable charité; et il n'étoit personne qui ne se trouvât honoré de concourir à ses pieux desseins.

Soit qu'il ne fît que céder au besoin immense de faire le bien, qui remplis-

soit son ame, soit qu'un secret pressentiment l'avertît que la Providence ne lui réservoit que peu de temps encore à passer sur la terre, on le vit, pendant les quinze derniers mois de sa vie, précipiter ses jours et ses projets, pour jeter les fondemens d'un grand nombre d'établissemens, qu'il est sans doute donné à la religion et au temps d'affermir et de perfectionner.

Il se rappeloit que c'étoit surtout à la suite des grands bouleversemens qui avoient tourmenté la France, qu'on avoit vu se former et s'élever avec le seul secours des ames généreuses, cette multitude d'institutions utiles qui couvroient Paris et les provinces, lorsque la révolution est venue les détruire et les renverser. La plupart d'entre elles ne remontoient guère en effet au-delà des dernières années du règne d'Henri IV, et de celui de Louis XIII. Il seroit assez inutile

...

d'en faire ici la longue énumération ; ce ne seroit qu'ajouter à nos trop justes regrets : il suffira de citer les noms à jamais respectables du cardinal *de Bérulle*, de saint *Vincent de Paul*, et de M. *Olier*. En se rappelant tout ce qu'avoient fait et laissé après eux ces hommes éminens en vertus et en paroles, on pourra juger tout ce que la religion peut faire de bon et de durable ; et, si l'on descendoit à une époque plus rapprochée de nous, on croiroit lire une fable en lisant le récit de tous les prodiges de charité qu'avoit opérés ce célèbre curé de Saint-Sulpice (M. Languet) dont l'ameublement consistoit en un lit de serge et deux chaises de paille, et qui trouvoit le moyen de distribuer, tous les ans, un million d'aumônes aux pauvres.

C'étoit sur les traces de ces hommes vraiment grands (si la véritable gran-

deur consiste à faire de bonnes et grandes choses avec de foibles moyens) que l'abbé Duval aspiroit à marcher. Il ne prononça pas un seul sermon, ou un seul discours, la dernière année de sa vie, qui n'eût pour objet quelque établissement utile.

Il prêcha dans l'église des *Missions-Étrangères*, le 22 décembre 1817, pour l'œuvre des pauvres savoyards. Cette œuvre si respectable, commencée dans le dernier siècle par l'abbé *de Pontbriant*, avoit atteint, au moment où la révolution commença, toute la perfection dont elle étoit susceptible, sous les auspices du vertueux abbé *de Fénélon*, digne du beau nom qu'il portoit, par sa piété et sa charité; et tel étoit l'esprit de religion et de probité qu'il étoit parvenu à leur inspirer, que ces jeunes étrangers, orphelins en France, dispersés au milieu d'une ville immense, sans parens,

sans amis, sans protecteurs, se trouvoient unis par les liens d'une confraternité commune, fondée sur l'habitude des pratiques religieuses et morales; et telle étoit la confiance générale qu'ils avoient su mériter par une exacte et sévère probité, qu'on n'hésitoit pas à leur confier les commissions les plus délicates. Ils étoient même devenus des agens utiles à l'administration et à la police de cette grande ville, pour y maintenir l'ordre, et être des modèles de fidélité à l'observer. L'abbé Duval fit encore plus que n'avoient fait ses deux respectables prédécesseurs. Il voulut donner une sorte de considération à une association, qui, dans l'opinion du monde, ne paroissoit guère devoir aspirer à une récompense si honorable. Excités et appelés par lui, d'estimables jeunes gens, d'une condition au-dessus de la condition ordinaire, pénétrés de la grandeur que la

religion imprime aux actes les plus communs de la charité chrétienne, consentirent avec joie à diriger les petits savoyards, à leur donner les premiers élémens de la religion, et à ajouter à des instructions utiles le plus puissant moyen de persuasion, celui de leur procurer du travail et des secours, pour les préserver également de la misère et de l'oisiveté. La religion et la charité sont inséparables : l'une élève l'homme jusqu'au ciel, l'autre en descend pour consoler le malheur sur la terre.

Nous ne ferons qu'indiquer l'objet de quelques autres sermons ou discours que l'abbé Duval prononça cette dernière année de sa vie.

Il prêcha, le 6 février 1818, à *Saint-Thomas-d'Aquin*, pour les pauvres prisonniers ; le 23 du même mois à *Saint-Germain-l'Auxerrois*, pour un établissement en faveur des orphelines

de la paroisse ; le 3 avril à *Saint-Vincent-de-Paul*, pour procurer une maison aux Frères des écoles chrétiennes, dont cette paroisse avoit le plus pressant besoin. Il consentit à prêcher encore à *Saint-Thomas-d'Aquin*, le 21 avril, pour les pauvres de l'arrondissement ; le 6 et le 7 mai à l'église de l'*Assomption*, et à celle des *Missions-Étrangères* pour son œuvre des *pauvres savoyards ;* le 1er. juin à *Saint-Germain-des-Prés*, pour l'installation d'une communauté de jeunes clercs ; et le 9 juin suivant à l'église de *Bonne-Nouvelle*, pour l'établissement d'un bureau de charité.

Ces sermons, dans des chaires de Paris, ne l'empêchoient pas de déférer quelquefois au vœu des personnes pieuses qui désiroient de l'entendre parler sur des matières de religion, dans de simples entretiens. On cite entre autres de lui un discours qu'il

prononça, dans l'une de ces réunions, sur *l'esprit de foi*. Il n'étoit point écrit; et l'un des auditeurs, très-capable assurément d'en juger et d'en apprécier tout le mérite, rapporte *qu'il étoit admirable pour la solidité, la piété, et l'élégance.*

Le sermon que l'abbé Duval prononça, le 14 février 1818, dans l'église des *Missions-Étrangères*, présentoit de grandes vues sur cette belle et noble institution. L'orateur remonta à l'origine de ces missions lointaines dont le dévouement le plus admirable avoit pu seul inspirer la première pensée, et dont la politique et le commerce avoient recueilli de si grands avantages. Il rappela toute l'importance que la pieuse sagesse de nos Rois avoit cru devoir y attacher, la protection constante qu'ils leur avoient accordée, et tous les genres de secours qu'ils avoient affectés à

leur établissement et à leur progrès. Louis XIV, celui de nos Rois, qui, par une sorte d'inspiration naturelle, saisissoit toujours avec le sentiment de sa grande ame tout ce qui tendoit à propager les bienfaits de la religion et la gloire du nom françois, devoit être et fut plus que tout autre encore l'éclatant protecteur des missions étrangères. Elles portèrent le nom, la grandeur et la majesté de ce prince dans les contrées de la terre les plus éloignées. L'abbé Duval retraça avec douleur leur état actuel, que peut à peine soutenir, au milieu des plus terribles épreuves, le zèle des prêtres vertueux qui traversent les mers, et vont braver la mort pour rallumer le flambeau de la foi prêt à s'éteindre. Il étoit impossible de peindre une situation si déplorable sans donner de justes regrets à la mémoire de ces hommes apostoliques qui avoient fondé avec tant d'art, de pa-

tience et de génie, ces grandes colonies du christianisme, et dont un événement assez connu a interrompu la succession. L'abbé Duval ne négligea pas cette occasion d'arracher les Francois à leur indifférence pour des établissemens si précieux, en leur opposant l'exemple d'une nation rivale bien plus attentive sur ses intérêts. On voit en effet l'Angleterre faire sans regret de grands sacrifices, et concilier avec autant de sagesse que de bonheur le soin estimable de répandre tous les bienfaits de la morale évangélique avec l'art de les faire servir à l'accroissement de sa prospérité commerciale.

Le zèle de l'abbé Duval, pour des missions éloignées, nous conduit naturellement à parler de ce qu'il a fait pour des missions plus rapprochées de nous. On a peine à concevoir comment ces missions ont pu devenir, tout à coup, le sujet de tant de fables ridi-

cules, dans des écrits où la vérité, la décence et le goût sont également offensés.

Dans toutes les questions où l'esprit de parti cherche à s'agiter par ignorance ou par mauvaise foi, il semble que la manière la plus sûre et la plus naturelle de les éclaircir, est toujours de les réduire aux termes les plus simples.

Dans tous les temps, dans ceux mêmes où toutes les églises des villes et des campagnes avoient leurs pasteurs, et où un clergé nombreux présentoit d'abondantes ressources pour l'instruction religieuse des peuples, on a vu les évêques appeler, lorsqu'il le jugeoient nécessaire ou convenable, le secours extraordinaire de quelques missionnaires, pour ranimer l'esprit de religion, et opérer d'utiles changemens dans les mœurs. Une expérience assez constante les avoit convaincus des pré-

cieux avantages qu'en avoient recueillis la religion et la morale.

On ne peut contester que dans l'état déplorable où se trouve réduite l'église de France, et dans un temps où, de l'aveu général, le nombre des pasteurs est si peu proportionné aux besoins et au vœu des peuples, il ne fût très-désirable et très-utile de pouvoir au moins leur offrir des moyens de se rapprocher des sentimens et des pratiques de la religion.

Il ne s'agissoit point de *convertir des idolâtres*, comme on a cru le dire fort ingénieusement; il s'agissoit seulement de rappeler à des chrétiens les vérités les plus importantes de leur religion, que beaucoup d'entre eux ignoroient peut-être, à la suite d'une révolution où l'on s'étoit attaché à effacer de l'esprit des peuples toutes les impressions religieuses. Il s'agissoit surtout de les rappeler à la pratique des devoirs qu'elle

leur prescrit dans l'intérêt de leur propre bonheur, et dans celui de la société.

Ce fut cette estimable pensée qui inspira à quelques ecclésiastiques le dessein de se réunir et de se consacrer à ce pieux ministère. Une association libre et volontaire fut le seul lien de leur engagement ; et le premier devoir qu'ils s'imposèrent fut de n'agir que sous l'autorité des évêques, et avec l'approbation des pasteurs ordinaires, qui croiroient devoir réclamer le secours de leur zèle et de leurs talens.

Ils n'affectèrent ni mystère, ni prétentions d'aucun genre qui pussent porter le moindre désordre dans le cours ordinaire de l'administration ecclésiastique ou civile. Ce fut au gouvernement lui-même qu'ils exposèrent leurs vues et leur plan, et ce ne fut qu'avec son autorisation et ses encouragemens qu'ils

entrèrent dans cette carrière, dont le zèle le plus pur pouvoit seul adoucir les peines et les contradictions. Le suffrage le plus auguste fut leur premier dédommagement et leur première récompense. Ils s'étoient certainement attendus à beaucoup de fatigues et à beaucoup de dégoûts inséparables d'un pareil ministère; mais ils ne devoient guère s'attendre à être le sujet d'une grande controverse politique au milieu de tant de controverses d'une nature et d'un intérêt bien différens. Par une espèce de folie vraiment inconcevable, et dont on ne peut expliquer le principe et les causes, si l'on ne veut pas y voir l'expression d'une haine aveugle et insensée pour tout ce qui tient à la religion, on a voulu représenter comme une vaste et ténébreuse conjuration, une institution dont tous les actes, nécessairement publics, sont soumis à la surveillance des autorités, dont

tous les membres font profession de n'agir que sous l'approbation de leurs supérieurs, qui n'arrivent et ne se présentent que là où ils sont appelés par le double concours de l'autorité ecclésiastique et administrative, dont tous les moyens se bornent à des moyens de persuasion, qui ne parlent qu'à ceux qui viennent les chercher, et qui ne mêlent à leurs instructions religieuses, que la touchante exhortation d'être toujours fidèles au souverain, soumis aux lois, et d'oublier toutes les haines et toutes les injures, à l'exemple d'un Roi qui a tout pardonné et tout oublié.

Il faut convenir qu'un pareil langage ne ressemble guère à celui de quelques-uns de leurs accusateurs.

D'ailleurs, on croit avoir le droit de dire avec simplicité et sans ostentation, qu'on peut se confier à cette sagesse éclairée, qui, dans tous les temps, a

distingué d'une manière si remarquable le corps épiscopal de France. Il n'est pas d'évêque qui ne sache que le maintien de la paix et de la tranquillité publique entre dans l'ordre des devoirs de l'administration ecclésiastique, comme de toutes les autorités qui exercent des pouvoirs dans la société ; que la prudence chrétienne, si expressément recommandée par l'Évangile aux premiers pasteurs, les invite à observer avec attention ce que les circonstances peuvent permettre, et ce qu'elles doivent interdire ; qu'il est de leur sagesse de faire céder quelquefois l'espérance d'un plus grand bien au danger de provoquer un plus grand mal, en irritant des passions même injustes ; et que si, dans des temps de malheurs et de persécutions, la religion se glorifie de ses confesseurs et de ses martyrs, c'est à l'ombre de la paix et sous la protection des lois qu'elle peut exercer le

plus utilement sa douce et salutaire influence.

Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que de tant de ridicules calomnies qu'on s'est plû à assembler contre des hommes si modestes et si estimables, il n'en est pas une seule qui ait réclamé l'intervention de l'autorité judiciaire; et que, dans toutes les circonstances où l'autorité suprême s'est crue obligée d'invoquer le témoignage des autorités locales, toutes les déclarations ont été uniformes pour attester la piété, le désintéressement et l'esprit de paix de ces respectables apôtres de la religion, et raconter les heureux résultats de leurs instructions et de leurs paroles, pour rétablir ou affermir la paix publique et l'union des familles.

On a été jusqu'à vouloir les rendre responsables du bien qu'ils faisoient, de l'empressement qu'on montroit à les entendre, et même des honneurs

que

que la reconnoissance populaire tentoit de leur décerner, mais que leur modestie parvenoit presque toujours à éluder.

Au reste, ce qui doit consoler ces hommes vertueux d'une si bizarre injustice, c'est que leurs accusateurs eux-mêmes ne croient pas un seul mot de toutes les fables qu'ils proposent à la crédulité de leurs lecteurs; qu'on ne les calomnie que là où on ne les connoît pas, et qu'ils sont bénis et respectés partout où on les voit et partout où on les entend.

Cette violente opposition à un ministère de paix, de miséricorde et de charité, ne s'étoit pas encore montrée au point où on l'a vue depuis, lorsque l'abbé Duval, plus touché que personne du défaut d'instruction religieuse qui se faisoit remarquer dans une grande partie de la France, sentit la nécessité de soutenir cet établissement naissant, de

l'autorité de son nom et de ses paroles. On pourroit dire que le suffrage de celui de tous les hommes, qui auroit le plus redouté de troubler l'ordre public, si l'espérance même du bien avoit pu y porter la plus légère atteinte, pourroit suffire pour protéger les missions et les missionnaires contre d'absurdes calomnies.

On se rappelle encore la sensation extraordinaire que produisit le discours qu'il prononça dans une assemblée où s'étoient réunis plusieurs évêques, les membres les plus respectables du clergé de Paris, et un grand nombre de personnes pieuses des premières classes de la société. Ce fut dans cette assemblée, convoquée chez une de ces personnes (1) dont la vie entière est consacrée à la bienfaisance, et dont le nom est attaché à toutes les œuvres de

(1) Mme. de Grosbois.

miséricorde, que l'abbé Duval, cédant aux inspirations de son ame, pénétré des besoins pressans de la religion, traça avec une chaleur, qui ne pouvoit venir que d'un sentiment profond, l'histoire des missions en général. Sans remonter à l'origine du christianisme, où la conversion de tant de peuples idolâtres ne pouvoit être que l'ouvrage des pieux missionnaires que le saint siége déléguoit dans toutes les parties de l'Occident, il fit voir qu'à toutes les époques où la disette de pasteurs, la dépravation des mœurs, la corruption de la discipline avoient demandé des remèdes extraordinaires, la Providence avoit toujours suscité des hommes extraordinaires pour rendre à l'Église son ancienne régularité, en répandant l'instruction dans les villes et dans les campagnes; que ce fut ainsi que l'on vit, dans les quatorzième, quinzième et seizième siècles, naître, se former

et s'élever plusieurs instituts religieux, qui, dans l'origine, n'avoient eu pour objet que de suppléer à l'insuffisance ou à l'indifférence des pasteurs ordinaires, et d'arrêter les ravages des nouvelles sectes qui s'étoient introduites à la faveur de l'ignorance générale; que ce fut en marchant sur leurs traces que saint *Vincent de Paul* fonda sa pieuse congrégation, pour réparer les malheurs dont trente ans de guerres civiles et religieuses avoient couvert la France; que ses premiers disciples n'avoient été que de simples missionnaires, qui se dispersoient dans les provinces et dans les campagnes pour rapprendre en quelque sorte la religion à tous ceux qui en avoient oublié les préceptes ou méconnu les devoirs pendant ces longues années de désordres; que les respectables fondateurs de ces séminaires, qui ont tant contribué à rétablir la sainteté de la discipline ecclésiastique en

France, avoient commencé par être des missionnaires : tant ils étoient convaincus qu'en formant des ministres pour l'Église, on devoit s'attacher à disposer les peuples à recueillir le fruit de leur ministère ; que *Bossuet* et *Fénélon*, le célèbre abbé *Fleury*, et les coopérateurs qu'ils s'étoient associés, et qui devinrent dans la suite ou de grands évêques, ou les principaux ornemens de l'église de France (1), avoient eux-mêmes sollicité cet humble ministère, qu'on tenteroit en vain aujourd'hui d'avilir et de calomnier ; que l'on peut demander avec confiance à ces détracteurs, si *Bossuet* et *Fénélon* ne leur paroissent pas aussi grands, et peut-être plus grands encore, lorsqu'on

(1) On trouve au numéro 522 et au numéro 534 de *l'Ami de la Religion et du Roi* une notice très-curieuse et très-intéressante des missions qui eurent lieu sous le règne de Louis XIV.

les voit descendre de la hauteur de leur génie pour apprendre le catéchisme à des enfans et au peuple des campagnes, que lorsqu'on les entendoit du haut de leurs chaires révéler à la cour des rois les grandes vérités de la religion, ou apprendre aux héritiers du trône le grand art de régner.

On sent combien un pareil sujet dut prêter de charme et d'intérêt à l'éloquente sensibilité de l'abbé Duval.

Aussi l'effet de ce discours fut tel qu'à peine eut-il été prononcé, tous les auditeurs se disputèrent l'honneur d'être les premiers à souscrire des engagemens en faveur des missions de France. Ces premières souscriptions montèrent à une somme considérable, et l'on vit arriver successivement un grand nombre d'autres souscripteurs, dont plusieurs même excédèrent la mesure qu'ils s'étoient d'abord imposée.

Lorsque l'on considère le nombre et l'étendue des établissemens dont l'abbé Duval jeta les fondemens, et lorsqu'on les compare avec la difficulté des circonstances et la brièveté du temps que la Providence lui a accordé pour en méditer le plan et en disposer l'exécution, on a peine à comprendre comment un seul homme, un simple particulier, sans titre, sans place, sans fortune, a pu créer tant d'établissemens dans le court espace de quatre ans. On ne conçoit même pas comment il a pu seulement en avoir la pensée, et suffire à la variété infinie de combinaisons et de relations qu'exigeoient des institutions appropriées à presque toutes les conditions malheureuses de la société.

Les regards paternels de l'abbé Duval pénétrèrent jusque dans l'obscurité des prisons. Il n'avoit pas le pouvoir de briser les fers dont la justice avoit chargé des coupables, mais il savoit qu'une ré-

volution de vingt-cinq ans précipite souvent une jeunesse abandonnée à elle-même, dans des égaremens dont elle n'auroit seulement pas eu la pensée dans des temps d'ordre et de paix.

Il est vraisemblable que le défaut d'instruction, et surtout d'une instruction religieuse, avoit autant contribué que leur dépravation morale, aux excès dont ils s'étoient rendus coupables. L'abbé Duval se flatta de pouvoir rendre à la vertu les plus jeunes d'entre eux, en leur rendant les goûts honnêtes et estimables, qu'un certain degré d'instruction dispose toujours à cultiver, lorsque le cœur n'est pas encore entièrement corrompu.

Un ecclésiastique respectable (M. Arnoux), inspiré par ce sentiment de charité chrétienne qui embrasse dans sa sollicitude tous les malheurs et tous les malheureux, en avoit conçu la première pensée. La connoissance qu'il

avoit prise de l'état des prisons lui révéla un secret dont il sut faire l'usage le plus utile pour guérir une des plus grandes plaies de la révolution. Ce n'étoit pas la jeunesse seule qui s'étoit ressentie de la contagion des vices qu'elle avoit enfantés ou développés. Cette contagion s'étoit étendue jusqu'à l'enfance même, et les prisons renfermoient une multitude d'enfans que la justice s'étoit refusée à punir aussi sévèrement qu'ils l'auroient peut-être mérité, à cause de la foiblesse et de l'ignorance de leur âge.

Mais l'intérêt public, l'intérêt même de ces petits coupables, avoit exigé qu'on les séquestrât de la société, et qu'on les condamnât à une détention plus ou moins prolongée, selon la gravité de leurs délits. On pouvoit aussi espérer qu'ils apprendroient à rougir de leur précoce corruption, et qu'ils se montreroient dignes, par leur re-

...

pentir, de rentrer dans la vie commune.

Mais le plus pressant étoit de les séparer des coupables d'un âge plus avancé, dont les exemples et les discours ne pouvoient que les entretenir dans l'habitude du vice, et peut-être les familiariser avec le crime.

Il étoit, pour ainsi dire, impossible de concevoir un projet ou une pensée généreuse sans que l'on se crût obligé d'y associer l'abbé Duval. Il saisit fortement l'idée de M. Arnoux, et entrevit tous les avantages que la religion et la morale publique pouvoient en recueillir. Il voulut y concourir par tous les moyens qui étoient en son pouvoir, et en parla à quelques personnes qui avoient accès auprès du gouvernement, avec cette conviction et cette chaleur de l'ame qu'il portoit naturellement dans tout ce qui étoit bon et utile. Le gouvernement accueillit avec

satisfaction le plan de l'abbé Arnoux, et ne se borna pas à une simple approbation; il accorda l'ancien couvent des Dominicains, de la rue Saint-Jacques, pour recevoir ces jeunes détenus. C'est-là qu'on s'occupa à les rendre à la religion, à leurs familles et à la société, en leur procurant cette instruction religieuse et morale dont ils avoient été dépourvus, et en leur faisant apprendre différens métiers, qui doivent leur procurer, pour la suite de leur vie, une existence douce, honnête et indépendante. C'est ainsi qu'avant même d'être rendus à la liberté et au bien-être, ils commencent à en goûter les premières douceurs. Leur bonne conduite leur donne l'espérance de voir abréger ce temps d'épreuve; et le droit qui leur est assuré sur une partie du prix de leur travail entretient parmi eux une utile émulation.

La direction de cet établissement

ne pouvoit être confiée à un instituteur plus digne d'en remplir l'objet, qu'à celui qui en avoit conçu la pensée; et M. l'abbé Arnoux consentit à se charger de ce ministère vraiment pastoral. Le succès le plus heureux et le plus complet a justifié le vœu du gouvernement et les espérances des pieux instituteurs qui ont provoqué sa sollicitude. Tous les témoignages se réunissent pour vanter l'ordre, la régularité et l'amélioration morale qui s'y font remarquer; et l'on a déjà la consolation de voir plusieurs de ces jeunes détenus, rendus à la vertu et à la liberté, porter dans l'exercice des professions honnêtes auxquelles on les a préparés, le sentiment de leur repentir et de leur reconnoissance.

Aussitôt que l'abbé Duval créoit une institution, ou étoit appelé à lui donner la forme et les règles les plus propres à en assurer le succès et la stabi-

lité, il formoit en même temps une association pour en maintenir l'esprit et en perpétuer les bienfaits; il en réunissoit les membres de temps en temps auprès de lui, se faisoit rendre compte de leurs travaux, et mêloit aux expressions de la reconnoissance publique, dont il étoit le noble interprète, des avis utiles qui tendoient toujours à perfectionner ces admirables institutions.

C'est également à l'abbé Duval, au zèle des grands vicaires de Paris, et à l'utile surveillance du supérieur de Saint-Sulpice, que l'on doit les progrès et la prospérité du petit séminaire de Paris, que la disette des sujets destinés au ministère ecclésiastique rendoit si utile et si nécessaire. Il exposa, dans plusieurs assemblées de charité, les besoins d'une œuvre si importante dans l'état actuel de l'église de France, et, selon son usage, il ob-

tint encore plus qu'il n'avoit demandé.

Son zèle et sa charité ne se renfermoient pas dans l'enceinte des murs de Paris. Aussitôt que l'on réclamoit son intérêt et son appui pour quelque entreprise utile à l'humanité, il en devenoit le bienfaiteur, s'il n'en étoit pas le fondateur. C'est ainsi qu'il accueillit avec empressement le vœu d'une institution de religieuses qui avoit uniquement pour objet de se consacrer à l'instruction des enfans dans les campagnes et dans les paroisses dépourvues de pasteurs. Ces enfans, abandonnés à eux-mêmes, et privés de toute espèce d'instruction religieuse et morale, étoient condamnés à croupir dans une profonde ignorance des premiers devoirs de la religion et de la société.

Mme. la marquise de Croisy, l'une de ces personnes si recommandables, dont la religion est toute fondée sur

la charité, apprit qu'un établissement de ce genre venoit de se former à Poitiers. Elle s'étoit pénétrée depuis longtemps du même projet, et s'occupoit de faire participer le diocèse de Paris aux avantages que le malheur et l'indigence pouvoient en recueillir. Heureuse de se voir prévenir en quelque sorte dans cette pieuse intention, elle s'y confirma avec encore plus de confiance, en apprenant que l'expérience en avoit constaté les utiles résultats. Elle avoit toujours été l'une des principales coopératrices de l'abbé Duval dans ses œuvres de bienfaisance, et sa première pensée fut de recourir à ses lumières et à son intervention, sur les moyens de remplir l'objet qu'elle se proposoit. On doit bien croire qu'elle obtint de lui tous les conseils et tous les encouragemens que méritoit une entreprise aussi conforme à ses dispotions et à ses occupations habituelles;

mais il jugea avec raison que la manière la plus simple et la plus sûre d'en accélérer le succès étoit de profiter des secours et de l'expérience des religieuses qui s'étoient déjà consacrées au même genre d'instruction, et il obtint des religieuses de Poitiers plusieurs sujets de mérite pour venir jeter les fondemens de l'établissement de Paris.

Mme. de Croisy, encouragée par une approbation qu'elle étoit accoutumée à recevoir comme un conseil de la Providence et comme une règle de conduite, s'empressa de faire, à ses frais, l'acquisition d'une maison à Issy, près de Paris, pour y recevoir les nouvelles institutrices, qui prirent le nom de *Religieuses de Saint-André*. L'abbé Duval ne se borna pas à seconder les vues saintes et utiles qui avoient présidé à cet établissement; il obtint en peu de temps, de cette charité inépuisable qui produit tant de miracles

à côté de tant d'indifférence et de corruption, tous les fonds nécessaires, et tous les sujets propres à répandre, parmi les jeunes filles des campagnes, cette instruction élémentaire dont elles seroient restées entièrement privées, sans cette charitable prévoyance. Nous nous trouvons heureux de pouvoir associer le nom d'une bienfaitrice si respectable à celui de l'homme vertueux qui fut, pendant tant d'années, son guide et son conseil, et qui n'est plus aujourd'hui que l'objet de sa religieuse vénération et de ses éternels regrets.

Mais l'entreprise la plus extraordinaire peut-être de l'abbé Duval, celle dont la candeur la plus pure pouvoit seule concevoir la pensée, et oser s'en promettre le succès, ce fut de mettre en quelque sorte la vertu en présence habituelle du vice. Il ne fut pas même arrêté par la crainte d'effaroucher l'honneur et la délicatesse, en demandant

aux personnes les plus éminentes par la considération et la piété, d'entrer en société avec tout ce que leur sexe pouvoit offrir de plus abject par l'excès de la dépravation.

Nous ne croyons avoir rien de mieux à faire que de transcrire fidèlement l'écrivain estimable (1) qui nous a transmis cette circonstance de la vie de l'abbé Duval.

« Ce fut lui, dit cet écrivain, qui » fut le créateur de l'œuvre des *Filles* » *repenties*, que des journaux ont fait » connoître dernièrement. Il excita des » dames qui avoient une entière con- » fiance en lui, à aller dans les pri- » sons, et à essayer de ramener à Dieu » et à la vertu des ames qui sembloient » flétries par le vice, mais que l'igno- » rance et des occasions funestes avoient » peut-être entraînées au mal. Une

(1) M. Picot

» telle entreprise paroissoit d'abord
» imprudente et téméraire. Son cou-
» rage triompha des obstacles, et passa
» dans le cœur de quelques personnes
» généreuses, qui se dévouèrent à une
» tâche si effrayante avec une ardeur
» que la religion seule pouvoit inspi-
» rer. Le succès qui a couronné leurs
» efforts a justifié les espérances et la
» sagacité de celui qui avoit conçu le
» projet, et qui en avoit pressé l'exé-
» cution. Près de quatre-vingts filles,
» arrachées à de honteuses habitudes,
» bénissent aujourd'hui, dans une re-
» traite pieuse, l'auteur d'une œuvre
» que la prudence humaine eût peut-
» être qualifiée de folie ».

Il seroit assez curieux de connoître exactement le montant des sommes que la confiance publique a mises successivement à la disposition de l'abbé Duval, pour tant d'établissemens de tous les genres. Nous regrettons de

n'avoir aucune notion précise à cet égard ; et, malgré notre conviction personnelle, nous craindrions d'être soupçonnés d'exagération, en présentant l'idée que nous nous en sommes formée.

C'est par de pareils résultats qu'on pourroit apprécier toute l'influence qu'un seul homme de bien peut exercer dans l'intérêt du bonheur général.

On doit encore observer que l'abbé Duval se permettoit bien rarement de solliciter la charité particulière de qui que ce fût, pas même de ceux que des relations plus intimes mettoient, pour ainsi dire, à sa disposition. Son extrême délicatesse se seroit effarouchée de tout ce qui auroit pu offrir l'apparence d'un tribut surpris à la complaisance, ou à des égards de société. Il savoit d'ailleurs qu'on ne peut jamais connoître ni les moyens ni les embarras secrets des familles, et que des

charités accordées aux dépens de la justice deviennent quelquefois de graves injustices. Il avoit à cet égard une sorte de pudeur qui donnoit un charme de plus à la pureté de sa charité. C'étoit dans des assemblées publiques qu'il provoquoit les dons d'une bienfaisance libre, secrète et volontaire. C'étoit ensuite dans des réunions particulières, entre des personnes connues par leur sagesse et leur bon esprit, qu'il concertoit les mesures les plus propres à en assurer la destination. Les fonds ne passoient jamais par ses mains; il se contentoit de les créer; et, par l'un de ces prodiges dont la religion seule a le secret, c'étoit du sein des familles mêmes qui avoient le plus souffert de l'injustice et de la violence qu'il faisoit sortir les secours les plus abondans. Il savoit que l'expérience du malheur et des privations dispose naturellement les ames nobles et sensibles à soulager;

des malheurs auxquels elles n'ont point été étrangères.

On l'a déjà dit ailleurs (1) : « Les » gouvernemens n'ont pas toujours » paru assez convaincus de tout ce » qu'ils pouvoient faire avec le seul » secours des instrumens de la reli- » gion. Le nécessaire suffit à des hom- » mes supérieurs aux besoins du luxe » et de la mollesse. Ceux qui n'ont en » vue que Dieu et la religion n'ont pas » même besoin de la gloire humaine. » Mais les gouvernemens ont besoin, » pour leur propre intérêt, de leur » assurer cette espèce de considération » publique, sans laquelle leur mini- » stère perd une partie de son influence » sur l'opinion des peuples. Les éta- » blissemens durables, les monumens » immortels sont toujours ceux qui

(1) Histoire de Bossuet, liv. VII, n. 16; tom. II, pag. 289.

» reposent sur la religion. Le chri-
» stianisme s'est établi sans le secours
» des hommes, et malgré la résistance
» des hommes; et *Bossuet* disoit sou-
» vent, avec un sentiment profond
» d'admiration : *Il semble que les apô-*
» *tres et leurs premiers disciples aient*
» *travaillé sous terre pour établir tant*
» *d'églises en si peu de temps, et sans*
» *que l'on sache comment* ».

Il ne faut pas assurément être bien versé dans les antiquités de l'histoire de France, pour savoir que c'étoit la religion qui avoit tout fait et tout créé en France, et qu'une grande partie de ce qui existe encore repose sur les ruines des monumens qu'elle avoit élevés. Hôpitaux, colléges, établissemens d'instruction dans tous les genres, chefs-d'œuvre de l'antiquité sauvés du naufrage général qui avoit tout englouti en Europe, tout étoit l'ouvrage de la religion, tout étoit une émanation de

son souffle et de son esprit; il n'étoit pas une maladie de l'ame ni une infirmité humaine à laquelle la religion n'eût préparé un asile et des secours. Tant de bienfaits, tant de monumens utiles n'avoient coûté au peuple aucun sacrifice, et n'avoient point aggravé ses charges. La religion seule jetoit les fondemens de la prospérité publique, dans des siècles où les gouvernemens n'en avoient ni le pouvoir, ni les moyens, ni peut-être même la pensée.

Mais quels étoient donc les moyens de cet homme qui a fait tant de choses en si peu de temps? Ses moyens se bornoient à la confiance qu'il avoit le don d'inspirer, au charme d'une sensibilité douce et modeste, à la seule passion qu'il ait jamais éprouvée, celle de faire du bien aux hommes pour les ramener à Dieu et à la religion.

Il n'avoit par lui-même ni places, ni fortune, ni crédit, ni puissance. Il étoit

étoit étranger au monde, aux dépositaires du pouvoir, aux dispensateurs des grâces. Il vivoit dans la retraite, et n'en sortoit que pour les devoirs de son ministère. Son abnégation de lui-même étoit portée au point qu'il ne lui étoit jamais venu en pensée de s'occuper de son avenir. Ce qui lui restoit de son modique patrimoine n'auroit pas même suffi aux premiers moyens de subsister. De pareils détails lui paroissoient peu dignes de l'occuper; il les avoit abandonnés à la Providence; et il parloit si peu de lui, qu'on ne savoit pas même qu'il n'avoit rien à lui. C'est ainsi qu'il s'exprimoit lui-même dans un de ces entretiens dont on nous a conservé des fragmens : « Je m'abandonne pleine-
» ment, absolument à la Providence;
» elle fera de moi ce qu'elle voudra.
» Je m'attends à tout, je ne m'ar-
» rête à rien : je vis au jour le jour,

» et je n'en suis que plus heureux. »

Ce ne fut que très-peu de temps avant sa mort, que le Roi, informé par M. le cardinal de Périgord que cet ecclésiastique, dont tout Paris parloit avec tant d'estime et de respect, que celui qui faisoit vivre tant de pauvres, étoit pauvre lui-même, voulut lui donner, moins une grâce, qu'un témoignage de sa bienveillance personnelle; il accorda à l'abbé Duval une pension de quinze cents francs, dont sa mort l'a même empêché de jouir (1).

Ce n'étoit pas la première occasion où le Roi avoit fait connoître la haute opinion qu'il avoit du mérite et de la vertu de l'abbé Duval. A l'époque du

(1) L'inépuisable bonté du Roi a voulu que la pension de quinze cents francs qu'il avoit accordée à l'abbé Duval, et dont sa mort prématurée l'avoit empêché de jouir, restât consacrée aux frais de l'éducation de ses neveux.

Concordat de 1817, au moment où il fut question de pourvoir aux différens siéges du royaume, la première pensée du Roi se porta sur l'abbé Duval et sur son digne collègue. Il vouloit honorer l'église Gallicane, en la décorant des vertus et des talens des deux ecclésiastiques du royaume, que leur considération personnelle élevoit au premier rang dans l'opinion publique; mais on doit bien croire que le respectable prélat, dépositaire de sa confiance pour des choix si importans, avoit prévenu depuis long-temps son vœu et ses intentions.

Celui qui a apporté un scrupule si religieux et si délicat à n'offrir au choix du prince que des sujets dignes de son suffrage; celui qui a même été chercher le plus grand nombre d'entre eux dans la retraite où ils avoient fixé leur vie, et qui avoit eu à combattre leur répugnance et leur modestie pour des fonc-

tions que plusieurs ont refusées ou n'ont acceptées qu'à regret; un tel ministre des intentions religieuses du Roi avoit porté, comme lui, ses premières pensées sur les mêmes hommes pour lesquels il lui montroit un intérêt si flatteur. Les relations habituelles que son administration lui donnoit l'avoient encore plus pénétré d'estime et d'affection pour eux, que leur réputation même. Ce prélat, que l'on aime encore plus à vénérer pour ses vertus et le charme de ses qualités personnelles, que pour son rang et ses dignités, avoit attaché sa propre gloire à ajouter deux noms si honorés à tant de noms recommandables, que l'approbation publique a généralement accueillis et confirmés; mais rien n'avoit pu triompher de leur modeste et vertueuse résistance, et il se vit obligé d'annoncer au Roi leur invincible refus et ses trop justes regrets.

Il fut question dans le même temps d'attacher l'abbé Duval au service d'un prince dont l'amour pour la religion, les sentimens si nobles et si élevés, l'ame confiante et sensible se seroit trouvée dans une harmonie si parfaite avec la sienne. La pensée d'être utile à ses neveux, qui n'avoient pas d'autre appui que lui dans le monde, l'avoit même disposé un moment à accepter un titre qui lui auroit laissé toute sa liberté, sans rien changer à ses habitudes et à ses occupations accoutumées; mais son goût dominant pour la retraite, et sa répugnance pour tout ce qui auroit pu le mêler aux agitations du monde et de la cour, ne lui permirent d'accueillir cette proposition qu'avec l'expression du respect et de la reconnoissance.

Au reste, la Providence, qui avoit appelé l'abbé Duval au ministère qui convenoit le mieux au genre de son

talent et aux qualités de son ame, lui refusa la consolation de voir le rétablissement de cette église de France, dont il étoit l'un des principaux ornemens. Il avoit vu avec douleur l'inconcevable acharnement qu'on avoit opposé à des mesures qui ne lui paroissoient pas devoir appeler tant de contradictions; et il faut dire naturellement qu'il n'a jamais pu comprendre qu'un petit nombre d'évêchés de plus ou de moins pût soulever tant de haines et provoquer tant de déclamations. Tout cela lui paroissoit bien étroit et bien puéril, après trente ans d'une révolution qui avoit ébranlé tous les fondemens de l'ordre social. Il disoit que cette question du nombre des évêchés auroit à peine mérité une discussion de quelques jours entre des hommes de bonne foi.

On voit dans ses notes manuscrites, qu'à cette même époque (au mois d'août 1817) toutes ses pensées, tous ses sen-

timens le portoient à un abandon absolu à Dieu, et à un entier détachement de lui-même. Cette préoccupation se laisse apercevoir dans les fragmens qu'il a laissés sur ses dispositions intérieures; soit qu'il y fût entraîné par un attrait irrésistible vers la perfection chrétienne, soit que l'affoiblissement de ses forces l'avertît que sa mission sur la terre étoit finie, et qu'il devoit être étranger à un monde qui alloit finir pour lui.

« Abandon absolu et sans bornes de » toute opinion, écrivoit-il, permettre » à chacun de penser, dire ou faire à » notre égard ce qu'il lui plaira. Tant » que l'on cherche l'opinion des hom- » mes, on est séparé de Jésus-Christ, » on est étranger à son esprit, on est » détourné du vrai chemin de la per- » fection. »

En parcourant ces fragmens, on est frappé de la profonde vérité d'une

maxime sur laquelle il ne cesse d'appuyer, et qui peut recevoir son application à toutes les situations et à toutes les affaires de la vie humaine.

« *Toute la force de l'homme est dans* » *la volonté. C'est la volonté qui fait* » *tout sur la terre. Celui-là est un saint,* » *qui le veut.* »

L'abbé Duval avoit plus consulté son ame que ses forces, en embrassant dans son zèle tant de projets divers qui ne lui laissoient aucun intervalle de repos. La nature ne lui avoit donné qu'une constitution frêle et délicate, incapable de soutenir le poids de ses immenses travaux. Il prenoit pour de la force l'activité de son ame, et il abrégeoit ses jours, en craignant d'en perdre un seul pour la gloire de Dieu et le bonheur des hommes. En vain l'amitié alarmée lui conseilloit des ménagemens commandés par son amour même de la religion. Ces conseils, sug-

gérés par l'intérêt le plus tendre à la conservation d'une vie si précieuse, ne lui paroissoient que des foiblesses de l'amitié.

Tous ceux qui s'intéressoient à l'abbé Duval s'apercevoient depuis quelque temps avec inquiétude de la décadence progressive de sa santé. On croyoit même avec assez de fondement que des peines secrètes minoient sourdement une constitution déjà fatiguée par l'excès du travail et du zèle. La perte successive de ses parens dans l'espace d'un petit nombre d'années avoit extrêmement affligé son cœur. Sa douleur calme et résignée n'en avoit été que plus profonde. Il avoit vu mourir sa mère et deux de ses frères, dont l'un avoit annoncé de vrais talens et donné de grandes espérances, et l'autre ne lui laissoit que des neveux sans fortune et sans existence. Car cet homme qui jouissoit d'une considération si géné-

rale et si méritée, qui comptoit tant d'amis dans tous les rangs de la société, qui avoit disposé de tant de richesses en faveur des pauvres, s'étoit interdit, par une délicatesse exagérée, de demander la plus légère grâce pour sa famille et ses parens. Ce fut probablement la tendre sollicitude de l'amitié, qui, à l'époque des pélerinages du mont Valérien, (au mois de septembre 1818) porta quelques amis de l'abbé Duval à le recommander aux prières publiques. Rien n'indiquoit qu'il en étoit l'objet, et il l'ignora lui-même. On se borna à demander au ciel la conservation d'un ecclésiastique respectable, dont la vie étoit précieuse à la religion, et dont la santé donnoit de vives alarmes.

Mais il étoit écrit que l'apôtre de la charité en devoit mourir le martyr.

Aux approches des fêtes de Noël, et dans l'une de ces nuits rigoureuses, si

ordinaires dans cette saison, il fut appelé auprès d'une dame dont il dirigeoit la conscience, et qui désiroit ardemment pour seule consolation le bonheur de recevoir ses derniers secours et ses dernières prières dans ce moment redoutable. Il étoit déjà souffrant; il ne se dissimuloit pas à lui-même le danger auquel il s'exposoit. On essaya en vain de l'arrêter par les plus justes considérations; il ne voulut rien écouter. Il pouvoit à peine se soutenir; il crut retrouver des forces : c'étoient les derniers efforts de la nature, et ce fut auprès de cette malade, dans une chambre trop aérée, qu'il prit ce violent catarrhe dont il fut lui-même la victime, et qui le conduisit au tombeau. Il passa les derniers jours de décembre dans un malaise et une langueur qui l'empêcha de suivre son travail accoutumé, sans présenter encore aucun caractère alarmant.

Mais dès les premiers jours de janvier 1819, une complication d'accidens graves fit naître les plus vives inquiétudes; la foiblesse devint extrême et la toux opiniâtre. Il connut son état; il jugea qu'il étoit arrivé au terme de son pélerinage sur la terre, et qu'il devoit tourner toutes ses pensées vers le ciel; il fit interdire sa porte à ses amis même les plus chers, et ne voulut plus avoir d'entretiens suivis qu'avec le curé de sa paroisse (1), homme généralement vénéré dans la capitale, aussi chéri par la douceur de ses vertus et de son caractère, que recommandable par les services de tout genre, qu'il ne cesse de rendre à la religion; digne, en un mot, d'être l'ami, le conseil, le consolateur et l'appui de l'abbé Duval dans ces tristes et derniers momens. Il voulut dès le 7 janvier faire une confes-

(1) M. Desjardins.

sion générale. Il se confessa encore deux jours après. Le 12 il reçut le saint viatique, et désira que toutes les personnes de la maison fussent présentes à cette cérémonie. Il étoit juste que ceux qui avoient été témoins de la sainteté de sa vie, le fussent également de la sainteté de sa mort. Cette maison avoit été pour lui le temple de la vertu, de la paix et du bonheur; et il avoit été pour elle le modèle de toutes les vertus, le ministre de la paix, le lien de la concorde et de toutes les affections les plus douces de la nature. Trois générations réunies dans le sentiment commun de la perte irréparable qu'elles alloient faire, environnoient en ce moment ce lit de douleur qu'il ne devoit quitter que pour passer à un repos éternel.

Le cœur maternel, qui saignoit encore de la mort d'une fille tendrement aimée, alloit perdre celui qui étoit ac-

coutumé depuis tant d'années à mêler ses larmes aux siennes, et à consoler sa douleur par les promesses et les espérances d'une religion qui compte au nombre des vertus les affections pures et légitimes de la nature, et qui accepte comme des sacrifices les douleurs d'une mère soumise et résignée. Cette mère malheureuse ne pouvoit même plus démêler les traits de son vertueux consolateur, et ses yeux, qui portoient l'expression si touchante d'une ame céleste, maintenant couverts d'un voile, ne pouvoient plus que laisser couler des pleurs. Père, fils, fille, enfans, tous alloient être frappés du même coup. Les serviteurs éplorés de cette noble famille perdoient leur conseil, leur patron, leur protecteur; car cet homme si aimant possédoit, au degré le plus rare, le don de se faire aimer dans toutes les classes et dans tous les états.

Au milieu de tant de regrets et de douleurs, l'abbé Duval conserva seul la sérénité d'une conscience pure et calme. Les paroles qu'il adressa furent simples, touchantes, exemptes de toute ostentation ; simples comme son caractère, touchantes et sensibles comme son cœur. L'émotion de son ame ne se laissa apercevoir qu'à travers le son attendri de sa voix. *Je remercie*, dit-il, *tous les habitans de cette maison, vraiment chrétienne, à commencer par les chefs, qui m'ont rendu si heureux pendant les vingt ans de ma vie que j'ai passé parmi eux : que Dieu les récompense.* Et l'homme qui avoit donné tant d'exemples de vertu, demanda pardon des scandales qu'il croyoit avoir donnés ; il ajouta : *Gardez-vous d'imiter mes exemples ; mais que chacun de vous profite de mes conseils, il y trouvera la paix et le salut éternel.*

L'effort qu'il avoit fait sur lui-même, pour tromper sa sensibilité, parut avoir épuisé ses forces. Il ne retrouva plus assez de voix pour réciter tout haut le Symbole des Apôtres. Mais au moment de la communion, il se ranima pour prononcer ces paroles de confiance et d'amour, qui sont le présage et la promesse du bonheur infini réservé au juste : *In te, Domine, speravi; non confundar in æternum.*

Dans l'intervalle des sept ou huit jours qu'il vécut encore, les craintes et les espérances se succédèrent avec une douloureuse incertitude. On remarqua un concours extraordinaire dans les églises, pour demander au ciel la conservation de celui qui avoit fait tant de bien sur la terre. Combien d'ames pieuses, prosternées au pied des autels, s'offroient elles-mêmes en sacrifice pour sauver celui qui leur avoit appris à aimer Dieu comme il

mérite d'être aimé! Combien étoient sincères les larmes de ces ames sensibles, qui avoient traversé le malheur, les agitations, les orages de la vie, et qu'il avoit rendues au calme et au bonheur! et surtout combien étoit touchante la douleur de cette foule innombrable de malheureux qui perdoient en l'abbé Duval leur appui et leur bienfaiteur!

Il fallut bientôt renoncer à tout espoir; les médecins observèrent avec anxiété une dilatation extrême dans le cœur, et une tendance générale à l'affaissement. On voulut au moins lui ménager une consolation, et un adoucissement à ses souffrances; on porta chez lui une statue de la sainte Vierge, pour laquelle on lui connoissoit une vénération particulière, et à laquelle même il se plaisoit à attribuer sa guérison dans une maladie assez grave qu'il avoit eue quelques années auparavant. Il fixa avec

attendrissement ses regards sur cette image chère à sa pieuse reconnoissance : il parut touché de cette attention, et sa voix presque éteinte laissoit encore entendre des prières entrecoupées. Le matin du lundi 18, on crut voir une lueur d'espérance ; il paroissoit mieux : ce fut un moment de bonheur au milieu de tant d'affliction. Il fallut bientôt renoncer à toute illusion ; les délires devinrent plus fréquens. Cependant il suffisoit d'un verset de quelque Psaume ou d'un texte de l'Écriture pour rappeler et fixer quelques instans ses idées errantes. Il avoit demandé et exigé qu'on l'avertît du moment où l'heure de la mort alloit sonner pour l'appeler à une vie meilleure. On se conforma à ses intentions. Il répondit avec recueillement : *Il est temps de quitter ce monde.* Il récita posément le *Pater*, l'*Ave* et le *Credo* qu'il termina par ces mots : *Amen* :

Deo gratias : fiat, fiat voluntas tua. Ce furent ses dernières paroles ; son agonie commença, et il expira le même jour, 18 janvier, à neuf heures du soir, à l'âge de cinquante-trois ans, cinq mois et deux jours.

Ce qui paroît l'avoir le plus occupé pendant sa dernière maladie, c'étoient la conservation et l'amélioration de tous les admirables établissemens qu'il avoit créés et soutenus, avec des soins et des efforts qui ont peut-être contribué à abréger ses jours par la surveillance continuelle qu'ils exigeoient de sa part. On sait que dans des établissemens de ce genre, ce sont toujours les fondemens qui demandent le plus d'attention, pour en assurer la stabilité et la perpétuité. Il ne cessoit de s'en entretenir avec le digne pasteur qui se trouvoit en ce moment le seul dépositaire de ses sentimens et de ses vœux ; il les lui recommandoit avec la plus

touchante sollicitude ; il lui développoit les vues qu'il s'étoit proposées dans chacune de ces institutions ; il lui disoit ce qu'il avoit déjà fait, et ce qui restoit encore à faire ; rien n'atteste mieux ses principes que ces mots : *Que nos œuvres soient toujours monarchiques ; la monarchie est une si belle chose !* Ainsi, les derniers actes de la vie de l'abbé Duval furent des vœux pour la religion et la France, et un serment de fidélité à son Roi.

On doit au respectable pasteur qui reçut ses dernières paroles et ses derniers soupirs, tous les détails dans lesquels nous venons d'entrer, et son témoignage suffit pour en garantir la fidélité. Les hommes indifférens nous accuseront peut-être de les avoir retracés avec trop d'étendue ; mais nous avons pensé que tout ce qui compose la vie et la mort d'un homme de bien, qui n'a vécu que pour la religion et le

bonheur de ses semblables, étoit digne de fixer l'attention de tout ce qui aime la religion et la vertu. Nous avons voulu surtout apporter quelque consolation à la douleur de tant de personnes estimables qui pleurent encore leur père, leur ami, leur conseil, leur bienfaiteur. Nous savons que la douleur est toujours avide de ces détails. Elle aime à recueillir jusqu'aux dernières paroles d'une voix qu'elle étoit accoutumée à entendre avec émotion.

Rien ne peint mieux l'intérêt général qu'inspira la mort de cet homme vertueux que le concours immense qui accompagna son cercueil. Ce n'étoit point le cortège de la grandeur et de la puissance; ce n'étoit point la pompe qui environne jusqu'au tombeau la naissance et les dignités. On ne vint point y chercher un spectacle pour les yeux, ni des tableaux pour l'imagination; la douleur triste et silencieuse

demandoit seule à gémir et à pleurer.

L'abbé Duval sembloit n'appartenir à aucune classe particulière de la société. L'estime et la confiance lui avoient donné des rapports avec les grands et les petits, avec les puissans et les foibles, avec la fortune et l'indigence ; il étoit l'homme de Dieu pour tous les hommes, parce qu'il les regardoit tous comme ses enfans. Le malheur seul obtenoit une sorte de préférence dans son cœur. Aussi vit-on à son tombeau les représentans de tout ce qui compose la société humaine. Les évêques y venoient honorer la mémoire de celui qui avoit tant honoré la religion et l'Eglise. Un clergé nombreux s'attristoit d'avoir perdu le modèle le plus aimable et le plus pur de toutes les vertus ecclésiastiques. Les orateurs évangéliques venoient se rappeler auprès de ce corps inanimé les accens de cette éloquence du cœur qui

savoit si bien faire aimer la religion. Les nobles et généreux coopérateurs de ses saintes entreprises s'affligeoient de se voir privé du sage dispensateur de leur bienfaisance. Les ames pieuses regrettoient le conseil et le guide qui les avoit dirigées dans la voie de la perfection chrétienne; les ames sensibles, celui qui les avoit rendues à la paix de la conscience et au bonheur du repentir. On voyoit à leur suite cette jeunesse qu'il avoit façonnée de ses mains aux touchantes habitudes de la piété, et à l'exercice de ces œuvres de charité dont la religion pouvoit seule faire surmonter l'ennui et le dégoût à l'âge de l'impatience et de la dissipation. Tout ce qui n'étoit point étranger à la religion et à la morale, voyoit avec douleur disparoître à jamais un homme dont la vie et les mœurs imprimoient tant de dignité à la religion et condamnoient au silence ses détracteurs les plus passionnés.

Mais quelle ne devoit pas être la profonde tristesse de tant de malheureux, qu'il avoit arrachés à l'opprobre de la misère et à la honte de la mendicité, causes de tant de crimes ! Leur confiance même en la Providence ne pouvoit pas être entièrement exempte de toute inquiétude. Ils savoient que la Providence ne suscite pas tous les jours des hommes tels que l'abbé Duval.

Mais ce qui dut le plus frapper, dans ce concert unanime de louanges et de bénédictions, c'est que l'on n'entendit pas une seule voix malveillante troubler cette harmonie de la piété, de la douleur et de la reconnoissance ; et dans un temps où l'on a vu les vertus les plus pures outragées par la calomnie, les réputations les plus honorables flétries par de viles accusations, les intentions les plus innocentes dénaturées par d'odieuses insinuations,

nuations, l'abbé Duval a joui presque seul de cette honorable exception, qui n'a pas permis à un seul trait de l'envie et de la méchanceté d'arriver jusqu'à son nom et à sa mémoire.

Son service funèbre fut célébré le 20 janvier dans l'église des Missions-Etrangères, sa paroisse, et de là son corps fut transporté dans l'église des Carmes de la rue Vaugirard, et enterré sous la chaire.

Le gouvernement s'étoit empressé de déférer au vœu respectable qui lui avoit été présenté pour que le corps d'un si digne ministre de la religion fût conservé à une église, où il avoit fait si souvent entendre sa voix, et que la mémoire des horribles événemens qui s'y étoient passés, lui rendoit encore plus chère et plus vénérable. Le Roi avoit bien voulu accueillir avec la plus touchante bonté ce vœu de l'amitié, de la piété et de la véné-

ration publique. Son cœur religieux éprouva une sorte de consolation à accorder cette triste et dernière distinction à celui qui s'étoit soustrait aux titres et aux honneurs qu'il lui avoit destinés.

Le curé des Missions-Etrangères réclama pour son église les entrailles de l'abbé Duval. On ne pouvoit refuser cette faveur à l'ami, au coopérateur, au dépositaire de ses derniers vœux, à celui qui avoit recueilli ses derniers soupirs.

Son cœur reçut une destination non moins sacrée, et fut porté à la chapelle du château de Montmirail. Son ancien élève voulut remplir lui-même ce triste ministère, et acquitter ce dernier tribut de sa reconnoissance filiale. Ce cœur ne pouvoit reposer dans aucun lieu qui rappelât des souvenirs plus touchans et plus honorables à sa mémoire.

De toutes les illusions, la plus naturelle et la plus douce aux ames sensibles, est celle qui les porte à déposer des larmes et des souvenirs en présence du cœur de ceux qu'on a le plus chéris, estimés et respectés. On croit jouir encore des épanchemens de leur ame, et la religion elle-même n'interdit point cette communication des vivans et des morts, lorsque la vertu en est le principe, et qu'une foi épurée en est la règle.

C'étoit au château de Montmirail que l'abbé Duval passoit une partie de l'année. C'étoit dans cette aimable retraite, où le spectacle de tant de vertus et de tant de bienfaits vient consoler les regards attristés par les traces encore récentes des malheurs et des ravages de deux campagnes désastreuses, qu'il méditoit dans le silence et dans l'étude des livres sacrés ses pieuses instructions, ses pensées bienfaisantes, ses

projets utiles. Sa seule diversion à ses travaux consistoit dans les soins qu'il se donnoit pour connoître les besoins des familles, diriger leur instruction, et y entretenir l'amour de la religion et de la vertu. Il apportoit le même zèle et le même intérêt à un établissement dont les avantages étoient réservés à une très-petite ville, qu'à ces grandes et belles institutions qu'il avoit su créer à Paris.

Aussi lorsqu'on vit arriver à Montmirail le cœur de l'abbé Duval, seul et précieux reste de l'homme que ses habitans avoient vu si long-temps parmi eux, comme l'ange de la paix et de la bonté, la tristesse, le silence et les larmes furent l'expression la plus douce et la plus éloquente de la douleur générale. Puisse ce dépôt respectable rester à jamais parmi eux comme le gage de la protection du ciel pour une illustre famille, qui,

sans regretter ses anciens priviléges, a voulu toujours conserver celui de faire du bien, et de ne faire que du bien! On peut rappeler ici comme un fait historique, qui, sans être très-important, est assez remarquable, dans une notice particulière, que les deux hommes qui paroissent avoir eu le plus de conformité dans leur caractère, leurs vertus et leurs mœurs, et surtout dans cette ardente charité qui leur a inspiré tant d'institutions utiles, ont longtemps habité le château de *Montmirail*. Ce fut dans cette noble résidence, alors possédée par une famille puissante (des Gondi), que saint *Vincent de Paul* trouva ses premiers appuis, et les premiers coopérateurs de ce ministère de bienfaisance et de charité qui recommandera éternellement sa mémoire à la religion, à la France et à l'humanité. La petite ville de *Montmirail* conserve encore le souve-

nir d'un établissement que saint *Vincent de Paul* y avoit formé pour les missions étrangères. Puisse-t-elle jouir encore plus long-temps des bienfaits et des avantages que l'abbé Duval s'étoit promis du pensionnat qu'il y a laissé pour l'éducation des jeunes personnes.

Il fut de la destinée de l'abbé Duval d'être secourable au malheur, même après sa mort. Le service funèbre qu'on célébra dans l'église des Carmes, le 31 mars, fut remarquable par le même concours et la même affluence qu'on avoit vu le 20 janvier précédent. Un prélat généralement aimé et estimé (1), qui avoit toujours professé l'attachement le plus invariable à l'abbé Duval, sollicita la triste consolation de rendre un dernier hommage à sa mémoire. Ils

(1) M. de Quélen, alors évêque de Samosate, maintenant coadjuteur de Paris.

étoient dignes l'un de l'autre par une vertueuse conformité de vues, de sentimens, de goûts et de mœurs. L'abbé Duval avoit souvent été son conseil, et toujours un modèle dont il aimoit à suivre les inspirations et les exemples. Le seul chagrin qu'il en eût jamais éprouvé, avoit été son refus constant d'accepter les dignités et les honneurs qu'on l'avoit chargé de lui offrir; mais en présence de son tombeau, un tel refus ne pouvoit plus être l'objet d'un regret; il n'étoit qu'un nouveau sujet d'éloge et un nouveau titre à l'estime publique. L'orateur fut le digne interprète de tous ceux qui l'écoutoient dans le silence d'une douleur encore si récente. Tout le monde étoit prévenu d'avance, que les fonds de la quête qui devoit suivre le service, étoient destinés à une œuvre (1)

(1) Les prisonnières *Repenties*.

que l'abbé Duval paroissoit avoir affectionnée d'une manière particulière. Il n'en fallut pas davantage pour provoquer de nouveaux miracles de charité. Ils surpassèrent, si on peut le dire, tout ce que l'on devoit attendre de la puissance attachée à ce nom si généralement vénéré.

On demandera peut-être si cet homme qui a adouci tant d'infortunes, consolé tant de malheureux, et fait descendre le bonheur dans les cœurs affligés, a été heureux lui-même. On recherchera avec une sorte d'inquiétude si son amour pour la religion, son zèle pour l'Église, son ardente sollicitude pour tant d'œuvres de charité, ne l'ont pas laissé quelquefois exposé à ces peines, à ces dégoûts et ces contradictions amères, dont les hommes les plus vertueux, et les plus grands bienfaiteurs de l'humanité, n'ont pas toujours été exempts. He bien !

nous avons le bonheur de pouvoir répondre à ces estimables inquiétudes de l'intérêt et de l'amitié, que l'abbé Duval a été aussi constamment heureux que peut le comporter la condition humaine; et qu'à l'exception de ces peines du cœur qui ont répandu quelque amertume sur les derniers temps de sa vie, il avoit su, par la force de ses principes et de sa raison, se préserver de tous ces malheurs factices ou trop mérités, dont il plaît trop souvent aux hommes d'accuser la Providence, la nature, ou la fortune; et c'est encore là un des traits les plus honorables de sa vie et de son caractère. Sans doute l'abbé Duval dut une grande partie de son bonheur à la profonde conviction de ses principes religieux, et à l'inaltérable confiance qu'ils faisoient naître au fond de son ame. Mais qu'on ne s'y trompe pas; il fut aussi le résultat d'une longue suite

d'observations sur lui-même et sur les autres, et il sut dès son jeune âge se servir de ses observations pour se composer un système de conduite qui pût au moins le préserver des malheurs auxquels il est permis à la raison humaine, aidée du secours du ciel, d'échapper sur la terre.

Le même manuscrit qui nous a conservé quelques-uns de ces entretiens dont nous avons déjà rapporté des fragmens, nous donne la clef de ce système raisonné de conduite dont il sut faire un usage si utile et si heureux. On nous saura gré de le laisser parler lui-même.

« Quand on croit à la religion de » bonne foi, disoit l'abbé Duval, quand » on y tient par la convenance que le » cœur trouve entre ses leçons et ses » dispositions intimes, par un atta- » chement tendre et sincère, la phi- » losophie cesse alors d'être une vaine

» théorie; elle perd toute son incer-
» titude, et toutes ses contradic-
» tions (1). » Elle n'est plus que la pratique facile et naturelle des vertus douces et aimables qui rappellent en quelque sorte cet âge d'innocence, de candeur et de fraternité, vers lequel le christianisme voudroit nous ramener.

« Mais le grand point et le bonheur
» le plus rare, sont de s'y être atta-
» ché avant le développement des pas-
» sions, et la formation des habitudes.
» Alors elle monte la tête, pour ainsi
» dire, et préside à toutes les affec-
» tions. La vertu, comme la vie,
» croît et se fortifie avec l'âge, sans
» qu'on s'en aperçoive (2). »

Mais il ne dissimuloit pas, en même temps, que pour arriver à cet heureux résultat, il faut aussi que la nature s'en

(1) Manuscrits.
(2) *Ibid.*

mèle un peu. De même qu'une terre, déjà favorisée du ciel par une douce température, reçoit et développe plus facilement les utiles semences qu'elle reçoit dans son sein, une ame naturellement douce et sensible, plus disposée au bien qu'au mal, s'enrichit de tous les dons que la religion, d'accord avec d'heureux penchans, vient communiquer à son intelligence et à sa volonté. C'est alors que les bénédictions du ciel donnent de la force à la foiblesse même pour produire ces grandes vertus, qui ont enfanté tant de miracles pour la gloire de Dieu et le bonheur des hommes.

Il est un autre bienfait de la Providence, qui seconde puissamment l'influence de la religion sur le bonheur des hommes; c'est l'amour de l'étude et de l'occupation.

« L'étude fait écouler rapidement » les jours et les années; elle offre un

» aliment à l'ame ; elle détourne son
» activité des objets frivoles ou défen-
» dus ; elle la dirige vers un but hon-
» nête ; mais surtout elle aide beau-
» coup à se détourner de soi-même
» et de ses propres intérêts ; elle la
» retire de ce centre d'inquiétudes,
» de soins, d'agitations et de vains
» désirs, où se précipite une activité
» animée par l'amour propre. L'hom-
» me est naturellement porté à se faire
» le centre de ses réflexions, en s'a-
» bandonnant trop facilement et trop
» souvent à cette disposition natu-
» relle ; tout le rappelle sans cesse à
» sa sensibilité, à ses peines, à ses
» opinions, aux jugemens qu'on porte
» de lui, à sa condition actuelle, à la
» destinée du reste de sa vie, qui se
» lie nécessairement à un avenir trom-
» peur et incertain (1) ».

(1) Manuscrits.

C'est en effet cette préoccupation de soi-même qui est la source la plus féconde des peines, des inquiétudes et des tourmens de la vie. Or l'étude et le travail portent les forces de l'ame sur des objets étrangers, et secondés par la religion, nous préservent, sans trop d'efforts, de ces passions violentes qui ne laissent à l'homme ni le calme de sa raison, ni à son cœur la douceur d'un sentiment pur et exempt d'amertume.

Aussi l'abbé Duval regardoit-il « la religion et l'étude, comme ses » deux amies véritables, qui avoient » toujours veillé à son bonheur, et » avoient pu seules l'assurer (1). »

Mais il ne suffisoit pas à la vertueuse philosophie de l'abbé Duval d'avoir préparé et assuré son bonheur, en l'appuyant sur la religion et l'étude.

(1) Manuscrits.

Cette philosophie, quelque estimable qu'elle soit, pouvoit ressembler à un calcul personnel, aussi étranger à l'élévation de son caractère qu'à cette passion pour le bien de ses semblables, qui dominoit toutes les affections de son ame. Sa philosophie étoit une philosophie chrétienne; et à l'exemple du divin Maître, qui est venu fonder sur la terre cette école de vertu et de charité, qui embrasse tous les hommes comme enfans d'un même Dieu, il crut voir s'ouvrir devant lui la plus noble et la plus honorable carrière. Elle se trouvoit en même temps, par l'heureuse disposition de ses penchans naturels, la plus favorable à ses goûts, à ses vœux, à sa situation personnelle. Car avec les intentions les plus vertueuses et les plus estimables, on n'est pas toujours le maître de faire tout le bien dont on a la pensée dans l'esprit et le sentiment dans le cœur.

Pour marcher dans la carrière qu'il s'étoit proposé de suivre, il faut aussi être libre des liens qui enchaînent la plupart des hommes. Il faut une disposition de circonstances que la Providence seule peut réunir, une trempe d'ame et de caractère que l'homme ne peut se donner à lui-même. Aussi se bornoit-il à raconter son histoire, sans prétendre donner une leçon, ni proposer un exemple.

Il avoit observé de bonne heure « qu'il faut à l'homme un objet qui » captive à la fois son esprit et son » cœur. Si cet objet s'accorde avec » ses devoirs; s'il est toujours à sa » portée; s'il est analogue à sa si- » tuation, à ses dispositions naturel- » les; s'il est plus grand, plus beau, » plus doux que tout ce qui pour- » roit se présenter ailleurs; s'il est » tel qu'en tout temps, en tout lieu, » on puisse se le procurer, sans l'é-

» puiser jamais, cet objet aura alors » toutes les conditions nécessaires pour » faire le bien de l'homme. En se pro- » posant un pareil objet dès les pre- » miers jours de la vie, on pourroit » espérer d'en éviter les orages, et l'on » se trouveroit heureux à proportion » de la constance qu'on mettroit à le » suivre (1). »

Mais cet objet, qui doit obtenir tant d'influence, non-seulement sur le bonheur d'un homme, mais sur le bonheur d'un grand nombre d'hommes, l'abbé Duval ne crut point devoir aller le chercher dans les sublimes méditations de la philosophie humaine; il le trouva dans les premiers élémens de la religion chrétienne. Elle dit aux hommes : *Aimez Dieu de toute votre âme, et faites à vos semblables tout le bien que vous pourrez leur faire.*

(1) Manuscrits.

Telle fut la vocation de l'abbé Duval, telle fut la destination à laquelle il se proposa de consacrer sa vie entière. On a vu s'il y a été fidèle, et si elle a rempli toutes les espérances de bonheur qu'il en avoit attendues.

Il disoit, à trente-six ans, (1) « J'ai » toujours été content de mon sort, » et j'ai joui à peu près de la mesure » de bonheur que j'aurois désirée.

» Les hommes sont bien injustes » envers la nature. Dans cette foule de » maux dont ils se plaignent, si l'on » faisoit la part de l'homme et celle » de la Providence, celle-ci seroit » bien la plus légère.

» Il n'est point sans doute de bon- » heur parfait ; mais on peut en ap- » procher plus ou moins. J'ai toujours » été aussi heureux que je pouvois le » désirer ; et s'il me falloit recom-

(1) Manuscrits.

» mencer la vie, je ne demanderois
» pas au ciel une autre destinée ; j'au-
» rois voulu seulement en mieux pro-
» fiter.

» Je ne suis ni un grand philoso-
» phe, ni un méprisable égoïste ; et
» je ne pense pas que pour être heu-
» reux, il faille être insensible par
» philosophie ou par nature. Ce se-
» roit-là le bonheur des arbres ou des
» rochers ; je n'en veux pas.

» A Dieu ne plaise que je mette
» le bonheur à ne rien souffrir. Un
» bonheur sans mélange est le rêve
» d'un fou, et pût-il devenir une réa-
» lité, un chrétien n'en voudroit pas
» sur la terre. J'ai sans doute beaucoup
» souffert, et éprouvé bien des peines ;
» et cependant je suis content de
» mon sort. J'ai à peu près évité les
» maux réels, ou, si je m'en suis
» ressenti, du moins leur empire n'a
» été ni bien funeste, ni bien durable.

» J'ai supporté facilement et sans » beaucoup de peine les autres maux, » du moins ceux que l'on appelle » ainsi, et qui ne le sont que par la » faute de l'homme.

» Je ne connois de maux réels que » les erreurs et les passions.

» Je ne me flatte pas assurément de » connoître toutes les vérités, et d'être » exempt d'erreurs. Je n'ai pas de » prétention à une telle philosophie. » C'est la religion seule qui a fixé de » bonne heure toutes mes idées, et » réglé mon imagination ; c'est à elle » que je rapporte tout. Elle m'a fait » connoître toutes les vérités qui im- » portent au bonheur ; quant aux au- » tres, on peut s'en passer. Le plus » grand bienfait que je crois avoir » reçu de la religion, est surtout de » m'avoir épargné cette triste incer- » titude, le plus grand tourment de » l'esprit humain.

» Je confesse hautement que je n'ai » jamais été atteint par le doute en » matière de religion. Cette persua- » sion, profondément empreinte dans » mon ame, ne m'a pas laissé la peine » de douter ; et c'est ce qui a fait et » assuré mon bonheur. Le plus grand » mal de l'homme est de ne savoir » point diriger sa vie, et de ne tenir » à aucun principe.

» En supposant même que mes prin- » cipes ne fussent que d'estimables illu- » sions, qu'y aurai-je perdu, si ces » mensonges ont fixé le calme de mon » imagination, le repos de mon ame » et le bonheur de ma vie ; qu'auroit » fait de plus la vérité ? Un pareil ré- » sultat est certes bien préférable aux » doctrines incertaines d'une désolante » philosophie.

» Non-seulement la religion règle » l'esprit, elle fait bien plus encore, » elle règle le cœur.

» Ce n'est pas que je n'aie autant
» de passions qu'un autre, et peut-être
» plus encore. Sans doute, j'ai eu des
» combats à soutenir; mais ces com-
» bats la religion les adoucit toujours;
» et quand on commence de bonne
» heure, elle les fait éviter en grande
» partie. C'est un avantage inestima-
» ble. La religion consiste à fuir les
» dangers plutôt qu'à les braver.

» Je conviens qu'outre les maux qui
» tiennent à une imagination déréglée,
» et auxquels il est impossible d'échap-
» per, il en est d'autres qui sont pres-
» que inséparables de la condition hu-
» maine, tels que les maladies, les
» privations de tout genre, les mal-
» heurs publics et particuliers. Sans
» doute il est presque impossible de
» s'y soustraire entièrement; mais on
» est insensé de se tourmenter d'avance
» sur le malheur d'en subir l'expé-
» rience. On ne souffre point à la fois

» les maux passés, présens et à venir.
» Prenons-les les uns après les autres,
» le fardeau en sera plus léger. Les
» maux à venir, l'homme sage et chré-
» tien évite de s'en occuper d'avance;
» il s'abandonne à la Providence, dont
» il est l'enfant, et se fait un bonheur
» de respecter le voile salutaire dont
» elle a couvert l'avenir. Cette idée
» suffit souvent pour se préserver de
» bien des agitations et de bien des
» peines. Aussi je ne me rappelle pas
» de m'être jamais arrêté long-temps
» sur l'idée d'un mal à venir. Je n'ai
» jamais souffert que les maux pré-
» sens; n'est-ce pas assez? Le passé ne
» m'a laissé de regrets que pour les
» pertes qui intéressent le cœur.

» En général, une grande modéra-
» tion dans les désirs est peut-être la
» plus grande ressource pour le bon-
» heur. Quiconque aura été façonné
» de bonne heure par la philosophie

» de Jésus-Christ possédera ce bien,
» qui dispensera d'avoir les autres, et
» même de les désirer. »

L'abbé Duval avoit connu l'amitié, et l'amitié lui avoit toujours été fidèle. Mais il ne donnoit pas ce nom sacré à ces affections douces, légères et agréables, qu'une première sympathie, et quelques convenances plus ou moins senties, font naître assez souvent dans la société. Ce qui n'est que simple attachement se noue et se dénoue avec assez de facilité, quoi qu'il en coûte toujours à un bon cœur.

« La véritable amitié, disoit-il, est
» un charme qui captive toutes les af-
» fections, et répand sa douce influence
» sur tous les sentimens, sur toutes les
» idées. »

Quant au reste des hommes, leurs opinions lui étoient assez indifférentes, et il ne pouvoit s'empêcher d'admirer l'importance que l'on a coutume d'y attacher.

attacher. Voici la règle qu'il s'étoit faite de bonne heure à ce sujet : *Faire ce qu'il faut pour mériter l'estime, et ne jamais s'occuper du succès.*

Mais on auroit tort d'en conclure qu'il méprisoit trop les hommes pour s'occuper de leur opinion.

« Il n'y a qu'un sot ou un misan-
» thrope, disoit l'abbé Duval (1), qui
» méprise le genre humain. La reli-
» gion ne méprise pas les hommes ;
» elle apprend au contraire à se dé-
» vouer pour eux, et à sentir la dignité
» de la raison humaine dans cette ma-
» gnifique création de la puissance di-
» vine. C'est la religion qui inspire
» pour les hommes cette bienveillance
» si douce, si tendre, source des plus
» pures jouissances et des plus hautes
» vertus. »

(1) Manuscrits

Il plaçoit les hommes dans trois classes, pour se faire une règle de conduite avec chacune d'elles.

Il composoit la première des gens estimables par leurs talens et par leurs vertus. Ceux-là méritent sans doute que l'on cultive leur estime et leur bienveillance; mais sans prétention, sans inquiétude, en tâchant d'être bon, et en se montrant tel que l'on est. Il croyoit que l'on plaît d'autant plus qu'on cherche moins à plaire, et que *pour arriver à la vraie considération, il ne faut pas s'en mettre en peine, ni même y songer.* Il avouoit *qu'il devoit à ce principe le repos d'esprit dont il avoit assez constamment joui, et qu'il n'avoit été tourmenté qu'en le perdant de vue;* ce qui lui étoit arrivé assez souvent.

La seconde classe se composoit des gens qui ne nous offrent aucune raison de les rechercher; et c'est le grand

nombre. Il faut pour eux des égards, de la bonté, et ce respect que la religion commande pour tous les enfans de Dieu; mais se mettre fort peu en peine de leur opinion.

Quant aux méchans, il faut les ménager autant que le permettent la vérité et la vertu, savoir vivre avec eux, et ne craindre ni leurs opinions ni leurs propos.

Il y a si peu de ce qu'on appelle communément *philosophie*, dans un pareil système de conduite, que ce ne fut que dans la suite de sa vie qu'il s'aperçut qu'il avoit trouvé le secret d'être aussi heureux qu'on peut l'être sur la terre en croyant ne s'attacher qu'à la religion et à la vertu.

Telle fut la philosophie chrétienne de *Fénélon*, telle a été celle de l'abbé *Duval*.

SERMON

SUR L'ESPÉRANCE CHRÉTIENNE,

PRÊCHÉ

LE JOUR DE LA TOUSSAINT.

Filii sanctorum sumus, et vitam illam expectamus, quam Deus daturus est his, qui fidem suam nunquam mutant ab eo.

Nous sommes les enfans des saints, et nous attendons cette vie que Dieu doit donner à ceux qui lui sont inviolablement fidèles. Tob. II, 18.

SIRE,

TEL est le précis de toute la religion, le motif le plus puissant des vertus qu'elle inspire, la raison des devoirs qu'elle impose, la source inépuisable et divine

des consolations qu'elle nous assure : *Nous sommes les enfans des saints, et nous attendons cette vie que Dieu doit donner à ceux qui lui sont inviolablement fidèles.* Aussi la religion de Jésus-Christ est-elle toute dans l'espérance; elle reçoit l'homme à l'entrée de la vie, et le marquant du sceau des élus, le sépare du siècle présent pour le placer avec respect sur la route de l'éternité : elle le console, le soutient, et le suit à tous les moments de son existence, et ne le laisse enfin qu'à la porte du ciel, pour laquelle elle l'avoit formé. Le ciel même où nous sommes attendus, voici qu'elle l'ouvre à nos regards; et nous élevant au-dessus de la terre, elle nous fait contempler, dans le bonheur des saints, le gage assuré du bonheur qui nous est promis. Eclatante nuée de témoins! mortels et foibles comme nous, ils épuisèrent toutes les douleurs, ils pratiquèrent toutes les vertus, et nous ont laissé avec leurs

exemples l'espoir de partager leur couronne. Noble et magnifique héritage! l'incrédulité le repousse, l'indifférence le néglige; mais le fidèle en jouit d'avance par la foi. Au milieu des prospérités ou des douleurs de la vie, en butte aux persécutions des hommes ou environné de leurs hommages, placé par la Providence au faîte des honneurs ou sur la ruine de toutes les grandeurs humaines, le vrai chrétien médite en paix ses espérances immortelles. Il y trouve à tous les momens l'appui nécessaire de sa vertu, et la plus douce consolation dans ses peines. C'est sous ce double rapport que nous vous présenterons l'espérance chrétienne.

Cette espérance est la base nécessaire de la vertu : première réflexion. Elle est la source des seules consolations véritables : seconde réflexion. *Ave Maria.*

...

PREMIÈRE PARTIE.

Pour conduire l'homme à la vertu, ce n'est pas assez de lui en présenter les maximes, ni même de lui en faire connoître l'excellence et la beauté; il faut avant tout l'éclairer sur la fin glorieuse qui lui est réservée; imprimer à son ame abattue, la noblesse et l'élévation dignes de sa haute destinée, lui inspirer enfin le courage et la constance nécessaires pour la mériter. Or l'espérance chrétienne seule nous éclaire sur notre destinée, elle ennoblit nos sentimens, elle élève et fortifie nos ames; donc elle est nécessaire à la vertu.

L'espérance chrétienne seule nous éclaire sur la fin qui nous est réservée. Observons d'abord que toute la morale, ou plutôt toute la science de l'homme, se réduit à cette question: quelle est la fin dernière de l'homme? La religion résout tous les mystères

en nous montrant notre destinée composée d'une double existence. A l'une appartiennent les combats et les épreuves, à l'autre le repos et la couronne. Je sais qu'une sage philosophie promettoit aussi des récompenses dans une vie meilleure; mais toute doctrine humaine commençant par le doute, et procédant par la dispute, finit nécessairement par l'incertitude. La religion seule donne l'assurance. Ce n'est plus l'homme qui discute, c'est Dieu lui-même qui révèle. Tandis que la philosophie balance, la religion décide : la philosophie exhorte et conseille; la religion, avec une autorité à la fois divine et maternelle, nous commande d'espérer le ciel, et de le mériter par la vertu. Dès-lors plus d'incertitude; la vertu devient le premier intérêt de l'homme : et pour exprimer en un mot toute la force de la morale chrétienne, elle est le seul bien nécessaire; *unum*

est necessarium (1). Au contraire, si l'homme cesse d'envisager la fin divine pour laquelle il est créé, les biens de la terre seront son unique et dernière fin. Ah! pourquoi ne se diroit-il pas dans ses sombres pensées : Je suis seul dans l'univers, sans témoin dans les cieux, sans juge, sans avenir. La première loi de la nature me force à chercher le bonheur, et les moyens sont à mon choix : il me le faut certain, car je n'ai qu'un moment pour jouir ; il me le faut présent, car le jour de demain ne m'est pas assuré ; il me le faut absolu, car rien ne me dédommageroit d'un sacrifice. Tels seront ses principes : je vous en laisse, mes frères, méditer les conséquences.

Oui, la foi, toute mystérieuse qu'elle est, répand seule sur la vie humaine quelque lumière et quelque grandeur ;

(1) Luc. x, 42.

l'incrédulité n'établit rien, c'est la philosophie du néant. Elle nie Dieu, l'ame, l'avenir; elle se présente à l'homme comme une ennemie; elle lui dispute cette intelligence qui se mesuroit avec l'infini, et se jouoit dans l'immensité des cieux comme dans son domaine à venir; elle lui ravit tout, jusqu'à la réalité de ses vertus et à l'éternité du bonheur. Si elle porte quelque lumière, c'est la lumière de la foudre, elle détruit tout ce qu'elle atteint. C'est la nuit avec toutes ses ténèbres qui descend dans le cœur de l'homme. Eh! de quels voiles elle l'enveloppe! Exister sans savoir d'où l'on vient, et ne pas soupçonner même où l'on doit aboutir; vivre parmi les calamités et les crimes; voir couler des larmes, en répandre souvent, et puis... s'anéantir! Ah! que les incrédules cessent de conjurer contre eux-mêmes! Pour eux le monde est un chaos, l'homme une énigme, et la vie un long malheur.

Qu'ils ouvrent leur cœur à nos sublimes espérances! le chaos se débrouille, l'énigme s'explique; partout ils verront empreint le sceau de l'immortalité.

L'être dont nous jouissons, n'est ici-bas que dans son principe; bientôt il doit se développer, et s'étendre des portes du tombeau aux bornes de l'éternité. La fin de l'homme c'est Dieu mérité par les vertus, possédé dans la plénitude de son bonheur et de sa gloire; et si notre foiblesse nous épouvante, un médiateur nous est donné, pontife des biens à venir, toujours vivant, toujours présent au trône de Dieu pour intercéder en notre faveur : *semper viveps ad interpellandum pro nobis* (1).

Ainsi le chrétien marche avec assurance, les yeux toujours fixés sur le terme où il aspire; l'espérance est sa lumière, comme elle est son appui. Si la vie pré-

(1) Heb. VII, 25.

sente est un combat, voici l'arme qui doit le défendre; si le monde est une mer orageuse, elle est le gouvernail qui doit diriger sa course; et si la terre est une région de ténèbres, l'espérance vient briller aux cieux comme une étoile fortunée, pour diriger sa course à travers les ombres de la mort.

Et quelle noblesse, quelle élévation ce pressentiment d'immortalité imprime à notre nature! O homme! tu n'es donc pas le jouet de la fortune et du temps! quelque avili que tu paroisses, tu es grand sous le mépris qui t'accable, parce que tu es pour le ciel! Oui, chrétiens, le plus délaissé des malheureux est aux yeux de la religion une intelligence presque divine, créée pour régner dans les cieux. Sous les coups les plus flétrissans du malheur, il peut lever un front auguste, et se dire avec confiance : Je suis immortel, le souffle divin qui m'anime ne doit jamais s'évanouir. Elles

périront les natures intérieures dont la beauté nous ravit : soleil, flambeau des cieux, ta lumière doit s'éteindre; étoiles brillantes, vous tomberez de la voûte que vous embellissez : je resterai seul avec les intelligences auxquelles m'associe ma nature et la rédemption de Jésus-Christ. Je viens de Dieu, je vais à Dieu, créé à son image, racheté de son sang, héritier de sa gloire immortelle. *Hæredes quidem Dei, cohæredes autem Christi* (1).

Pensez-vous, mes frères, qu'une ame pénétrée de ces sentimens sublimes puisse ramper ici-bas esclave des biens de la terre? Non, non, quand on cherche sincèrement le ciel, la terre n'a rien qui captive. Le chrétien fera, s'il le faut une sainte alliance avec les tribulations de la vie; mais les grandeurs et les plaisirs du monde ne sont à ses yeux que des écueils. Ne lui parlez ici-bas

(1) Rom. VIII, 17.

ni de gloire, ni de repos, ni de fortune; il lui faut une éternité pour se reposer de ses travaux : et dans ce commerce glorieux de sacrifices et de récompenses, c'est un Dieu qu'il prétend gagner : *ut Christum lucrifaciam* (1).

O chrétien! s'écrie saint Léon, souviens-toi de ta dignité. *Agnosce, ô christiane, dignitatem tuam* (2). Tu n'es pas l'homme de la terre, tu es l'enfant du ciel, et l'homme de l'éternité. Rien n'est digne d'une ame immortelle que ce qui est immortel comme elle. L'attente des biens à venir est le motif le plus puissant qui ait jamais élevé le cœur de l'homme à l'héroïsme de la vertu.

Sainte et glorieuse espérance! je la vois sortir du berceau du genre humain, et relever l'homme pécheur au moment même de sa chute. C'étoit elle que sa-

(1) Phil. III, 8.

(2) Serm. I de Nat. Dom. cap. III.

luoient les patriarches, illustres et religieux voyageurs sous les pavillons du désert. Elle soutenoit le juste Job; elle enflammoit le zèle de Tobie; elle embrasoit le cœur de Paul; elle fortifioit les martyrs; elle étonna le monde par des miracles d'innocence et de charité, et par mille vertus dont la philosophie ne lui avoit pas donné l'idée. Elle a traversé tous les âges, toujours formant des saints, c'est-à-dire, des ames pures, héroïques, qui ne connoissoient d'autre intérêt que de procurer la gloire de Dieu, et qui la cherchoient avant tout dans le bonheur de leurs frères. Oui, chrétiens, s'il se trouve des hommes généreux qui dévouent leur vie entière au bonheur de leurs semblables, c'est qu'ils attendent une vie meilleure; et si la terre est couverte des monumens de la miséricorde, ils furent l'ouvrage de ceux qui ne soupiroient que pour le ciel, et qui espéroient y arriver.

Concluons qu'attaquer le dogme divin de l'immortalité, c'est attaquer la vertu même, c'est avoir conjuré pour la bannir de la terre. Grands du monde, c'est à vous de le maintenir par l'autorité de vos exemples. La multitude se presse sous le vestibule de vos palais; elle contemple d'un œil avide la pompe qui vous environne : quel imprudent leur révélera le secret de cette doctrine qui dit qu'il faut se hâter de jouir, parce que le temps est court, et qu'il n'y a rien après la vie! Maximes funestes autant qu'impies! Bannissez-les de vos familles, éloignez-les de l'attelier de l'artisan, et de la demeure paisible des cultivateurs de vos domaines. En les laissant répandre autour de vous, ce sont des crimes que vous semez, pour moissonner un jour les calamités et les douleurs.

Paroissez, religion divine, vous seule pénétrez également dans le cœur de tous les humains : vous parlez, et leurs pas-

sions se taisent; vous promettez, et ils espèrent. Les lois réprimeront le crime, mais vous l'empêcherez de naître : elles veilleront, le glaive à la main, pour exterminer le coupable; mais vous arrêterez son bras, et vous changerez son cœur. Sur sa tête vous ferez gronder le tonnerre, sous ses pas vous ouvrirez les abîmes. Au milieu de la nuit profonde, et dans la solitude des forêts, vous l'environnez d'épouvante, et cet enfer, dont vous le menacez, vous le placez d'avance dans son cœur. Et cet homme juste et droit se lassoit peut-être dans les routes de la vertu; vous vous présentez à lui, avec vos palmes et vos couronnes, et il relève le fardeau sous lequel il avoit succombé. Le pauvre, en paix dans sa cabane, montre à ses enfans l'image d'un Dieu devenu pauvre pour leur assurer un royaume; il regarde sans envie la moisson du riche, et ne songe pas à dépouiller celui

qu'il rencontre chargé d'or dans un désert.

J'ai ajouté que l'espérance chrétienne pouvoit seule aussi nous consoler dans les peines de la vie. Seconde réflexion.

SECONDE PARTIE.

La vie de l'homme sur la terre est un état de préparation et d'épreuve. Sa condition est celle d'un étranger banni pour un temps de sa patrie. *Peregrini et hospites super terram* (1). Or, la vertu propre de l'homme voyageur devoit être l'espérance; seule vertu qui, le dirigeant vers un avenir plus heureux, pouvoit répandre quelque douceur sur les tristes jours de son pélerinage, et plus encore sur ses derniers moments. Aussi l'espérance est-elle la consolation du chrétien pendant la vie et à la mort.

Pendant la vie, elle ne nous affranchit

(1) Heb. xi, 13.

pas de nos douleurs, ce seroit nous en ravir la récompense ; mais elle nous apprend à les aimer, et les change en biens véritables. Bienheureux les pauvres, dit le Sauveur du monde, bienheureux ceux qui pleurent, bienheureux ceux qui souffrent persécution ; partout il place le bonheur à côté de l'infortune! Quel langage! Un Dieu seul pouvoit le faire entendre aux hommes, et surtout le leur faire goûter. La philosophie n'avoit pas osé dire : Bienheureux ceux qui pleurent ; elle n'avoit pas droit d'ajouter, car ils seront consolés ; *quoniam ipsi consolabuntur* (1). Ces promesses, Jésus-Christ les adressoit aux malheureux accablés sous le poids de la misère et des travaux. Hélas! ce n'est pas à vous, mes frères, qu'il faut demander si elles sont moins nécessaires aux grands et aux puissans du monde, si elles doivent moins retentir

(1) Matth. v, 5.

dans les palais des rois que dans la chaumière du pauvre? Le monde vous appelle heureux : si l'on demande au vulgaire où se trouve le bonheur, c'est sur cette enceinte que se porteront ses regards; et pourtant chaque jour l'espérance chrétienne peut vous devenir nécessaire comme consolation dans le malheur. Sous cette apparence riante et flatteuse, que d'épines, que de douleurs percent en secret le cœur, et le déchirent! Ne parlons ici que des peines communes à l'humanité : demain peut-être une santé ruinée, des afflictions domestiques, des pertes déchirantes viendront empoisonner le bonheur le mieux affermi; et que deviendrez-vous alors, si vous n'avez Dieu pour appui, et le ciel pour espérance? Oui, mon Dieu, le malheureux a besoin de croire que du haut de votre trône éternel vous entendez le cri de sa douleur; que vous ne l'éprouvez en ce monde que pour le couronner

dans l'autre. Il répand ses larmes en votre présence, et sent qu'il n'est point abandonné. Ses yeux s'arrêtent avec amour sur la croix de votre Fils; sur ce bois auguste et sacré, qui seul a répandu sur la terre plus de bonheur que le monde avec toutes ses joies; et les sages avec tous leurs livres. Croix adorable, gage assuré du salut des hommes, signal de consolation et d'espérance! ornez l'asile du pauvre; placez-vous sur le front des rois, puisqu'ils ont aussi leurs douleurs; montrez-vous au lit des mourans; élevez-vous sur les tombeaux, comme l'arbre de la vie, semé par la religion jusque dans le sein de la mort.

J'en atteste l'infortuné qui a vu moissonner à la fleur de leurs années un fils, un époux, un ami, objet de ses affections les plus chères. Voyez-le, triste et solitaire, errer près de la tombe, où toute la vie de son cœur est ensevelie pour toujours. Apôtres du néant et des

séparations

séparations éternelles, ah! par pitié éloignez-vous; souffrez que le malheureux espère encore, pour qu'il puisse toujours aimer! Venez ames religieuses, anges consolateurs; approchez avec respect; dites les merveilles ravissantes de la terre des vivans, demeure éternelle de ceux que nous pleurons; dites comment, d'un monde à l'autre, nos ames sont encore unies par le commerce sacré de l'espérance et de l'amour. A votre voix le nuage funèbre se dissipe; je ne sais quel charme divin pénètre son ame attendrie, et l'élève par degrés jusques aux régions de la paix et de la vie éternelle. Ce ne sont plus ici ces ombres du tombeau, ces restes déplorables dont se révolte l'humanité; c'est un être tendrement aimé, couronné de gloire, heureux à jamais dans le sein de Dieu. C'en est fait, l'infortuné consent à vivre, jusqu'au moment toujours heureux d'une éternelle réunion.

J'ai dit, mes frères, le moment heureux, et je parle du moment de la mort. L'espérance chrétienne a tout changé parmi les hommes, jusqu'aux idées et au langage; partout où il existe des chrétiens, et dans toutes les langues du monde, les maux se nomment des croix, les calamités des épreuves; la mort n'est plus qu'un sommeil où l'on repose avec ses pères. *Dormivit cum patribus suis* (1). Heureuse donc l'ame chrétienne, qui, toujours fidèle à l'espérance, s'avance vers le terme redouté, comme vers le but constant de ses desseins; elle arrive, dit l'Esprit saint, semblable au vaisseau du marchand qui revient des pays lointains, chargé des plus riches trésors. *Facta est quasi navis institoris* (2). Malheur au contraire à l'impie, lorsqu'avançant dans la carrière de la vie, il voit la figure du monde s'éloigner chaque

(1) III. Reg. XI, 43.
(2) Prov. XXXI, 14.

jour, dissipant l'une après l'autre les dernières illusions qui le captivoient encore. Malheur à lui surtout, lorsqu'entraîné par le cours rapide des années, il se trouve tout à coup en face de la borne fatale, où il faut enfin se briser! On voit alors les incrédules les plus décidés perdre leur affreuse assurance : ils hésitent, ils semblent agités par un pressentiment de la vie future; comme si des bornes de la vie, où ils se trouvent placés, ils commençoient à découvrir quelque chose de cet autre monde, que l'on n'anéantit point en niant son existence.

La mort est pour le juste la fin de ses combats et de ses travaux; elle est pour l'impie l'écueil épouvantable où viennent finir son bonheur et ses espérances : le chrétien tombe sous les coups de la mort, pour se relever triomphant; l'impie tombe dans la nuit éternelle, et il ne se relèvera jamais. La mort respecte le juste en le frappant, et ne peut ravir

l'immortalité même à son corps : la mort ravit tout à l'impie, et son ame épouvantée n'a plus d'autre asile que le néant; et le néant lui sera refusé, et il ne lui sera pas donné d'y croire. Quel moment pour un malheureux qui n'a pas su croire à l'éternité des affections! il perd, en quittant ceux qu'il aime, jusqu'à l'espoir de les aimer jamais; et dans cet abîme où il tombe, il n'y a plus ni tendresse ni souvenir. Ainsi les impies jetés dans la carrière de la vie s'y rencontrent comme par hasard. La mort est pour eux un naufrage, où tout s'engloutit, jusqu'à l'espérance.

Venez donc, mes frères, venez voir mourir le fidèle ; mais le fidèle ne meurt point ; il renaîtra pour vivre éternellement. *Visi sunt oculis insipientium mori* (1). Heureux, plein de l'immortalité qui l'attend, tandis que

(1) Sap. III, 2.

tout se trouble autour de lui, il conserve la paix de son cœur : des enfans, des amis éplorés l'environnent, il voit leurs larmes ; et vous savez, ô mon Dieu, si son cœur y est insensible ! mais la foi mêle à sa douleur toutes les consolations de l'espérance. O combien de fois appelés près d'un chrétien dans ses derniers momens, lorsque nous-mêmes, trop émus, n'avions que des larmes à donner ! combien de fois nous avons vu le mourant lui-même essuyer les pleurs dont il étoit l'objet : l'ami fortifioit son ami ; le fils, jeune encore, consoloit sa mère ; le père exhortoit ses enfans, et ranimoit leur constance. O vous tous qui savez aimer, apprécie, s'il se peut, le bienfait d'une religion qui apprend que de véritables amis ne se séparent jamais pour toujours, et voyez ce qu'on y peut substituer, quand on la ravit à notre cœur ! Aussi ce juste parle déjà le langage de l'éternité ; l'onction céleste de

ses discours, la douceur qu'ils respirent, ont pénétré tous les cœurs. Un rayon des splendeurs du ciel semble se réfléchir sur son front; son lit de mort est le théâtre de son triomphe, ou plutôt du triomphe de l'espérance chrétienne, qui élève ici la nature humaine à son plus haut point de dignité. Ouvrez-vous donc, portes éternelles, et vous tous élus du Seigneur, redoublez vos saints cantiques. Voici un soldat de Jésus-Christ qui sut combattre et vaincre à la suite de son maître; il vient, sa croix à la main, demander le prix de sa constance; les anges l'attendent, la couronne brille suspendue; il remet paisiblement son ame entre les mains de son créateur, parce qu'il ne cessa jamais d'espérer en lui. *In te Domine speravi, non confundar in æternum* (1).

Allez, ame chrétienne, vous ne lais-

(1) Ps. XXX, 2.

serez ici-bas que des titres passagers; vos œuvres et vos vertus vous suivront dans l'éternité. Allez avec confiance au trône d'un Dieu qui retrouve en vous son image : ne redoutez pas les yeux d'un juge; c'est un père qui vous attend.

O Dieu, qui n'avez pas voulu destiner à vos enfans un autre bonheur que le vôtre, ni une autre fin que vous-même! Dieu de l'espérance, *Deus spei* (1), répandez sur tous ceux qui m'écoutent ces consolations divines qui en sont les fruits heureux, quand elle est justifiée par les vertus; mais surtout répandez-les sur ce monarque, plus glorieux d'être l'enfant des saints, que le descendant de tant de rois; plus heureux de se montrer le digne héritier de leur foi, que de l'être de leur couronne : rappelez-vous, nous osons le dire avec une pieuse confiance, rappelez-vous que les liens les plus sacrés et

(1) Rom. xv, 13.

les plus chères l'unissent encore de leurs côtés à la société céleste. Que tant d'ames justes et heureuses unissent aujourd'hui leurs vœux à ceux que vous présente notre amour; qu'elles veillent sur lui, qu'elles le protègent, pour le triomphe de notre foi et pour le bonheur de votre peuple, désormais inséparables de ses augustes destinées. Puissions-nous vous enfin réunis dans votre saint tabernacle, vous bénir éternellement. Ainsi soit-il.

SERMON

SUR LE JUGEMENT DERNIER,

PRÊCHÉ

LE PREMIER DIMANCHE DE L'AVÈNT.

Hæc autem fieri incipientibus, respicite, et levate capita vestra; quoniam appropinquat redemptio vestra.

Lorsque ces choses commenceront d'arriver, regardez en haut, et levez la tête, parce que votre rédemption approche. Luc. XXI, 28.

Si l est un spectacle capable de porter la tristesse et l'effroi jusques au fond des ames, c'est sans doute celui que nous présente l'Évangile de ce jour. Le monde embrasé par un déluge de feu, les tombeaux ouverts, les morts ressuscitant à la voix de Dieu, le Fils de l'homme descendant du ciel dans tout l'appareil de sa gloire, la séparation des bons

...

d'avec les méchans, un jugement où toutes nos œuvres seront discutées sans miséricorde à la face de l'univers; enfin, le sort de chacun des humains fixé pour une éternité! Et néanmoins, c'est à l'approche de ces terribles événemens que Jésus-Christ nous commande de nous réjouir et de lever la tête : *Levate capita vestra*. Oui, tels devroient être nos sentimens si nous étions parfaitement chrétiens. Alors sans doute Dieu glorifiera sa justice par la punition des pécheurs; mais il ne glorifiera pas moins sa miséricorde et sa bonté pour les élus; et ce jour suprême, où l'on verra le Fils de l'homme briser, dans un dernier triomphe, la tête superbe de ses ennemis, doit être aussi l'heureux signal de la rédemption des enfans de Dieu : *quoniam appropinquat redemptio vestra*. Ainsi la Providence justifiera sa haine infinie pour le péché, et son amour pour la vertu. Tel est le double tableau que [nous

nous proposons de vous développer, mes frères, en vous faisant considérer le jugement dernier, 1°. par rapport au pécheur; 2°. par rapport au juste. Les terreurs et les promesses de l'Evangile seront donc successivement le sujet de votre attention.]

Lorsque les apôtres annonçoient aux Juifs ou aux Païens la venue du souverain juge; quand ils citoient les peuples et les rois au pied de son trône redoutable, le Juif épouvanté demandoit le baptême, et les magistrats idolâtres trembloient sur leurs tribunaux. Mais lorsque dans l'assemblée des fidèles ils retraçoient les merveilles de ce grand jour, l'avénement glorieux du Seigneur, et la fin des iniquités, et le règne éternel de Jésus-Christ avec ses saints, il falloit modérer le saint empressement des chrétiens de ces temps heureux, plutôt qu'animer leur confiance. Grâce au ciel, je parle aussi devant une assemblée

chrétienne. Qu'il nous soit donc permis d'encourager des sentimens si dignes de l'élévation de la foi. Et vous, ames droites et fidèles, dont la piété peut-être n'a trouvé jusqu'ici dans la pensée du dernier jugement qu'un sujet de terreur et de trouble, je viens vous y montrer aussi une source de consolations. *Ave Maria* (1).

PREMIÈRE PARTIE.

Il est un jour connu de Dieu seul, dit le Prophète : *Est dies una quæ nota*

(1) Nous croyons que M. l'abbé Duval prononça un exorde un peu différent de celui qu'on vient de lire, mais nous l'avons cherché inutilement. Il ne l'avoit peut-être pas écrit. L'exorde que nous donnons appartient à un plan de sermon que M. Duval a tracé, mais qu'il n'a pas suivi. Nous avons été obligés d'ajouter quelques lignes à cet exorde, pour l'adapter au sermon qu'il prêcha devant le Roi. Ce qui est ajouté est enfermé entre deux crochets.

est Domino (1) : un jour qui doit terminer la marche des siècles, ouvrir un monde nouveau, et fermer le passage du temps à l'éternité : un jour où les désordres seront non-seulement abolis, mais réparés ; où le méchant sera non-seulement puni, mais humilié, pour expier le scandale de ses triomphes passagers : un jour enfin où la justice éternelle, si long-temps voilée à nos regards, doit se justifier avec éclat aux yeux du ciel et de la terre ; *dies nota Domino*. Le voici ce grand jour du Seigneur, s'écrie un autre prophète ; le soleil a retiré sa lumière, le flambeau des nuits ne jette plus qu'une lueur pâle et sanglante ; les astres, égarés dans leur route, menacent la terre de l'écraser dans leur chute. Les cieux, dit le Prince des apôtres, passeront avec la rapidité des éclairs : *cœli magno impetu transient* (2).

(1) Zach. XIV, 7.

(2) II. Petr. III, 10.

Déjà les empires ont disparu, les cités superbes sont anéanties, un déluge de feu a dévoré jusqu'aux traces de la nature vivante, la terre n'est plus que le tombeau de tous les êtres animés. *Terra et quæ in ipsa sunt opera exurentur* (1). Soudain aux quatre coins des cieux éclate la trompette fatale : *Levez-vous, morts. Surgite, mortui.* Aussi rapidement que la lumière parut, lorsque Dieu dit : *Que la lumière soit.* En un moment, en un clin-d'œil, voici la race humaine debout, devant le Créateur; elle s'élève, dit saint Augustin, comme l'on voit d'immenses moissons couvrir au loin d'immenses campagnes : *assurgit messis generis humani.* C'en est fait, la mort est détruite, non-seulement parce que son glaive est brisé, que son empire est anéanti; mais parce que Dieu la poursuivant, si je puis ainsi parler, jusque

(1) II. Petr. III, 10.

dans les siècles passés, vient lui arracher ses victimes, et lui redemander le genre humain dont elle avoit fait sa conquête : *novissima inimica destruetur mors* (1).

Ici l'impie étonné demandera sans doute, comme au temps du grand apôtre, comment ressusciteront les morts? comment la vertu du Très-haut réunira-t-elle les restes des humains perdus dans l'immensité de la nature? Quoi, mon Dieu! seroit-il vrai que vous ne pourriez retrouver nos cendres? elles se déroberoient à votre puissance? elles échapperoient à vos regards? Ah! quand vous voulûtes créer l'univers, vous n'avez cherché nulle part les élémens de votre ouvrage : votre voix se fit entendre au néant; et les cieux comme un riche pavillon se sont étendus sous votre main; les étoiles, étincelantes de tous leurs feux, vous ont répondu : Nous

(1) I. Cor. xv, 26.

voici; la chaîne immense des êtres visibles s'est développée sous les ordres de votre volonté souveraine. O Dieu! je crois que votre puissance est infinie, je crois la résurrection des morts. *Credo resurrectionem mortuorum.* Je crois que vous pouvez réunir les débris de ces corps fragiles, parce que vous avez pu les créer; je crois que vous pouvez former de nouveau ce que vous avez déjà formé, et reconstruire un ouvrage qui, lorsqu'il n'étoit pas, ne vous a coûté qu'une parole. *Credo resurrectionem mortuorum.*

Après avoir exercé sa justice contre le péché dans les créatures qui en furent les instrumens, dans son principal effet qui est la mort, Dieu l'attaquera dans les pécheurs eux-mêmes. Les voici tous rassemblés! Les anges s'abaissant vers cette foule immense repoussent les pécheurs à la gauche. Ainsi finit pour jamais le mélange des justes et des pé-

cheurs : déchirante séparation, qui commence leur supplice, parce qu'elle sera éternelle. Alors on verra le Fils de l'homme, environné de gloire et de majesté, descendre sur les nuées du ciel. Sa croix brille au haut des airs, signal de rédemption et de salut pour le juste qui y plaça sa confiance, objet de terreur et de désespoir pour le pécheur qui s'en sera déclaré l'ennemi. *Parebit signum Filii hominis* (1). Jusqu'ici, mes frères, vous n'avez vu que les apprêts de ce jugement redoutable : si pourtant, comme il est permis de le penser de tout chrétien qui n'a pas entièrement abandonné le soin de lui-même et de son salut ; si les signes avant-coureurs ont porté la terreur jusqu'au fond de vos ames, que sera-ce, ô mon Dieu, quand vous entrerez en compte avec vos foibles créatures, en commençant par vos ministres,

(1) Matth. XXIV, 30.

sur qui tombera la principale rigueur du jugement qu'ils auront prêché? Du moins ne permettez pas qu'entraînés par un vain désir de plaire aux hommes, éblouis de la majesté qui nous environne, nous soyons condamnés au dernier jour pour avoir fait fléchir ici la sainte rigueur de vos décrets! Hélas! les rois eux-mêmes ne seront-ils pas traduits à votre tribunal, pour y être plus sévèrement jugés que les derniers de leurs sujets? Donnez donc, ô mon Dieu, à ce prince auguste qui nous gouverne, de paroître avec assurance à côté des Clotilde et des saint Louis: que ses vertus, qui font notre bonheur, lui méritent une couronne plus durable et moins fragile que celle que vous l'avez condamné à porter ici-bas! Et vous, chrétiens, qui que vous soyez, puisque nous sommes tous attendus au pied de ce tribunal redoutable, vous pouvez encore éviter la confusion réservée aux

pécheurs : transportez-vous, dès ce moment, à la place que vous devez alors occuper. Immobiles, tremblans au pied du trône, vous attendez votre arrêt; au dedans de vous votre conscience qui vous accuse, autour de vous le monde entier qui vous contemple, sur votre tête le souverain juge, sous vos pieds les abîmes prêts à s'entr'ouvrir; les livres redoutables sont ouverts, et la manifestation commence. *Illuminabit abscondita tenebrarum, et manifestabit consilia cordium* (1).

Ici-bas le péché se cache, le péché se déguise, et souvent le péché triomphe. Mais Dieu est lumière, Dieu est vérité, Dieu est justice. Sa lumière révèle le péché, sa vérité le montre dans sa honte et dans son horreur, sa justice le condamne. La lumière de Dieu révèle le péché. Hélas! mes frères, quel juste dans cette as-

(1) I. Cor. IV, 5.

semblée, quelle ame innocente et pure ne se sent glacée à cette pensée? Est-il un souvenir pénible et flétrissant qui vous tourmente et vous humilie, est-il un dérèglement honteux, un outrage fait à la justice, à la fidélité, à la sainteté des mœurs, que vous ayez toujours caché à vos amis les plus fidèles, peut-être même au dépositaire de votre conscience, que vous voudriez vous cacher à vous-même; voilà ce que le souverain juge va révéler. Tout ce qui exista jamais de coupable dans vos actions, dans vos paroles, dans vos pensées mêmes; tous les crimes que vous n'aurez pas expiés par la pénitence, sortiront en foule de votre conscience; vous les porterez écrits sur votre front aux yeux de l'univers assemblé. *Manifestabit consilia cordium.*

Grands de la terre, vous êtes des dieux ici-bas; si le monde vous attaque par ses censures, à peine un léger murmure arrive-t-il jusques à vous, et vous

ne trouvez d'ordinaire que des flatteurs qui encensent vos excès les plus coupables : c'est pour vous surtout que fut indiqué ce jour solennel. On ne vous demandera point alors si vous fûtes roi, prince, ou grand parmi les hommes ; mais si vous avez été juste, réglé dans vos mœurs, charitable et religieux. On n'examinera ni vos titres, ni vos exploits, ni une profane renommée ; mais vos vices et vos vertus, comme ceux des derniers du peuple : et c'est parce que vous aurez été puissans que vous serez plus sévèrement jugés et plus puissamment tourmentés : voilà la seule distinction qui vous soit réservée ; *Potentes potenter tormenta patientur* (1).

Et vous, riches du siècle, et de ce siècle où l'on voit si souvent la soif honteuse de l'or trafiquer publiquement de la conscience et de l'honneur ; de ce

(1) Sap. VI, 7.

siècle où la cupidité vendant les crimes, achetant l'opprobre, auroit presque justifié le mépris qu'un orgueil impie avoit voué à l'humanité : voici le jour où le monde va contempler à découvert la bassesse et l'infamie de la cupidité qui vous dévore; ses fraudes, ses attentats, ses violences si habilement colorées; et cet orgueil qui, selon l'expression de l'Esprit saint, s'engraissoit d'iniquités et d'impiété; et cet effroyable égoïsme qui ne laissoit à votre cœur endurci, de vie et de sentiment que pour vous-mêmes. *Manifestabit consilia cordium.*

Femmes du monde, qui paroissez comme des idoles sur cette scène trompeuse et passagère, songez qu'un autre théâtre vous attend. C'est-là que seront révélés au monde entier les secrets de ces passions si soigneusement renfermées dans votre cœur, la fureur de vos jalousies, l'obstination de vos haines,

les intrigues de votre ambition, les emportemens d'un orgueil insensé, dont vous êtes le seul objet et l'unique divinité; peut-être la honte des plus vils penchans, et, sous un certain voile de délicatesse et de vertu, une vie entière d'ignominie et d'opprobre. *Manifestabit consilia cordium.*

Hélas! on se déguisoit avec tant d'art, on parloit si éloquemment le langage de l'honneur, de la sensibilité, de la religion même : voici le jour de la vérité. Hypocrites de la vertu, de l'amitié, de l'honneur, tels que le monde les offre en foule; la vérité, plus pénétrante que les rayons du soleil, perce les sombres replis de votre cœur; elle présente comme un double miroir : dans l'un, vous vous montrez revêtu de toutes ces qualités dont vous empruntiez le masque imposant; dans l'autre, on vous voit tels que vous êtes, dans l'horreur de vos déréglemens, dans la lâcheté de

vos impostures, dans cette monstrueuse dureté de cœur, qui rapporta tout à vous-mêmes, vous donna quelquefois des paroles, des émotions, des larmes, et ne vous laissoit au fond ni un sentiment honorable, ni une affection généreuse, ni un remords qui demandât grâce pour vos crimes. *Manifestabit consilia cordium.*

Si telle est la confusion réservée à ceux qui, en voilant leurs désordres, rendirent du moins hommage à la vertu, quelle doit être celle de ces héros diffamés du vice, qui portent le poids de leur opprobre avec plus d'orgueil et d'assurance que n'en pourroient inspirer les plus honorables souvenirs; et qui veulent, dit Tertullien, que leurs forfaits jouissent de toute la lumière du jour, et du témoignage du ciel même? Que sera-ce de ces impies, qui se font une gloire affreuse de persécuter la religion, et de combattre contre

Dieu

Dieu même? Quel réveil, quand l'éternelle vérité viendra en personne les écraser de son poids, les foudroyer de sa lumière! Montagnes, s'écrieront-ils, tombez sur nous! Dérobez-nous, non pas aux regards de l'univers, non pas aux abîmes éternels, mais à la colère de l'Agneau! Ils demanderont le néant, et il leur sera refusé.

La plupart d'entre vous se rassurent peut-être en ce moment sur ce qu'ils furent toujours étrangers à ces excès révoltans. Oui, mes frères, tout nous autorise à le croire; mais souffrez que nous vous demandions : Ce jugement ne sera-t-il que pour les infidèles et les impies? Hélas! que vous importera de n'être point condamnés pour l'incrédulité, si vous l'êtes pour l'indifférence? non pas pour avoir abjuré votre foi, mais pour l'avoir démentie par votre vie entière? pour avoir, par l'abandon de ses lois les plus nécessaires et les plus saintes, préparé le fu-

neste abandon de tout principe, de toute morale, qui menace aujourd'hui la société de sa ruine? Vous êtes chrétiens, nous dites-vous, et ce témoignage vous suffit; et l'on vous voit plus assurés, plus intrépides contre toutes les terreurs de la religion, que ne l'étoient les plus grands saints! A la pensée du dernier jugement, les Antoine, les Hilarion, les Jérôme, trembloient au fond de leurs déserts, sous la cendre et le cilice, après une vie entière de pénitence. Non, mon Dieu, ce qui doit nous étonner, ce n'est point que le souvenir de votre justice ait glacé d'effroi ces anges de la terre; mais ce qui nous consterne et nous épouvante, c'est de voir une foule de pécheurs, avertis, convaincus du jugement qui les attend, dormir en paix sous le poids de leurs iniquités, moins émus de ces terribles vérités qu'ils ne le seront peut-être des aventures fabuleuses dont ils iront s'a-

muser à leurs théâtres. Ah! si le souverain Juge, déchirant les voiles qui couvrent l'abîme des cœurs, révéloit tout à coup, devant cette auguste assemblée, je ne dis pas l'histoire déplorable de tous les égaremens de votre vie, mais seulement tel secret qui existe entre lui et votre conscience, peut-être on vous verroit mourir de confusion et de douleur : que sera-ce quand il faudra rougir d'une honte ineffaçable devant tout ce que vous avez connu, devant tout ce que vous avez aimé, devant tout ce qui exista jamais d'hommes dignes de votre vénération et de vos hommages; alors plus de déguisemens, plus d'excuses, plus même de compassion : *Judicium sine misericordiâ* (1).

2°. La vérité éternelle montrera le péché tel qu'il est, non pas dans la vaine opinion du monde, mais tel qu'il est en

(1) Jacob. II, 13.

lui-même et aux yeux de Dieu, comme le véritable mal et la souveraine ignominie de la créature. Alors le pécheur se trouvera l'opprobre et l'anathême de tous les êtres raisonnables; alors les disciples de votre impiété, les imitateurs de votre indifférence, les victimes infortunées de vos passions, tous s'éleveront contre vous, tous, jusqu'aux infidèles et aux païens. Sans doute ces peuples malheureux furent inexcusables dans leurs égaremens; mais tout ne conspiroit-il pas à les aveugler et à les perdre? Que leur répondront les enfans de ce siècle incrédule, héritiers de tant de générations toutes chrétiennes? Comment ont-ils pu méconnoître la religion de leurs pères; l'abjurer et la persécuter, eux qui retrouvoient partout la trace de ses bienfaits? Levez-vous donc, peuples infortunés de Tyr et de Sidon, levez-vous; accusez ces chrétiens, mille fois plus coupables que vous ne le fûtes jamais;

levez-vous, peuple de Ninive, qui fîtes pénitence à la prédication de Jonas! loin de pleurer comme vous nos désordres, nous ne voulons pas même les connoître; nous ne souffrons pas qu'on nous en parle, et le zèle des prophètes du Seigneur, intimidé par notre superbe impénitence, ose à peine soulever le voile qui couvre des désordres qui eussent effrayé le monde païen : *Viri Ninivitæ surgent in judicio cum generatione hac, et condemnabunt illam* (1). Ainsi, la justice éternelle soulevera toutes les créatures contre le pécheur. Dans l'excès de sa confusion, il lui sera, dit saint Bernard, impossible de se cacher, intolérable de se montrer. Mais ce n'est ici que le moindre supplice des réprouvés.

3°. La grande calamité de ce jour suprême, ce sera la sentence qui déci-

(1) Luc. XI, 32.

dera de leur éternité; ce sera cet arrêt foudroyant, irrévocable : Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel : *Discedite à me, maledicti, in ignem æternum* (1) : sentence dont nous ne pouvons en ce monde comprendre toute la rigueur. Non, mes frères, ce qui constitue l'enfer ce ne sont ni ses flammes, ni ses tourmens : mais être séparé de Dieu! de Dieu, principe unique de toute félicité, de tout amour, notre premier principe et notre fin dernière; perdre Dieu par sa faute, et pour jamais; être condamné à le haïr, à le maudire éternellement, tandis que nous n'avions été créés que pour l'aimer et le posséder : voilà le comble des malédictions, après lesquelles il ne reste au réprouvé que la réunion éternelle, infinie, de toutes les douleurs. Ouvrez-vous donc, abîmes éternels, recevez pour jamais vos

(1) Matth. xxv, 41.

victimes! L'abîme se referme, et leur éternité commence.

J'ignore, mes frères, quelle impression aura produite sur vos ames le tableau de ce terrible jugement. Pour nous, nous l'avouerons, cette image du monde prêt à s'écrouler et à disparoître, ces éclats de la trompette qui retentit au fond des tombeaux, cette résurrection générale des morts, et plus que tout le reste, les dernières paroles de Jésus-Christ aux réprouvés, nous ont remplis de consternation et d'épouvante. Tremblons, mes frères; mais ne désespérons pas; nous pouvons encore choisir de la droite ou de la gauche, de la réprobation ou de la gloire. En nous associant aux vertus des justes, nous pouvons rendre ce grand jour aussi consolant pour nous qu'il sera désespérant pour le pécheur: ce sera le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Ce n'étoit point assez pour Dieu d'avoir rendu justice à l'ame fidèle dans le jugement qui suit immédiatement la mort, et d'avoir payé des tribulations d'un moment par un poids immense de gloire; il lui devoit une réparation solennelle; et puisque le péché sera humilié, condamné à la face de l'univers, il falloit que la vertu fût produite au grand jour, glorifiée et couronnée en présence du monde qui l'accabla si longtemps de ses persécutions et de ses mépris. La réparation est indiquée pour ce jour du rétablissement de toutes choses, ainsi que l'appelle l'Apôtre; *tempora restitutionis omnium* (1). Le genre humain est convoqué; le ciel, la terre, l'enfer même sont assignés; le Fils de Dieu descend du ciel, dans toute sa

(1) Act. III, 21.

gloire, pour distribuer ses couronnes. Alors sera produit le spectacle le plus digne des anges et des hommes; les ames des justes dans toute leur beauté. Ah! si une seule ame sanctifiée par la grâce renferme en elle seule plus de merveilles et de grandeurs, que toutes les œuvres visibles du Tout-puissant, que sera-ce que l'assemblée de tous les saints, vases de gloire, temples vivans de la divinité, images ravissantes, quoique imparfaites, de ses perfections infinies. O peuple des saints du Seigneur, race élue, sacerdoce royal, je vous salue : dans le ciel même où vous étiez admis, il manquoit quelque chose à votre gloire. Ces corps fragiles compagnons de vos vertus, instrumens de vos travaux, étoient restés dans la poussière : voici qu'ils se réunissent à vos ames, glorieux, impassibles, immortels; et ce jour, qui met le sceau à la réprobation des méchans, vous éta-

blit dans la plénitude de l'immortalité.

Là paroîtront les apôtres de la vérité, et les légions invincibles des martyrs, depuis ceux de l'ancienne alliance, jusqu'à cette foule d'ames généreuses qui, parmi nous et sous nos yeux, ont scellé de leur sang la profession de la foi et de toutes les vertus. Là seront toutes les ames saintes et fidèles qui ont jamais existé, depuis le juste Abel, jusqu'au dernier des élus qui fermera la marche des siècles; car il y aura des saints dans tous les temps. Il en existe, mes frères, au milieu de vos familles et de vos sociétés; et si Dieu, abaissant ses regards sur la terre, n'y trouvoit plus la succession de ses élus, le monde ne seroit plus digne de son auteur, et le dernier jour seroit venu. Oh! que de vertus sublimes et connues de Dieu seul, sortiront alors de leur obscurité! Partisans du monde, vous réservez votre ad-

miration pour une gloire que le crime peut usurper, pour des titres pompeux et vains qui ne servirent si souvent qu'à décorer tous les vices, pour des talens trop dangereux, que Dieu distribue comme il lui plaît, et aussi souvent à ses ennemis qu'à ses amis. Quel sera votre étonnement, lorsque vous verrez dans la gloire ces hommes modestes et droits, qu'à peine vous daigniez regarder; ces chrétiens fidèles dont la religieuse simplicité fut l'objet de vos dérisions; ces amis, cette épouse, ces enfans dont vous avez si souvent contristé la piété, et qui ne se seront sauvés qu'en se refusant à vos exemples!

Comme les méchans porteront écrits sur leur front tous les crimes de leur vie, les élus paroîtront accompagnés de leurs bonnes œuvres; pas une seule ne sera oubliée. Touchant et précieux dépôt, qu'ils confioient à l'amour et à la justice du souverain Juge; il leur en rend un compte

fidèle. *Potens est depositum meum servare* (1). Là seront révélées les aumônes qui n'eurent que Dieu pour témoin, les larmes versées avec les malheureux, le détachement chrétien au sein de l'opulence et des grandeurs, la résignation profonde dans les sacrifices les plus déchirans, la clémence et le pardon des injures, vertus célestes, vertus si chères au cœur de Dieu, dont elles nous rendent la vive image. Là paroîtront enfin tous les sacrifices héroïques, tous les miracles de foi, d'innocence, de générosité que la religion de Jésus-Christ a multipliés sur la terre, et qui demandent grâce pour les forfaits dont l'impiété l'a souillée.

Ames fidèles qui m'écoutez, car sans doute, ô mon Dieu! vous avez aussi vos élus dans cette auguste assemblée; vous tous qui avez rendu gloire à Dieu et pro-

(1) II. Timoth. 1, 12.

fessé sa loi sainte, près du trône, dans les tribunaux, dans les camps, et dans quelque condition que vous ait placés sa providence, vous verrez s'ouvrir, par le triomphe le plus solennel, des siècles sans fin de bonheur et de gloire. Mères chrétiennes, vous paroîtrez avec ces enfans sanctifiés par vos exemples; avec cet époux, que vos touchantes vertus auront peut-être ramené à la foi, et réconcilié avec la piété. Et vous surtout, qui, dans l'élévation de votre rang, n'aurez vu qu'une obligation plus rigoureuse de faire briller avec plus d'éclat l'exemple de toutes les vertus, semblables à ces flambeaux célestes, qui ne sont placés sur nos têtes que pour répandre au loin la lumière, vous brillerez, dit le Prophète, comme les étoiles du firmament pendant toute l'éternité: *Quasi stellæ in perpetuas æternitates* (1).

(1) Dan. XII, 3.

Justes, qui que vous soyez, si le monde dédaigne vos vertus, consolez-vous, leur éclat au dernier jour s'augmentera de ses mépris; si vos bienfaits ne rencontrent que des ingrats, consolez-vous, Dieu se charge de la reconnoissance; enfin si la haine du monde se porte jusqu'à la persécution, non-seulement consolez-vous, mais triomphez et levez la tête; *exultate, quoniam merces vestra copiosa est in cœlis* (1). Parmi les amis de Jésus-Christ vous paroîtrez au premier rang, d'autant plus élevés dans la gloire, que vous aurez été plus rabaissés par les impies.

Non-seulement la vertu sera produite au grand jour; mais comme elle est, après Dieu, ce qu'il y a de plus grand dans l'univers, elle sera rétablie dans ses immortelles prérogatives. Quelle gloire, ô mon Dieu, réservez-vous à

(1) Matth. v, 12.

vos serviteurs, à ce terme fatal de toutes les vanités humaines, où l'homme ne pourra plus rien estimer que la vérité et la vertu! Alors tous les esclaves du monde comprendront, mais trop tard, les maximes qu'ils rejetoient comme des fables : qu'il est plus beau de dompter ses passions que de fouler aux pieds ses ennemis; qu'il est plus grand de servir Dieu que de régner, de se dévouer par la charité au bonheur de ses frères que de gagner le monde entier. Alors un affront supporté pour l'amour de Jésus-Christ, un verre d'eau donné en son nom paroîtront préférables à tous les trésors de la terre. On estimera plus les chaînes que valut à Joseph son amour pour l'innocence, que la gloire dont l'environna Pharaon. Toute la pompe des David, des Josias, des saint Louis, s'effacera devant l'humilité de leur cœur, et la sincérité de leur religion. Alors un seul degré de la grâce qui fait les saints, sera

plus apprécié que la valeur et les talens qui font les héros.

Ravis en esprit à la vue de la gloire des saints, les prophètes essayoient vainement de nous en tracer quelque image. Quelle majesté les investit! quelle lumière les environne! leurs fronts sont ornés du diadême, et dans leurs mains victorieuses brillent des palmes éclatantes; *et palmæ in manibus eorum* (1). Ils dominent les peuples étonnés, et foulent avec mépris les débris d'un monde qui n'étoit digne ni de les posséder, ni de les connoître. Les célestes intelligences les environnent avec respect, et Dieu même triomphant dans ces chefs-d'œuvre de sa grâce, les présente avec complaisance aux hommages de l'univers. *Exultabit super te in laude* (2).

Le scandale de la vertu humiliée sur

(1) Apoc. VII, 9.
(2) Sophon. III., 17.

la terre vous semble-t-il enfin réparé ? Non, l'ordre avoit été renversé durant tout le cours des siècles, les méchans avoient jugé les bons, les enfans de Dieu avoient succombé flétris, accablés, sous le pouvoir de l'iniquité. Tantôt chargés d'indignes fers, on les vit descendre dans les cachots; tantôt à la face du soleil, ils ont subi le sort des coupables; eux dont le monde entier n'auroit pu payer les vertus par ses hommages et ses couronnes.

C'est ainsi que Dieu voulut éprouver ses enfans les plus fidèles : ainsi fut traité son propre Fils, par les pécheurs qu'il venoit racheter. C'est pour réparer ce désordre que le Père a donné le jugement au Fils. *Judicium dedit Filio* (1). Un Dieu fait homme vient demander compte à un monde superbe et persécuteur, de ses jugemens contre lui-même et contre

(1) Joan. v, 22.

les saints. En Jésus-Christ, et par Jésus-Christ, vous, justes de tous les temps, venez juger vos ennemis : il faut que les méchans qui applaudirent à l'injustice; que les justes qui l'ont pleurée, soient témoins de la réparation. Et ici, chrétiens, quels grands et touchans souvenirs! Ces maîtres, ces parens, ces amis dont le sort vous coûta tant de larmes, victimes augustes et chéries dont les noms restent consacrés par la vénération et par l'amour; ils se relèveront triomphans, plus grands et plus heureux de leurs opprobres et de leurs douleurs; et il ne tiendra qu'à vous de vous associer à leur gloire.

C'est ici que la Providence achève de se justifier. Arrivés au dénouement de toutes les révolutions humaines, placés sur les ruines du monde, à l'entrée de l'éternité, il nous sera donné de contempler dans son ensemble le magnifique tableau des desseins de Dieu

sur l'univers. C'est alors que chacun des élus portant sur le passé un regard tranquille et satisfait, contemplera, dans les transports de sa reconnoissance, par quelles voies admirables et cachées Dieu l'aura conduit au port du salut. Alors, Sire, vous remercierez Dieu, non pas de ce que le sang de tant de Rois coule dans vos veines; mais de ce qu'étant l'enfant des saints, vous aurez regardé leur foi et leur piété comme un héritage plus précieux que leur couronne; alors, peut-être, les jours laborieux de vos épreuves vous paroîtront d'un plus grand prix que les jours de repos et de gloire que vous voyez briller après tant d'orages. Princes et grands, vous bénirez Dieu, non pas de cette grandeur qui va bientôt mourir avec vous, mais de l'usage que vous en aurez fait, si vous sûtes la faire servir à la gloire du Roi des Rois, et au bonheur de la société; si toujours prêts à

la dépouiller au premier ordre de sa volonté souveraine, vous eûtes le bonheur si rare de la posséder sans rien perdre de l'innocence du cœur, et de la modération chrétienne. Et vous tous, mes frères, rappelez-vous que ce qui doit fonder votre confiance au dernier jour, ce ne seront ni ces vanités qui vous abusent, ni ces plaisirs qui vous corrompent, mais les bonnes œuvres dont vous aurez fait un trésor, et la croix que vous aurez portée à la suite de Jésus-Christ. Le guerrier ne vient point rappeler à son prince les plaisirs dont il a joui, mais les travaux et les blessures qui lui donnent droit aux récompenses.

O conseils de la sagesse et de la puissance de Dieu, vous serez dévoilés à nos regards ! ô vérité éternelle, vous-même nous découvrirez les secrets de vos voies impénétrables dont s'étonnoit notre foiblesse, lorsque Dieu permit à l'enfer de déclarer la guerre aux saints, et de les

vaincre, pour faire éclater aux yeux des générations et des siècles, et la force de son Eglise et l'impuissance de l'impiété. Les justes ont paru succomber, le monde les crut abandonnés. O mon Dieu! nous le connoîtrons dans cette manifestation dernière; vous éprouvez vos enfans, mais vous ne les délaissez jamais; votre amour les consoloit dans les rigueurs de l'exil et la solitude des prisons; au sein de la plus affreuse indigence, vous les enrichissiez de vos biens, les seuls qu'il faille compter pour quelque chose; soutenus par votre vertu, ils se montroient comme des juges aux tribunaux de l'iniquité. Appelés sur les échafauds, ils ont paru plus que des rois; et quand les temps sont accomplis, d'un mot vous calmez la tempête, d'un souffle vous dissipez les impies; et le juste qui espéroit à l'ombre de vos ailes, remonte au rang que lui assignoit votre providence, et que lui réservoit votre amour.

C'en est fait, *factum est* (1) ; tout est manifesté, la sagesse et la justice de Dieu, la perfection des ses voies, la fidélité de sa parole, et sa haine contre le péché, et son amour pour la vertu. Alors le Fils de l'homme, s'adressant aux élus : Venez, leur dira-t-il, les bénis de mon Père, *venite benedicti Patris mei* (2); vous avez partagé mes douleurs, vous avez porté ma croix, venez posséder mon royaume. C'est pour vous que le monde fut tiré du néant; c'est pour vous que les siècles ont fourni leurs révolutions; votre nombre est rempli, que l'ordre des choses humaines disparoisse, que le règne de la justice et du bonheur commence pour jamais. Ouvrez-vous donc, portes éternelles; voici le peuple des élus, voici les légions des saints du Seigneur à la suite de Jésus-Christ, portant sa croix : ils entrent

(1) Apoc. xxi, 6.
(2) Matth. xxv, 34.

triomphans et glorieux dans le sanctuaire du Dieu vivant, dont ils vont partager l'éternelle félicité! Alors le Fils de l'homme, après avoir exterminé le crime, et anéanti le règne du péché, remet aux mains de son Père l'empire dont fut honorée son humanité sainte, et le ciel et les cieux des cieux commencent le cantique nouveau en l'honneur de celui qui est assis sur le trône, et de l'Agneau, pour le continuer pendant les siècles des siècles.

SERMON

SUR L'AMOUR DE LA VÉRITÉ,

PRÊCHÉ

LE SECOND DIMANCHE DE L'AVENT.

Beatus est qui non fuerit scandalizatus in me.

Heureux celui qui ne prendra pas de moi un sujet de scandale. Matth. XI, 6.

JÉSUS-CHRIST nous déclare aujourd'hui qu'il sera pour le monde un sujet de scandale, et déjà le saint vieillard Siméon avoit annoncé qu'il étoit établi pour la ruine comme pour la résurrection de plusieurs. Pourrions-nous le comprendre, mes frères, si les oracles les plus formels ne nous obligeoient à le croire, que les hommes se soient scandalisés du Fils de Dieu? Lui dont les vertus étoient si pures, que ses ennemis n'essayèrent

sayèrent pas même d'en ternir l'éclat; dont la doctrine étoit si consolante et si sublime, que les impies de tous les temps sont forcés de lui rendre hommage!

Il se présentoit au monde comme le bon Pasteur, qui venoit chercher la brebis perdue; image de la bonté de son Père, il a passé en faisant du bien. C'étoit le médiateur divin qui réconcilioit le ciel avec la terre; mais aussi le monde voyoit en lui la vérité qui venoit en personne le convaincre, le juger, le condamner : la vérité qui aveugle l'homme si elle ne l'éclaire; qui le rend inexcusable, si elle ne le ramène; qui le perd enfin, si elle ne le sanctifie.

La haine du monde pour Jésus-Christ, n'est que la haine pour la vérité. Le monde méprise la vérité, si elle se tait; mais il la traite en ennemie, lorsqu'elle vient porter la lumière au milieu de ses ténèbres, et révéler au grand jour la honte et l'iniquité de ses

voies. Il faut donc aimer la vérité, pour ne pas se scandaliser de Jésus-Christ; mais aussi l'amour de la vérité est le signe le plus certain de la vocation à la foi, comme il est le principe heureux de toutes les vertus qu'elle inspire. Une ame droite et généreuse est toujours propre au royaume de Dieu. Elle est déjà naturellement chrétienne. *Beatus est qui non fuerit scandalizatus in me.*

C'est à l'amour de la vérité que nous consacrons ce discours, et voici tout notre dessein.

La vérité ne trouve dans le monde qu'une indifférence qui ne se met pas même en peine de la connoître, et une opposition constante à ses maximes et à ses lois.

Le chrétien doit combattre l'indifférence du monde par le zèle pour connoître la vérité; première réflexion : il combat l'opposition du monde, par la fidélité à obéir à la vérité; seconde réflexion.

Le zèle pour connoître la vérité; la fidélité à lui obéir : tels sont les deux caractères de l'amour de la vérité, et tel est le partage de ce discours. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quand nous nous présentons, mes frères, pour vous entretenir de l'amour de la vérité, nous ne venons pas ici discourir de la vérité en philosophes, ni l'envisager dans l'ordre des intérêts de ce monde, étrangers à notre ministère. La vérité que nous présentons à vos hommages et à votre amour, est cette vérité qui vous instruit, par la conscience et par l'Evangile; cette lumière éternelle émanée de Dieu, pour éclairer votre croyance, et diriger vos pas dans les routes difficiles de la vie; cette vérité enfin, qui doit vous juger au dernier jour, et faire éternellement ou votre bonheur ou votre malheur. Or,

nous disons d'abord que vous devez opposer à l'indifférence du monde, le zèle pour connoître la vérité, par l'étude sérieuse de la religion et de vos devoirs.

1°. Par l'étude de la religion : chez toutes les nations de la terre, la connoissance de la religion avoit toujours été placée à la tête de toutes les connoissances humaines. Elle étoit chez nos pères la première étude de l'enfance, l'occupation de tous les âges, comme de tous les états. La religion se présentoit dans toutes les circonstances de la vie : elle se retraçoit dans les lois, dans les habitudes et dans les mœurs; et il suffisoit, pour la connoître, de n'être pas étranger aux plus simples usages consacrés par le monde lui-même, comme des devoirs indispensables. De nos jours, au contraire, la religion, reléguée dans les temples, se trouve bannie de l'ordre entier de la vie humaine. Chez un peuple chrétien, on peut naî-

tre, vivre et mourir, sans aucun rapport avec Dieu ; et pour s'instruire de sa loi sainte, il faut résister à l'esprit de ce siècle incrédule autant que frivole, et contredire son indifférence pour la vérité. Vous le savez, hélas ! cette indifférence ne se borne plus aux principes de la foi, elle s'étend aujourd'hui à toute religion, et ne respecte pas même ces vérités premières qui formèrent dans tous les siècles la croyance du genre humain. Ces grandes vérités que les sages païens avoient jugées dignes des méditations de toute leur vie, que tous les siècles ont révérées comme la base de la morale et la garantie de tous les devoirs, ne sont plus aux yeux du monde que des questions oiseuses, autant qu'impénétrables pour lui. Toute étude solide, toute recherche utile et raisonnable se borne à l'art de parvenir à la fortune, ou d'embellir la vie par la variété des jouissances. Ne par-

lons pas de la foule aveugle qu'entraîne le tourbillon des plaisirs, considérons ceux mêmes dont on estime avec justice la sagesse et la raison : demandez-leur ce qu'ils pensent sur Dieu, sur l'ame, sur la Providence et la vie future. Combien en sont encore à l'ignorance ou au doute, tristes jouets d'une incertitude qu'ils ne daignent pas même éclaircir. Une sagesse matérielle attache l'homme à la terre, lui apprend à juger de tout par les sens, à rapporter tout à ses passions. Elle enchaîne dans la poussière le sublime essor de la pensée, sans permettre à la vertu même de chercher plus haut sa consolation et son appui. Qu'importe que, par d'heureux travaux, le génie chaque jour ajoute aux merveilles des arts ; que des savans laborieux ajoutent avec éclat au noble domaine de la science, si nous éloignons de nos regards ce qui est céleste et divin ? Nous ne contestons

pas leur savoir, mais nous déplorons leur erreur : ils se sont élevés jusqu'aux cieux pour interroger le cours des astres, et ils ont oublié ce Dieu dont les cieux racontent la gloire, et publient l'infinie grandeur. Ils ont tout connu de ce magnifique ouvrage, hors l'ouvrier tout-puissant, dont les peuples les plus barbares ont su lire le nom redoutable écrit en traits de lumière sur la voûte du firmament. Ils ont parcouru la terre, ils descendent dans les abîmes, ils affrontent les écueils et les tempêtes de l'Océan, pour dérober quelques secrets à la nature; et leur propre nature est pour eux un problême, qu'ils ne s'embarrassent pas de résoudre. Ils ont développé les merveilles du corps humain, et n'ont pas su parvenir jusqu'au principe immortel qui l'anime, et ils n'ont pas trouvé la fin de cet ensemble merveilleux! Aveugles et malheureux, ils arrivent à la mort, après avoir tout ap-

pris, excepté ce qu'ils devoient savoir; après avoir tout connu, excepté comment ils devoient vivre; et ils tombent entre les mains du Dieu vivant, sans avoir daigné s'informer ni des lois qu'il nous impose, ni des moyens de trouver grâce devant lui. Bientôt s'est répandue, dans tous les Etats, cette indifférence qui forme le caractère de notre siècle; indifférence qui, passant rapidement de l'oubli de l'Évangile à l'oubli de Dieu, de l'oubli de Dieu à celui des devoirs, finit par abandonner l'avenir au hasard, la morale à l'intérêt, la vie entière aux plaisirs : indifférence d'autant plus funeste, qu'elle prend sa source, non pas dans l'ignorance, mais dans un mépris raisonné de la vérité. Dans les classes élevées, elle substituera peut-être les convenances aux devoirs, les procédés aux sentimens, et la décence à la vertu. Mais descendez aux dernières classes de la société; c'est-là, qu'effaçant dans

les ames les premières notions de la morale, elle les abandonne sans défense à toutes les fureurs des passions : non-seulement les crimes se multiplient, mais le remords se tait, la honte finit, et la conscience s'éteint avec le sentiment de la religion. Des ames avilies portent avec sérénité le poids de la honte et de l'ignominie, et des malheureux couverts de crimes épouvantent la société par une tranquillité plus effrayante que les forfaits mêmes. Qui rendra donc à ces vérités saintes l'honneur et le respect qui leur est dû ? Ce sera vous, mes frères, à qui le ciel a donné de les connoître et de les aimer. A l'indifférence du monde opposez le zèle pour connoître la religion ; les autres connoissances seront l'ornement de la vie, celle-ci doit en être le fond. Elle est tout l'homme, dit l'Esprit saint : *Hoc est enim omnis homo* (1).

(1) Eccle. XII, 13.

Ah ! si l'Eglise, dans les beaux jours de sa ferveur et de sa gloire, exigeoit de ses enfans cette étude assidue des vérités de la foi, qui faisoit dire de quelques-uns d'entre eux, que si les saints livres étoient perdus ils se retrouveroient dans leur cœur, par quel excès d'aveuglement pouvons-nous les négliger, nous que le ciel a placés au milieu de la tentation la plus violente, de l'épreuve la plus décisive à laquelle la foi de Jésus-Christ ait jamais été soumise? épreuve dont on peut dire qu'elle eût anéanti la religion, si la religion pouvoit périr; et qu'elle devoit être ou le terme de son existence, ou la dernière démonstration de sa divinité. O vous tous qui portez encore le trésor de la foi dans une ame sincèrement chrétienne, marchez avec attention et vigilance, le flambeau toujours à la main; les piéges sont semés sous vos pas, et les ténèbres vous environnent. D'un côté c'est l'impiété,

de l'autre une insouciance qui ne laisseroit bientôt parmi les chrétiens que l'ombre et le nom du christianisme. Marchez comme les enfans de la lumière, les yeux toujours fixés vers la loi de Dieu : qu'elle soit votre garantie au milieu du monde, votre entretien dans la solitude, votre conseil dans les doutes, votre consolation dans les douleurs de la vie : puisez dans cette loi divine, et non dans les idées profanes du monde, la connoissance de vos devoirs.

Eh! cette étude fut-elle jamais plus nécessaire. Depuis vingt-cinq années, les vissicitudes des événemens, et plus encore l'empire malheureux usurpé par le mensonge, avoient tari toutes les sources de l'instruction, et presque réduit la religion même au silence : il ne manquoit à nos maux que d'ajouter à l'ignorance un dégoût superbe de la vérité. Les livres effrayent notre légèreté, les réflexions la fatiguent, toute

vérité solide nous semble triste et rebutante. Ne parlons pas des instructions; ah! qui croit avoir besoin de s'instruire! L'indépendance, source funeste des maux de l'Etat, semble s'être réfugiée dans les familles; et jusqu'au sein de la religion, le monde érige son tribunal. Là, vous entendez citer et les pasteurs et les pontifes, et la doctrine de l'Eglise même. C'est-là qu'au sein de la dissipation et des plaisirs, la frivolité accuse, l'ignorance examine, et les passions prononcent sans appel, sur les questions les plus profondes et les principes les plus nécessaires. Chacun discute et prétend tout connoître; tout connoître pour tout juger; tout juger pour tout condamner; tout condamner pour tout mépriser, et s'affranchir du devoir trop pénible de respecter et d'obéir. Si parmi tant de nuages, la vérité se montre quelquefois, l'illusion la rend méconnoissable. Ce que nous re-

doutons par-dessus tout, c'est l'exagération de la piété. On ne cesse de gémir sur la dépravation générale, on appelle la religion au secours de la société, et si la religion se présente, on dispute sur toutes ses maximes; on repousse toutes ses lois, comme l'ouvrage d'un zèle outré. Dans les règles, nous voyons l'excès; dans l'autorité, nous voyons l'abus. Tout ce qui s'élève au-dessus de notre foiblesse, nous le déclarons hors des principes; et parmi les ravages toujours croissans de la licence et de l'impiété, il semble que nous n'ayons plus à redouter que de nous trouver trop chrétiens. Pour vous, mes frères, ne redoutez que l'ignorance ou l'illusion sur vos devoirs; cherchez toujours dans la vérité votre bonheur et votre gloire, vous n'êtes pas faits pour le mensonge. Non-seulement l'illusion vous rendra malheureux, mais elle corrompra tout ce que le ciel avoit mis de

noble, de pur et de généreux dans votre ame : en passant sous l'empire du mensonge, votre ame s'éloigne de Dieu; elle ne peut trouver que ténèbres, dégradation et douleur; la raison s'obscurcit, le cœur se flétrit et se déprave, le caractère perd son élévation, l'ame sa noblesse, le talent même dégénère, et la gloire la plus brillante, si elle est fondée sur l'imposture, s'évanouit bientôt, et ne laisse après elle que le mépris et l'abandon. Cherchez toujours la vérité; interrogez-la, si elle se tait; poursuivez-la, si elle se cache. Malheur à nous, si notre zèle pouvoit un moment se ralentir; mille ennemis vous assiégent, toujours prêts à vous la disputer. Au dehors, ce sont ces ames viles et dégradées, qui ne louent que pour tromper, et ne vous trompent que pour faire servir vos vertus mêmes au triomphe de leurs passions. Et quand je parle des flatteurs, je ne m'adresse pas seulement

aux grands, je parle à tous, mes frères: les flatteurs se trouvent partout; et la vie du monde, elle-même, qu'est-elle autre chose qu'un commerce de flatterie, dont l'art se réduit trop souvent à exagérer les hommages, pour se dédommager en secret par la malignité des censures. Au dedans, c'est l'amour propre, le plus ingénieux des flatteurs, le plus perfide et le plus écouté.

Qui vous défendra de tant de piéges? Ce sera Dieu, mes frères, si vous l'invoquez avec un cœur pur et une humble confiance. Qu'il sera beau de voir parmi les séductions des cours, et les prestiges du pouvoir, des ames droites et vertueuses redouter leur propre grandeur, venir comme les Josias et les Salomon, chercher auprès de Dieu la vérité que les hommes s'obstinent à leur refuser, préparer le bonheur des peuples par l'étude de leurs propres devoirs, et ajouter par la piété, la plus touchante garantie à cet

amour de la justice et de la vérité, qui assure le repos du monde, et fait la sécurité des nations. Cherchez donc la vérité, mes frères, non pas dans un esprit d'illusion, comme ce prince réprouvé, qui n'interrogeoit les prophètes du Seigneur, que pour sanctifier par leur autorité les foiblesses les moins excusables, et rendre en quelque sorte Dieu même complice des iniquités de son cœur. Cherchez la vérité avec un cœur docile, comme Salomon, et non avec cet esprit de contradiction, aujourd'hui si commun, toujours en défiance contre les règles et l'autorité, toujours ardent à réclamer pour le vice contre la vertu, pour les doctrines foibles et corrompues, contre les préceptes les plus formels; et qui s'occupe moins de ce que l'on doit rendre à Dieu, que de ce que l'on peut lui refuser sans se perdre inévitablement et sans retour. Enfin, étudiez vos devoirs avec un esprit de foi, et non

avec cet esprit de crainte qui marche dans les voies de Dieu, toujours avec terreur et précaution, comme on s'avance dans un pays ennemi; qui tremble que de nouvelles lumières ne lui révèlent de nouvelles vertus; et préféreroit le malheur d'ignorer Dieu, ses devoirs et soi-même, à la nécessité de combattre des passions que l'on adore au fond du cœur. Envisagez la loi de Dieu, non pas comme un joug et un fardeau, mais comme la lumière qui doit vous diriger dans les routes du bonheur et du salut. Ne vous contentez pas du zèle pour la connoître, ajoutez-y la fidélité à lui obéir.

SECONDE PARTIE.

Vous devez combattre l'opposition du monde pour la vérité, par la fidélité à lui obéir. Cette fidélité se distingue par le double caractère de la droiture

et de la générosité. La droiture, disposition éminemment chrétienne! elle est la première vertu de la religion, et la source de toutes les grâces du ciel. Notre religion, mes frères, est le culte de la vérité, comme elle est la religion de l'amour; elle adore en Dieu la vérité souveraine, en Jésus-Christ la vérité incarnée, dans l'Esprit saint l'esprit de vérité. Le chrétien ne peut ni résister à la vérité, ni l'ignorer volontairement, ni sauver sa vie même par le silence, aux dépens de la vérité. Il en doit être le disciple, l'apôtre et le martyr. C'est un homme qui adore la vérité, qui vit pour la vérité, qui meurt pour la vérité. Telle est la droiture chrétienne. Qu'elle est belle cette vertu, que Dieu même n'a pas dédaigné de louer dans les anciens patriarches. Ecoutez le magnifique éloge qu'il en fait dans la personne de Job : C'étoit un homme simple, droit, craignant Dieu, et il n'avoit point d'égal

sur la terre. *Numquid considerasti servum meum Job, quòd non sit ei similis in terra, homo simplex, et rectus, ac timens Deum* (1)?

Heureux l'homme, ô mon Dieu, quand il marche devant vous dans la droiture et la simplicité de son cœur! Votre miséricorde ne sauroit le perdre de vue, parce que vous retrouvez en lui le plus noble trait de votre image. L'erreur peut l'égarer un moment, mais jamais le corrompre; s'il s'éloigne, sa droiture est le gage de son retour; s'il tombe, elle demande grâce pour sa foiblesse; s'il est fidèle, elle est le garant de sa persévérance et de son salut. Ah! mes frères, combien cette droiture vous est nécessaire, pour vous garantir de l'opposition à la vérité, qui forme aujourd'hui le caractère dominant du monde. Dans quel temps en effet a-t-on porté plus

(1) Job. 1, 8.

loin l'art funeste de colorer toutes les erreurs, de rendre tous les principes incertains, tous les devoirs méconnoissables? Mais ce qui doit distinguer notre siècle chez la postérité, ce ne sont pas ces désordres inouis, que nos neveux auront peine à croire; c'est l'esprit de systême qui les autorise et les justifie; c'est cette morale facile, qui, après avoir corrompu le cœur, dépravé la raison même. Indulgente pour tous les vices, elle ne réprouve que la vérité qui les condamne, et ne combat que cette religion descendue du ciel pour donner un frein aux passions humaines, et fixer avec autorité les limites immuables du vice et de la vertu.

Le monde, nous dit-on, rend hommage à la religion. Oui, grâce au ciel, nous retirons du moins ce fruit de la plus terrible expérience qui fut jamais. Mais qu'il soit permis de le demander : ce monde, qui reconnoît la nécessité de

la religion, reconnoît-il sa divinité? Parmi tous ceux qui la réclament comme nécessaire pour la multitude, pour leurs serviteurs, pour leurs enfans, combien en est-il qui annoncent, par une conversion sincère, qu'ils la croient vraiment divine, et nécessaire pour eux-mêmes?

Le monde reçoit la religion! Oui, comme on reçoit un ennemi, après de longues et de sanglantes discordes, avec une haine mal déguisée, et une défiance qu'on ne se donne pas même la peine de dissimuler. Le monde ne persécute plus ouvertement la vérité, mais il la redoute; il ne l'appellera plus un mensonge, mais un excès; contraint de fléchir sous son empire, il se console et se croit sage, s'il réussit à mêler les préjugés avec les principes, le bien avec le mal, la lumière avec les ténèbres, à professer une religion sans en pratiquer aucune; s'il échappe enfin au reproche d'impiété,

sans se condamner à être chrétien. De là cette confusion dans les idées, dont vous-mêmes ne cessez de gémir : chaque jour vous répétez que tous les principes s'effacent, que tous les liens se relâchent, que tout est faux dans nos systêmes comme dans nos mœurs, et qu'il n'y a plus ni morale ni vérité parmi les hommes.

Résistez donc à l'esprit du monde par un esprit de droiture, aussi invariable que l'est son opposition même, et vous serez plus forts que le monde. Que la vérité imprime à toutes vos pensées, à tous vos desseins, le grand caractère de la justice et de la vertu. Non, ce n'est point assez qu'elle préside à vos pensées, il faut qu'elle pénètre dans le cœur, et qu'elle y règne par l'amour. La religion ne se contente point, comme la philosophie, de nous montrer la vérité, et de nous exhorter à la suivre ; elle nous en inspire l'amour. Aimez la

vérité, mes frères, et vous ne la trouverez plus trop sévère; vous ne disputerez plus sur les devoirs, vous ne demanderez plus dans quelles bornes étroites vous pouvez vous renfermer; mais plutôt par quels sacrifices vous pouvez signaler votre zèle, mais à quel degré de perfection et d'amour Dieu vous permet d'aspirer. Amour sacré, de tous les sentimens du cœur de l'homme, le plus juste, le plus généreux, et le plus doux! Par lui l'ame s'éclaire et s'agrandit; elle s'embrase, elle s'élève à l'héroïsme, elle enfante des miracles; que dis-je? ravie par l'amour, soutenue par l'espérance et par la foi, elle prend son vol, et pénètre dans le ciel même. Elle s'unit à Dieu, la vérité souveraine, et semble rapporter ici-bas quelque chose de sa bonté, de sa lumière et de sa grandeur. C'est alors que le chrétien se montre intrépide dans les dangers, invincible dans les combats; c'est alors qu'il défie

le monde, et se glorifie dans les infirmités et les douleurs. Voilà, mes frères, la générosité chrétienne. Ainsi, Paul, à peine baptisé, ne retient pas la vérité captive; il court prêcher dans les synagogues le nom qu'il avoit blasphémé, et devient l'apôtre du monde entier.

Ainsi le généreux Eléazar, demande à mourir, plutôt que de souffrir que l'ombre même de l'imposture déshonore ses cheveux blancs, et devienne un scandale pour la jeunesse. Ainsi les martyrs au milieu des tourmens s'écrioient : Je suis chrétien! Je suis chrétien! c'est ce cri généreux qu'il faut enfin faire entendre, si nous voulons nous sauver nous-mêmes, et sauver la société.

Eh! qui peut mieux que vous, Messieurs, entendre ce langage? quel autre pourrions-nous vous adresser, et que vous demande-t-on enfin? De vous montrer pour Dieu tels que vous êtes pour le prince,

prince, pour l'honneur, pour la patrie; de ne pas démentir, dans la cause la plus sacrée, cette générosité que l'on voit toujours prête à briser tous les liens, et à prodiguer les sacrifices au premier signal de l'honneur et du devoir. Le premier devoir n'est-il pas de ramener, par de grandes et nobles vertus, cet amour de la vérité, sans lequel il n'existe plus ni probité, ni religion, ni justice, ni honneur, ni société parmi les hommes.

Faut-il dévoiler à vos yeux cet esprit de mensonge et d'illusion, l'opprobre et le fléau de notre siècle? Hélas! il suffit de comparer ce que nous étions, et ce que nous sommes. Rappelez-vous ce caractère de franchise, de sincérité, qui distingua nos aïeux parmi tous les peuples du monde; cet esprit de droiture et de vérité, qui, descendant pour ainsi dire du trône, se répandoit dans tous les rangs de la société. Elle fut prononcée

par un roi de France, cette maxime vraiment royale : Que si la vérité étoit bannie du cœur des hommes, elle devroit se retrouver sur les lèvres des Rois. Hélas ! la vérité long-temps bannie sembloit perdue pour nous, et voici que nous la retrouvons dans le cœur des enfans de saint Louis.

Vos pères, Messieurs, vos pères, nobles soutiens du trône, puisoient comme leurs princes dans une droiture religieuse, et les lumières qui font les sages, et les vertus qui font les héros. Le peuple, digne de ses chefs, conservoit jusque dans ses écarts, ce saint respect des engagemens, cette droiture, cette fidélité qui s'unissent admirablement à l'esprit de la religion. Ainsi, pendant quatorze siècles, les François sont restés fidèles à la foi de Clovis ; ainsi l'auguste maison de nos Rois, la plus ancienne de l'univers, avoit vu son trône s'affermir par ses vertus, par ses bien-

faits, et par l'amour du plus sincère et du plus vrai de tous les peuples.

O mœurs, ô vertus de nos pères! religion, amour sacré de la vérité, qu'êtes-vous devenus? Hélas! l'impiété a prévalu; elle a dit aux peuples égarés : Le mensonge et la vérité sont des noms sans réalité; l'intérêt est l'unique loi: sa voix a retenti dans nos villes, dans nos campagnes, et jusque dans ces hameaux, si long-temps l'asile de l'innocence et de la bonne foi. Soudain l'antique droiture a disparu, et avec elle toute sécurité, toute confiance. Le commerce n'est plus qu'une guerre où l'on se dresse des embûches; la fraude et la mauvaise foi trompent la sagesse des lois et embarrassent leurs organes. La défiance et le soupçon descendent au sein des familles; dans les engagemens les plus saints, dans les rapports les plus intimes, le frère se défie de son frère, et le père de ses enfans.

En vain d'illustres modèles nous rappellent de toutes parts aux vertus de nos pères; ce peuple, qui les chérit dans ses princes, n'a pas encore la force de les imiter. C'est à vous, Messieurs, de l'entraîner par vos exemples; c'est à vous de faire revivre la droiture, la loyauté, la fidélité qui vous furent transmises avec le sang, et dont vous restez dépositaires. Mais ici la morale humaine est impuissante, la religion seule peut nous sauver. Ce n'est pas seulement l'Eglise de Jésus-Christ, c'est la société toute entière qui vous le demande, au nom des intérêts les plus sacrés. Honorez la religion par vos exemples, faites la régner autour de vous; c'est à vous qu'il est réservé de l'ennoblir aux yeux des hommes, par tout ce que la dignité des sentimens, et l'élévation du caractère peuvent ajouter de charmes à sa grandeur. Ce ne sera pas vous qu'étonneront les sacrifices; ah! ils feront plutôt votre

bonheur et votre gloire. Il est beau de souffrir pour la vérité, il seroit doux de mourir pour elle. Dévouez-vous donc pour la vérité, mes frères; et au dernier jour, elle vous apparoîtra, non pas terrible et menaçante, mais consolante et favorable, pour adoucir vos derniers momens. Alors les combats finiront, les nuages se dissiperont; la mort ne sera pour vous que la fin d'une triste nuit, et le commencement du jour éternel de la vérité, qui fera pour toujours votre bonheur. Ainsi soit-il.

SERMON

SUR L'INDIFFÉRENCE PRATIQUE,

PRÊCHÉ

LE TROISIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

Tu quis es?

Qui êtes-vous? Joan. 1, 19.

SIRE,

Si parmi les grands exemples et les augustes vertus qui nous édifient et nous consolent, il se trouvoit ici quelqu'un de ces chrétiens, aujourd'hui si nombreux, qui conservent la foi sans en remplir les devoirs; qui, contens de professer des principes religieux, négligent les lois de la religion, et en dédaignent les saintes pratiques; qu'il nous soit

permis de lui adresser ces paroles de notre Evangile : *Tu quis es?* Qui êtes-vous ?

Êtes-vous un déserteur de la foi de nos pères, et faut-il vous compter parmi ses ennemis? Non, la foi du moins vous a toujours trouvé fidèle, et elle vous distingue honorablement des impies. *Et dixit : Non sum* (1).

Serez-vous de ces cœurs vicieux, que le désordre des passions place dans un état d'opposition inévitable avec la loi qui les condamne? Loin de nous ces imputations flétrissantes. Parmi les chrétiens dont je parle, il en est dont les nobles sentimens n'attendent que le sceau de la religion pour les rendre aussi irréprochables devant Dieu qu'ils le sont devant les hommes. *Et respondit : Non* (2).

(1) Joan. 1, 21.
(2) *Ibid.*

Vous êtes donc chrétien? Hélas! on admire en vous des vertus humaines; mais j'y cherche en vain les vertus de la foi. Vous seriez sans doute un disciple accompli de la sagesse du siècle; mais vous n'êtes point un disciple de Jésus-Christ.

Qui êtes-vous donc, si vous n'êtes ni incrédule, ni chrétien; ni vicieux, ni fidèle; et comment caractériser votre état? *Quid ergo es tu* (1)?

Appelons-le, mes frères, *indifférence pratique*: de tous les maux de la religion, le plus redoutable, le plus funeste; de tous les genres de persécution, le plus infaillible pour assurer sa ruine: C'est cette indifférence si commune parmi nous. Il est de notre devoir de la dévoiler et de la combattre, sous quelque forme qu'elle se présente. Déjà nous vous l'avons montrée se jouant de

(1) Joan. 1, 21.

tous les principes, et méprisant toute vérité; nous venons vous la montrer aujourd'hui moins impie, sans être plus conséquente; rendant hommage aux vérités de la foi, et négligeant les vertus qu'elle inspire; repoussant également, et les dogmes de l'impiété, et les devoirs de la religion; en un mot, fidèle, si l'on veut, aux principes, mais obstinément rebelle aux grandes obligations qui en sont les conséquences.

Ce n'est donc pas ici l'incrédulité qui se refuse à la croyance, ni même le doute qui ne permet pas de s'y fixer; c'est l'affoiblissement de la foi, qui ôtant la force à ses motifs, et à ses lois toute autorité, nous précipite dans une insouciance qui ne permet plus de s'en occuper.

S'il exista jamais un désordre qui dût réveiller le zèle des ministres de Jésus-Christ, et de toutes les ames que touche encore l'amour de la religion, c'est sans

doute cette indifférence pratique, qui réduit l'Eglise à pleurer les enfans qui lui restent, presque aussi amèrement que ceux qu'elle a perdus.

Nous vous montrerons, 1°. combien l'indifférence pratique est coupable en elle-même; 2°. combien elle est funeste dans ses conséquences. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

J'appelle *indifférence pratique*, ce systême qui réduit le christianisme à la simple croyance; comme si l'on étoit chrétien, ainsi que l'on est philosophe, par de stériles spéculations, qui n'imposent aucun sacrifice aux passions, et qui ne sauroient produire aucune vertu. Observons d'abord que toute religion impose nécessairement de grands devoirs, par cela seul qu'elle règle les rapports de l'homme avec Dieu, notre premier principe et notre fin dernière. Elle doit lui dévouer la raison,

le cœur, les sens même; en un mot, l'homme tout entier : donc retrancher de la religion les pratiques et les devoirs, ce seroit la détruire dans ce qui la constitue essentiellement. En réprouvant l'impiété, ce seroit en adopter les principes dans toute la conduite de la vie.

De là cette conséquence, qu'il suffira de vous développer, pour vous faire comprendre le crime et l'illusion de cet état : *L'indifférence pratique n'est que l'impiété pratique.*

Considérez en effet l'impiété, non plus dans le vague de ses systêmes, mais réduite en action, et appliquée à la conduite de la vie : quels seront ses effets? D'abord elle éloigne les hommes des devoirs consacrés pour le culte extérieur qui est comme *le corps de la religion.* Pénétrant dans le cœur, elle anéantit les sentimens et les vertus, d'où résulte le culte intérieur qui en est *l'ame.* C'est

ainsi qu'effaçant l'image de la divinité du souvenir des hommes, l'impiété leur apprend à vivre sans religion et sans Dieu. Or l'indifférence détruit également la religion, parce qu'elle nous conduit 1°. à l'abandon des devoirs extérieurs de la religion; 2°. à l'oubli des sentimens et des vertus qu'elle nous prescrit.

Elle nous conduit à l'abandon des devoirs extérieurs. L'indifférent se rassure d'ordinaire sur son attachement aux principes de la foi; mais observez-le bien, mes frères, tout se lie et s'enchaîne dans cette religion divine; le christianisme est tout pratique, et il n'est pas un principe qui ne nous impose un devoir : voyons comment l'homme indifférent les remplit. En vain la religion ramène les temps consacrés à la pénitence et à la prière; en vain ont reparu ces augustes solennités, toujours sanctifiées, chez nos pères, par le renouvellement de la foi, l'amende-

ment des mœurs, et la ferveur de la piété; en vain l'Eglise, dont il se dit enfant soumis, appelle tous les fidèles à se réconcilier avec Dieu : l'indifférent se sépare, il s'excommunie lui-même. *Segregant semetipsos* (1). Si l'on se montre dans le temple, à certains jours, on y paroît plus distrait qu'à un spectacle profane. Si l'on se résigne à remplir quelques observances simples et faciles, c'est que le monde les a rangées parmi les bienséances; et ces foibles restes d'une foi qui s'éteint, sont moins un hommage que l'on rend à Dieu, qu'un tribut de plus que l'on croit devoir à l'opinion.

Le service de Dieu devroit être pour le chrétien la première affaire, l'unique affaire de la vie, *unum est necessarium* (2) : aujourd'hui on la range à peine parmi les affaires sérieuses; on ne rougira

(1) Jud. 19.
(2) Luc. x, 42.

pas de la renvoyer après les convenances sociales, après les plaisirs et les distractions les plus frivoles. La religion, le plus sacré des intérêts, tient toujours la dernière place, et Dieu vient après tout le reste; que dis-je? on la bannit de la vie entière, on la réserve pour se consoler dans les jours du malheur, ou pour se rassurer à l'heure de la mort. En attendant elle dort au fond des consciences : les uns la négligent comme inutile; les autres, aveuglés par les préjugés d'un siècle incrédule, en sont encore à redouter cette foi si consolante et si pure. Dans la crainte d'être trop religieux, ils osent à peine commencer à être chrétiens. Ainsi l'oubli total des devoirs religieux dégénère en indifférence, l'indifférence en systême, le systême en coutume, pour ne pas dire en loi générale. N'est-ce pas ainsi, ô mon Dieu, que l'on détruit votre religion, plus sûrement peut-être,

que par les blasphêmes et la guerre ouverte de l'impiété?

L'indifférent ne manque jamais de nous répondre que c'est par le cœur que l'on est chrétien; que la religion n'existe que par les sentimens, ne se prouve que par les vertus : montrons-lui donc que, sous le rapport des sentimens et des vertus, son indifférence se confond encore avec l'impiété.

Quelquefois, je le sais, vous le verrez dévoué à ses devoirs envers les hommes, sensible pour les malheureux, fidèle à l'amitié; ajoutez à ces qualités mille autres qualités sociales : n'examinons pas ici la réalité de ces vertus; accordons, pour un moment, que l'estimable réunion d'une rare droiture d'esprit, d'une extrême bonté de cœur, avec une parfaite modération de caractère, ait été assez favorisée par les circonstances pour que cette vertu, sans boussole et sans guide, ait échappé à

tous les écueils du monde, comme à tous les orages des passions; toujours est-il vrai que ces vertus tout humaines n'ont rien de commun avec Jésus-Christ, par qui seul nous serons sauvés. Cherchez dans leur conduite quelles sont les vertus que la foi leur inspire, ou les actions qu'elle détermine. Observez si elle est jamais le motif qui les anime, ou le frein qui les arrête? Eux-mêmes vous diront qu'ils obéissent à l'honneur, à la droiture naturelle; que quand ils cesseroient de croire en Dieu, rien ne changeroit dans leur conduite. Hélas! nous leur répondrons en gémissant, que loin d'être de vrais chrétiens, ils ne seroient pas même de vertueux païens. Interrogez ces peuples anciens, assis à l'ombre de la mort; apprenez d'eux combien l'homme a besoin de Dieu à tous les momens de son existence : toutes leurs actions publiques et particulières, leurs délibérations, leurs entreprises,

portoient le caractère de la religion. Les autels, les sacrifices, les dieux, se retrouvoient partout, dans le sénat, dans les armées, dans les places publiques, sur les limites de leurs champs, et jusqu'au sein de leurs foyers. Dans les ténèbres où ils étoient plongés, il semble que leur ame se retournât sans cesse vers la divinité; ils n'agissoient que sous ses auspices, et n'étoient tranquilles que sous ses regards. Grand Dieu! et les chrétiens de nos jours vous ont relégué dans vos temples! Vous y restez délaissé, solitaire, sans qu'il vous soit permis d'intervenir dans la conduite de leur vie, ou le réglement de leur maison! Non, non, qu'ils interrogent de bonne foi leur conscience; elle leur répondra qu'ils sont aussi éloignés des sentimens que des pratiques. Ils croient en vous, ô mon Dieu! mais ils ne savent pas vous aimer, et ils ne daignent pas vous craindre. Riches des biens dont

vous les comblez, les voit-on lever les yeux vers la main qui les leur distribue? Frappés par votre justice, ils ont murmuré peut-être, mais ils ne se sont pas repentis; ils confessent votre existence, mais ils ont mis entre eux et vous un immense intervalle, que leur ame appesantie ne songe pas même à franchir. Si on les presse de mettre ordre à leur conscience, et de pourvoir à leur éternité, il n'en est pas un qui ne vous réponde qu'il est bon fils, bon époux, bon père, et que Dieu n'en demande pas davantage. O triste et scandaleux renversement! les hommes sont tout; Dieu n'est rien. Si les hommes n'ont pas à se plaindre, Dieu n'a rien à exiger, pas même la dette sacrée de la reconnoissance et de l'amour! On ne parle parmi nous que de principes et de moralité, et à la tête de la morale nous avons placé l'oubli de Dieu!

Eh quoi! les peuples les plus sau-

vages, les hordes les plus barbares unissent leurs voix pour honorer le père commun ! Depuis qu'il existe des hommes, la terre entière n'est qu'un temple qui retentit d'un bout à l'autre des accens de la religion, des gémissemens de la prière, des hymnes de la reconnoissance; et des chrétiens publieront hautement que l'homme a des droits sur l'homme, et que Dieu, le gardien et le vengeur de tous les droits, ne s'est réservé pour lui-même aucun hommage, aucun tribut ! O vous, qui reconnoissez dans le ciel un maître, un bienfaiteur, un père, auriez-vous pu penser que ces titres sacrés ne vous imposent aucun devoir? Quoi? pourvu que vous remplissiez quelques devoirs envers les hommes, où l'orgueil a peut-être plus de part que la vertu, vous seriez déchargé de toute obligation envers Dieu? Pourvu que vous disiez : *Je suis chrétien*, le ciel vous laisseroit le droit

inconcevable de négliger la religion, et de la décréditer par vos exemples? Vous vous flattez pourtant de trouver grâce devant Dieu, parce que vous n'en êtes pas venu jusqu'à vous ranger parmi les impies. Ainsi vous vous croyez justifié par cela seul qu'il existe un état plus désespéré que le vôtre. Mais à quoi se réduit la différence? L'impie vit indépendant de la divinité, parce qu'il a dit dans son cœur : *Il n'y a pas de Dieu*; l'indifférent croit à son existence, et vit comme si Dieu n'existoit pas. L'impie combat des vérités nécessaires; l'indifférent les néglige en les adorant. L'impie sera quelquefois meilleur que ses principes; l'indifférent se déprave en dépit des siens. L'un est plus insensé dans ses opinions, l'autre plus inconséquent dans sa conduite. L'impiété se termine à la haine de Dieu; l'indifférence à l'oubli, pour ne pas dire au mépris de Dieu.

Eh ! plût au ciel qu'un pareil désordre se bornât du moins à ce monde, que l'attrait des passions et l'enchantement de la vanité a rendu dans tous les temps ennemi de Jésus-Christ et de sa doctrine. Mais une calamité dont on n'a vu d'exemple dans aucun siècle ni chez aucun peuple, c'est l'indifférence devenue populaire ; une génération presque entière n'attachant aucun prix à la religion de ses pères, également indifférente pour les autels et pour les tombeaux ; c'est la multitude elle-même, perdant le sentiment de la religion avec l'habitude d'en remplir les devoirs, et s'enfonçant chaque jour dans les ténèbres, avec une insouciance qui eût effrayé le monde païen.

Il est donc vrai que l'indifférence pratique conduit à l'abandon des devoirs extérieurs, et l'abandon des devoirs extérieurs à l'oubli de tout culte intérieur ; donc elle détruit la religion, ainsi que

l'impiété. Donc l'indifférence pratique n'est que l'impiété pratique : il nous reste à vous en exposer les conséquences.

SECONDE PARTIE.

C'est un préjugé particulier à notre siècle, de croire qu'il suffit de conserver la foi pour s'acquitter envers la religion, pour vivre en paix et mourir tranquille, pour satisfaire enfin à la grande obligation de l'exemple envers la société. Non-seulement votre foi ne vous justifiera pas sans les œuvres, mais elle sera votre condamnation ; non-seulement elle ne vous consolera pas, mais elle doit être votre tourment, et pendant la vie et à la mort ; non-seulement votre foi n'édifiera pas la société, mais unie à l'indifférence, elle en deviendra le scandale : telles sont les suites malheureuses de l'indifférence pratique.

1°. Elle sera votre condamnation. Parmi toutes les preuves que nous pour-

rions vous en donner, nous nous bornerons à cette opposition constante et volontaire que l'indifférence établit entre votre conscience et votre conduite, qui devient une contradiction de tous les momens et une inconséquence de toute la vie. Qu'est-ce, en effet, qu'un chrétien qui croit sans pratiquer? C'est un homme profondément convaincu qu'un Dieu est descendu du ciel pour nous éclairer par l'Evangile, qu'il en a dicté tous les oracles, qu'il l'a consacré par ses exemples, qu'il l'a scellé de son sang; et cet Evangile, il ne le suit pas! Il croit que l'Eglise tient ici-bas la place de Jésus-Christ même, pour nous diriger et nous instruire; et cette Eglise, il ne l'écoute pas! Il sait, il croit d'une foi ferme que la mort peut à chaque instant le livrer entre les mains de la justice éternelle; et il ne s'y prépare pas! Mais de tous les mystères que peut renfermer le cœur de l'homme dans l'excès de l'in-

sensibilité, voici le plus effrayant : Vous croyez à un enfer, et vous ne faites rien pour l'éviter ! que dis-je ? vous accumulez chaque jour vos offenses. Courbés sous le poids des iniquités, vous vous jouez en aveugles sur le bord des abîmes éternels, et vous en sondez sans effroi la profondeur ! Ah ! laissez à l'incrédule la gloire affreuse de s'endurcir contre Dieu ! Êtes-vous entraîné loin de lui par des passions qui se seroient changées en habitudes ? votre foi vous condamne ; elle vous dit, que vous exposer à mourir dans cet état, ce seroit agir en insensé. Nous direz-vous que nul désordre ne vous accuse ? vous prononcez vous-même votre arrêt. Quoi ? il vous seroit si facile de consacrer par la foi les vertus qui vous honorent, et vous en voulez perdre le fruit pour l'éternité ? Quoi ? sans avoir à redouter ni la rigueur des sacrifices, ni l'humiliation des aveux, vous pourriez vous refuser à des démarches consolantes,

solantes, que Dieu commande d'ailleurs avec une autorité absolue.

En vain dans cet état espérez-vous goûter les consolations de la foi pour avoir part à ses bienfaits; ce n'est pas assez de la connoître, elle veut des ames aimantes et capables de la sentir profondément. Notre religion n'est point un système ni une opinion religieuse, ainsi que la nomme le monde; la religion est un sentiment, le plus puissant, le plus heureux des sentimens; elle fait le bonheur du juste, elle embellit la prospérité; mais au jour de l'adversité, elle déploie sa vertu divine. Le juste est grand dans le malheur, il est heureux des biens qu'il attend, heureux des vertus qu'il pratique. Dans le ravissement de l'espérance et de l'amour, il est heureux des maux qu'il souffre, et des larmes qu'ils lui font répandre. Mais vous qui, glacés par l'indifférence, vous contentez de reconnoître la

vérité et de l'adorer de loin, où puiserez-vous la consolation? Sera-ce dans les vertus touchantes de la foi? mais, vous ne les pratiquez pas. Dans les biens ineffables qu'elle nous présente? vous ne faites rien pour les mériter. Dans la méditation de sa céleste doctrine? elle vous trouve toujours rebelle. Ah! lorsqu'abattu par l'infirmité, abandonné par le monde, frappé peut-être de ces plaies cruelles du cœur, qui ne se guérissent jamais, vous reviendrez à la religion, le seul appui de l'homme et sa dernière amie dans le malheur, elle s'attendrira sur vos douleurs, sans doute; mais que pourra-t-elle pour votre bonheur? Elle ouvre à vos yeux l'Evangile; partout vous y lisez votre arrêt; partout c'est un Dieu qui punit le serviteur inutile, qui condamne l'arbre stérile, qui se plaît à surprendre le pécheur; un Dieu qui ne récompense que l'amour, et ne fait grâce qu'au repentir. Je sais, mes frères, que

vous ne renoncez point aux espérances de la foi : un jour, nous dites-vous, vous reviendrez à Dieu : mais qui sait si le dernier moment ne sera pas pour vous un coup de foudre, comme il l'est sous vos yeux pour tant d'autres ? Du reste, soit que la mort nous précipite dans le tombeau, soit que nous en descendions lentement tous les degrés, la surprise est souvent la même ; Dieu se plaît à punir les illusions volontaires de la vie, par l'illusion de la mort. Mais je veux qu'il vous accorde et le temps et la volonté de vous reconnoître, que penserez-vous alors de l'indifférence où vous vivez ? Pour en juger, placez-vous à ce moment fatal : le monde s'évanouit à vos regards, les portes de l'éternité s'ouvrent, et votre conscience reprend ses droits. Peut-être répétez-vous, pour la calmer, ce que vous nous dites si souvent : Je ne fus jamais impie, pourrois-je craindre de paroître devant Dieu ? Vous avez cru

en Dieu, répond votre conscience ; mais par quels hommages avez-vous signalé votre foi? Etranger à toute religion, vous n'avez vécu que pour la terre ; vous avez été à vous-même votre unique objet, votre seule idole; de quel droit attendez-vous de Dieu la récompense? Vous croyez vous acquitter des promesses de votre baptême par des vertus tout humaines, dont le monde fut le théâtre, l'orgueil le héraut, vous seul le terme et la fin dernière? Continuerez-vous à protester que rien ne vous trouble dans le cours entier de votre vie; ce langage peut imposer silence aux hommes, mais vous n'oseriez le tenir à Dieu ; ce seroit lui dire : O mon Dieu ! ma vie fut toujours pure ; toujours fidèle envers les hommes, je n'oubliai sur la terre que mes obligations envers vous; reconnoissant et généreux pour mes semblables, mais ingrat envers vous seul, j'ai joui de vos bienfaits et me suis approprié vos dons;

sans vous les rapporter jamais ; j'ai consacré, par mes exemples, toutes les vertus sociales, je n'ai méprisé que vos lois; j'ai vieilli dans l'oubli de vos commandemens, sans craindre de mourir dans votre disgrâce : aujourd'hui je me crois sans reproche, et j'attends avec confiance ce jugement qui faisoit trembler les plus grands saints. Alléguerez-vous enfin que vous avez douté si ces pratiques étoient des devoirs ? Ah ! ces doutes vous paroîtront alors un crime de plus, et non pas une excuse. Insensé, direz-vous, j'ai douté, et dans mes doutes ma vie s'est évanouie comme un songe ; j'ai douté, et dans le doute j'ai choisi le parti que je n'aurois pas voulu prendre sur le moindre des intérêts humains ; j'ai douté, et il ne me reste plus qu'une éternité malheureuse, à laquelle je me suis dévoué sur un doute et sans examen.

Enfin, j'ai ajouté que votre indifférence deviendroit le scandale de la société,

dont vous devez être l'édification. Ne nous dites pas que vous respectez la religion, que vous la recommandez dans vos familles ; un mot suffit pour vous répondre. Vos principes sont pour vous seul, vos exemples sont pour les autres : plus même vous leur aurez inspiré de confiance par l'élévation de vos sentimens, plus ils seront portés à juger que les pratiques religieuses sont médiocrement utiles, puisqu'enfin vous les négligez; et, vous voyant sur tout le reste justes, modérés, fidèles à tous vos devoirs, comment ne penseroient-ils pas que la religion n'en est pas un, puisque vous réservez pour elle l'indifférence et l'abandon ? Alors si leurs principes se dépravent ; si, négligeant à leur tour le service de Dieu, ils passent rapidement de l'indifférence à l'irréligion, de l'irréligion à l'immoralité profonde ; si, jusqu'au sein de vos familles, vous voyez s'établir la licence et le scandale, quels

regrets vous vous serez préparés ! O combien de parens verseront des larmes amères, en voyant mettre en principe par leurs enfans ce qu'ils auront eux-mêmes établi dans la pratique. Malheureux, pour n'avoir pas compris que la religion conserve en vain ses temples et ses autels, si on lui ravit les vertus qui répondent de son existence, et qu'après une génération indifférente il ne peut naître qu'une génération incrédule. Le monde a vu plus d'une fois des peuples égarés par le fanatisme religieux, quitter la religion de leurs pères, pour passer à des cultes étrangers et à des religions nouvelles ; mais à la suite de l'indifférence vient le mépris de toute religion, la nuit profonde de la barbarie ; et pour réunir en un seul mot toutes les erreurs, tous les fléaux, tous les forfaits, si nous cessions d'être chrétiens, il ne nous reste que l'athéisme, athéisme populaire, universel, sans ressource et sans espérance.

Repoussée par la persécution, la religion rentre souvent dans les empires; et s'y établit avec gloire; chez un peuple indifférent, elle languit, elle s'éteint comme la dernière étincelle d'un flambeau qui finit, pour ne se rallumer jamais.

O mon Dieu, nous n'en pouvons douter, vous détournerez ce malheur. N'est-ce pas vous, dont la main paternelle, brisant les fers de la religion, lui rendit cette voix puissante qui nous rappelle de toutes parts aux vertus comme à la foi de nos pères? N'est-ce pas vous qui la faites triompher et sur le trône de saint Louis, et sur chaque degré du trône? C'est de là qu'elle brille à tous les yeux et qu'elle parle à tous les cœurs. De quelque côté que se portent mes regards, je trouve ici des ames embrasées du feu sacré, et brûlant de le répandre. Et nous, mes frères, attendrions-nous du ciel des bienfaits plus signalés,

de plus nobles modèles, et des miracles plus éclatans? Songez que vous ne recueillerez que ce que vous aurez semé. Nous serons probablement à jamais ce que nous voudrons être à présent, et vos enfans le seront après vous. Vous n'avez pas droit d'exiger d'eux qu'ils soient meilleurs et plus chrétiens que vous-mêmes. Voici des jours de salut et de grande miséricorde, hâtez-vous d'en profiter; montrez au peuple, qui vous contemple, le grand spectacle des vertus chrétiennes; elles consoleront la religion, renouvelleront la société, affermiront le trône, et assureront votre bonheur pendant la vie, à la mort, et durant l'éternité. Ainsi soit-il.

...

SERMON

SUR LE BON EXEMPLE,

PRÊCHÉ

LE QUATRIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

Parate viam Domini.

Préparez la voie du Seigneur. Luc. III, 4.

CETTE voix qui crioit dans le désert retentit aujourd'hui dans tous les temples de l'univers, dans les villes, au sein des cours, et jusqu'au pied du trône des rois : Chrétiens, qui que vous soyez, préparez la voie du Seigneur, par la sincérité de la foi, l'innocence de la vie, et la ferveur de la piété ; *parate viam Domini*. Mais vous, mes frères, que la naissance, la fortune et les dignités placent à la tête de la société, est-ce assez de vous rendre dignes du royaume de

Dieu par vos vertus? Non, vous devez l'étendre au dehors, et disposer les peuples à le recevoir, par vos exemples; *parate viam Domini.* Préparer le règne de Dieu, en régnant vous-mêmes par l'exemple de toutes les vertus, quelle heureuse obligation, mes frères! Elle seroit la plus noble prérogative de votre état, si elle n'en étoit le premier devoir : elle embrasse toutes les situations et tous les momens de votre vie; mais il est des circonstances qui lui impriment un caractère plus imposant et plus sacré, lorsqu'après de grandes calamités la religion se trouve affoiblie, la morale altérée, et que la société reste chargée devant Dieu d'une dette immense, qui ne peut s'acquitter que par un retour général et solennel. C'est encore dans les jours de réconciliation et de paix, où Dieu, revenant le premier vers un peuple qui l'oublia, et faisant succéder la miséricorde aux châ-

timens, semble donner le signal d'un renouvellement universel. Alors tous ceux que touchent encore l'intérêt de la gloire de Dieu et le salut de leurs frères, doivent réunir leurs efforts pour rendre à la religion son empire, en présentant le modèle des vertus qu'ils veulent persuader. Séparé de l'exemple, tout autre moyen seroit inutile et toute espérance illusoire : au contraire, quels qu'aient été les progrès de la licence et de l'erreur, le bon exemple peut encore assurer notre bonheur et celui des générations futures. Si l'exemple est pour nous un moyen indispensable de salut, il en est aussi le moyen infaillible. Telle est l'importante vérité que nous allons vous développer.

Nécessité du bon exemple, premier point; avantages du bon exemple, second point. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Nous reconnoissons tous, mes frères, la nécessité de revenir à la foi de nos pères et aux vertus qu'elle commande ; et, grâce au ciel, le zèle n'est pas éteint parmi nous : les uns mettent leur espérance dans la sagesse des institutions et des lois, les autres attendent tout de l'instruction et des lumières. Mais, parmi tous les moyens, il en est un que le ciel a mis à la disposition de tous, que la religion recommande à tous, sans lequel tous les autres seroient inutiles, et le seul néanmoins que le plus souvent on oublie : je parle du bon exemple. Sans le bon exemple, nous ne pourrions ni remédier aux maux présens, ni détourner les maux à venir. En vain la sagesse humaine voudroit fonder sur les lois seules l'empire de l'ordre et de la vertu : les païens eux-mêmes l'ont reconnu. Ce qui décide du sort des peuples, ont-ils dit,

ce ne sont ni les institutions ni les lois; ce sont les mœurs; c'est-à-dire, les usages consacrés par la pratique universelle, et ces traditions religieuses, et ces vertueuses habitudes qui se transmettent aux enfans par l'exemple de leurs pères. Parcourez l'histoire des nations; l'exemple a toujours été la loi souveraine du monde, à laquelle vous verrez céder et les institutions les plus révérées et les lois les plus saintes, souvent même les sentimens les plus sacrés de la nature. C'est donc l'exemple qu'il faut opposer à la puissance de l'exemple. Le spectacle des grandes vertus peut seul arrêter les grands scandales, ou en réparer les ravages.

On se flatte de suppléer à l'insuffisance des lois par l'instruction et les lumières; mais qui ne sait que les siècles les plus corrompus furent toujours ceux où une oiseuse philosophie multiplia ses vaines maximes? Quel siècle plus éloquent en

éloges de la vertu, que ce siècle malheureux qui mit en doute tous les principes, et nous apprit à disputer sur tous les devoirs? Chaque jour voyoit éclore un nouveau systême de morale, et chaque jour nous révéloit un nouveau désordre dans les mœurs. Il n'est question parmi nous que de principes et de moralité, dans les livres, dans les cercles, et jusque sur les théâtres; et nous n'avons vu que des crimes! Il y a long-temps que tout est dit sur la religion et la morale; ce ne sont plus des discours que vous demandent vos familles et la société, ce sont des vertus et des modèles. L'antiquité comptoit aussi des siècles de philosophie et de lumières. Les leçons sublimes de tant de sages ne purent convertir un seul village : douze apôtres ont changé le monde; mais à l'éclat de la doctrine et des miracles, ils ajoutoient la force de l'exemple, qui seul dompte les cœurs et entraîne les volontés. Le Fils de Dieu

lui-même fit précéder par les exemples sa prédication divine : il commença, dit l'Ecriture, à faire et à enseigner ; *cœpit Jesus facere, et docere* (1). 1°. Si donc vous voulez maintenir les principes dans les familles, donnez l'exemple ; 2°. si vous voulez ramener les peuples à la religion, donnez l'exemple ; 3°. si vous voulez de l'ordre dans la société pour le présent et pour l'avenir, donnez l'exemple.

Dans des temps plus heureux, l'innocence de vos enfans pouvoit trouver un rempart dans la religion publique et la décence générale des mœurs ; mais au milieu des scandales, qui de toutes parts les assiégent, où apprendront-ils à connoître les vertus, si la maison paternelle ne leur en offre le sanctuaire : vous leur exposerez, je le veux, les maximes de l'Evangile, vous assujettirez

(1) Act. 1, 1.

leur jeunesse aux saintes observances de l'Eglise; mais, tandis que tout au-dehors leur apprend à s'en affranchir, faudra-t-il que dans leur famille, ils soient seuls à les connoître? Vous les confierez aux soins des plus sages instituteurs; qu'importe pour leur salut, s'ils vous voyoient vous-mêmes incertains sur votre foi, prêts à composer sur les principes? ils en appelleroient, n'en doutez pas, des leçons de leurs maîtres à la conduite de leurs parens. Placer l'austérité des préceptes à côté de la séduction des exemples, des exemples surtout des justes objets de leurs hommages et de leur amour, c'est irriter leurs passions naissantes, et leur inspirer peut-être pour jamais le dégoût de leurs devoirs. Craignez que le premier usage d'une liberté trop désirée ne soit d'abandonner aussi toute pratique religieuse. Craignez que, reléguant à leur tour la religion dans les temples, la piété dans

les cloîtres, et la morale dans les livres, ils ne méprisent un jour la vertu même, comme inapplicable à la conduite. Et c'est à vous, pères imprudens, que Dieu demandera compte de leurs ames. *Sanguinem autem ejus de manu tua requiram* (1).

Et le peuple, mes frères, ce peuple dont vous nous dites tous les jours, qu'il ne retrouvera ses vertus et son bonheur que sous les lois de la religion; sachez qu'il ne s'y soumettra jamais, s'il vous voit vous en affranchir. Que servira que nous leur prêchions l'innocence des mœurs, le désintéressement, la miséricorde, s'ils doivent vous trouver infidèles à vos devoirs, inflexibles sur vos intérêts, insensibles à leurs misères? que nous fassions peser sur eux la rigueur des lois de l'Eglise, si l'ordre de votre vie et de vos maisons leur ap-

(1) Ezech. III, 18.

prend à les négliger? Leur dirons-nous qu'il n'existe pas de probité sans religion? ils nous imposeroient silence par le juste respect qu'ils vous portent : que la foi est l'unique base du bonheur? ah! ils vous voient riches et grands, votre sort est à leurs yeux la félicité suprême; en marchant sur vos traces, ils ne croiront jamais ni s'avilir ni se rendre malheureux. Non - seulement l'impiété triomphera; mais elle se fera gloire de vous compter parmi ses disciples. Répondrez-vous que vous êtes chrétiens par la croyance; à vos protestations, elle oppose votre conduite: elle dira que la décence toute seule dicte nécessairement vos discours; que tout vous invite aujourd'hui à vous montrer chrétiens, si vous l'étiez en effet; et que si vous vous obstinez à vivre en incrédules, c'est que vous l'êtes au fond du cœur. Ainsi, la perte de ce peuple, commencée par les scandales, seroit

consommée par le défaut de bons exemples; et c'est encore à vous que Dieu redemanderoit leurs ames. *Sanguinem autem ejus de manu tua requiram.*

Envisageons enfin l'ordre de la société pour le présent et pour l'avenir. La cause principale et générale de tous nos maux c'est l'oubli de la religion; malheur à qui pourroit en douter désormais! Remontez donc à la source: comment l'impiété s'est-elle établie parmi nous? comment trouva-t-elle des disciples parmi les riches, désignés pour être ses premières victimes, et des apôtres dans ce sexe même qui doit à la religion ses vertus les plus touchantes, et ses titres les plus assurés, et ses plus douces consolations? Quelle puissance les entraîna? est-ce là profondeur des recherches ou l'évidence des démonstrations? Vous le savez, des maîtres accrédités ouvrirent la carrière, la foule s'y précipita sur leur parole, et

d'après leur exemple : sa force n'étoit point dans de vains systêmes, dont la multitude ne daignoit pas même s'informer, mais dans l'opinion bientôt corrompue par l'exemple. On devint ennemi de toute autorité par une soumission servile aux maîtres qu'on s'étoit choisis, et dans ce délire même, qui insultoit à l'exemple unanime et invariable du genre humain, ce fut l'exemple que l'on suivit. Ainsi l'irréligion se communiqua par l'exemple, des pères aux enfans, des maîtres aux serviteurs; du faîte des palais elle descendit dans la chaumière. Mais bientôt de nouveaux maîtres se levèrent; les premiers avoient donné l'exemple de ne rien croire, ceux-ci apprirent à ne rien respecter; ceux-là avoient enseigné à tout blasphémer, ceux-ci à tout attaquer; l'exemple des premiers avoit décrédité la religion, et la multitude, agitée par des exemples nouveaux, eût fini par renverser la so-

ciété même, si la main de Dieu ne nous avoit retenus sur le penchant de l'abîme. Tels furent les malheurs où l'exemple nous entraîna. Comment les réparerons-nous? par l'exemple. Sans l'exemple, votre zèle est une illusion. Avez-vous, dans les jours de scandales, favorisé l'impiété, source fatale de tous nos maux? professez aux yeux du monde la foi que vous avez combattue. Mais ne vous bornez point à des discours, le monde ne les croiroit pas; c'est par l'exemple constant et solennel des vertus chrétiennes, qu'il vous sera donné de ramener tous ceux que votre incrédulité a pu séduire. Auriez-vous à gémir de votre foiblesse à suivre la loi de Dieu, ou à la maintenir dans votre famille? il est temps de vous prononcer : quand les mœurs et la foi périssent, ne pas édifier c'est détruire; être indifférent c'est trahir. Quiconque n'*est pas pour* Jésus-Christ est contre

lui. *Qui non est mecum, contra me est* (1). Et vous surtout, mes frères, vous que la religion trouva fidèles, c'est à vous de donner le signal, en vous écriant avec Josué : Quand tous abandonneroient la loi de Dieu, pour moi, et la maison de mon père, nous servirons le Seigneur; *ego et domus mea serviemus Domino* (2). Qu'importe, en effet, que nous reconnoissions enfin qu'il ne peut exister de société sans morale, ni de morale sans religion, si à ces deux principes, nous n'en ajoutons un troisième, non moins nécessaire, non moins sacré, c'est qu'il ne peut exister de religion sans pratique. Mais si vous-mêmes, mes frères, dont l'ame droite et généreuse chérit encore la foi de vos pères, vous pouviez lui refuser l'autorité de vos exemples, vous fermez la

(1) Luc. XI, 23.

(2) Josue. XXIV, 15.

route à la multitude, vous la fermez encore aux générations qui vont suivre. Ah! permettez cette expression à notre zèle, ayez pitié de la génération qui s'élève; songez de quelles doctrines la jeunesse a été nourrie, quels scandales lui ont ouvert la carrière, et semblent lui tracer sa route. Si donc elle vous voyoit vous abstenir seulement des crimes, et vous éloigner en silence de ces voies signalées par tant d'écarts, sans les expier par la profession solennelle de toutes les vertus, que pourroit-elle penser? Elle jugeroit, n'en doutez pas, que les principes ne sont rien; que la morale et le bonheur des peuples consistent dans quelques formes, dans quelques lois; que le monde est un théâtre où le vice et la vertu paroissent indifféremment, tour à tour, et que tout finit par un changement de scène. Il est temps de lui inspirer une horreur profonde pour ces tristes égaremens,

avec

avec la crainte salutaire de les voir renaître jamais. Il est temps qu'après avoir connu par nos erreurs comment on perd la religion et la morale, ils apprennent par notre retour comment on rentre avec gloire dans la route du bonheur et de la vertu. *Sicut eratis maledictio, sic eritis et benedictio* (1). Il me reste à vous développer les avantages que nous pouvons espérer du bon exemple; c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Le bon exemple, moyen indispensable de salut, en est aussi le moyen assuré : nous pouvons, par le bon exemple, remédier aux maux présens, et détourner les maux à venir. Parens chrétiens, qui pleurez sur vos enfans à la vue de la corruption générale, rassurez-vous; le plus puissant moyen de salut leur reste

(1) Zach. VIII, 13.

encore : ce sont vos exemples. Abraham étoit seul fidèle au milieu d'un monde idolâtre ; les exemples de sa foi formèrent parmi ses descendans une succession glorieuse de saints, qui ne fut jamais interrompue, jusqu'à la venue de Jésus-Christ. La piété de Tobie resta comme héréditaire dans sa famille : au milieu des désordres de Ninive, ses enfans, bénis de Dieu, chéris des hommes, se transmirent long-temps les vertus dont il leur laissa le modèle : *Omnis ejus cognatio in sancta conversatione permansit* (1). Et vous, qui vous glorifiez du grand nom de vos ancêtres, est-ce par des discours et des maximes, qu'ils ont perpétué dans leurs illustres maisons le magnanime dévouement à Dieu, au prince, à la patrie? Non, leurs discours étoient rares, leurs maximes étoient simples ; mais leurs sentimens

(1) Tob. XIV, 17.

généreux, retracés dans leur vie entière, se gravoient en traits de flamme dans le cœur de leurs enfans; et leur nom seul, réveillant tous les souvenirs de l'honneur et de la vertu, suffit encore pour y attacher leur postérité. Montrez donc à vos enfans le grand exemple de la religion; et ses divines impressions, s'unissant dans leurs cœurs aux plus doux sentimens de la nature, y vivront aussi long-temps que votre nom lui-même et le souvenir de vos vertus. Riches chrétiens, donnez à vos enfans de grands exemples de charité, et la miséricorde deviendra la distinction glorieuse de votre postérité; vos enfans ne voudront jamais que le pauvre désapprenne le chemin de votre maison; ils rougiroient de laisser périr vos pieux établissemens, dont les ruines finiroient par les écraser eux-mêmes.

L'exemple, tout-puissant dans les familles, ne l'est pas moins dans la société.

Les premiers chrétiens ont renouvelé le monde, plus encore par la sainteté de leur vie que par la sublimité de la doctrine. Le philosophe, que les docteurs n'avoient pu vaincre, tomboit aux pieds du martyr, et demandoit à partager ses chaînes. La douceur d'une femme chrétienne fléchissoit un époux barbare. La multitude elle-même, dont les cris avoient appelé si long-temps les chrétiens à l'amphithéâtre, s'attendrit en voyant couler leur sang : frappé de leur vie toute céleste, et vaincu par la charité, le peuple abandonna ses idoles avec ses vices, et le monde fut étonné de se trouver chrétien.

Maintenant donc, mes frères, si nous voyons les mêmes vices et les mêmes fléaux reparoître dans ce déclin des siècles, à la suite des doctrines impies qui effrayèrent le monde, et le menacèrent de sa ruine, faudra-t-il désespérer du salut commun? Non, non, la foi nous

reste encore; unissons-nous pour la faire revivre par nos exemples. Mais tous doivent y concourir. Nul état ne vous en dispense; la religion ne connoît pas de vertus inutiles. Cette religion a parcouru les déserts, elle a pénétré dans les cavernes et les rochers, pour recueillir les vertus des solitaires qui s'y étoient ensevelis, et les faire servir à l'édification commune. De nos jours même, si des ames dont le monde n'est pas digne se refugient, comme la colombe, dans les asiles sacrés de l'innocence et de la paix, croirons-nous qu'elles soient perdues pour la société? non, mes frères. Ces pauvres et religieux monumens qui s'élèvent au sein de nos cités opulentes et corrompues, ces murs silencieux qui forment la séparation entre une terre de malédiction et un ciel anticipé; la pénitence à côté des crimes; les cantiques de Sion retentissant nuit et jour à côté des blasphêmes, et des chants dis-

solus de Babylone : ce grand et touchant spectacle atteste l'énergie divine de la foi, et réclame pour la vertu contre l'égarement d'un siècle dépravé. Combien de fois, en le voyant, la piété s'est ranimée, l'innocence s'est affermie, l'esclave des passions a gémi du poids de ses chaînes, et a commencé à soupirer après la sainte liberté des enfans de Dieu. Il est donc vrai que l'exemple peut remédier aux maux présens, et détourner les maux à venir. A ces espérances consolantes, je sais, mes frères, qu'on peut opposer cet affoiblissement de principes qui forme le caractère de notre siècle; siècle aveugle, qui désavoue l'impiété, et qui en conserve tout l'esprit; qui se croit sage, quand il a su mêler les préjugés aux principes et l'erreur à la vérité; qui déprave tout ce qui est bon, qui dénature tout ce qui est vrai, pour trouver un milieu entre le vice et la vertu, entre la foi et l'in-

crédulité, et cesser d'être impie sans devenir chrétien. Ah! nous ne balancerons pas à vous répondre : Que le monde connoisse la religion, et il cessera de la craindre et de la dédaigner. Vous donc, qui avez le bonheur de la professer cette religion sainte, c'est en la présentant dans sa beauté, dans sa grandeur, qu'il faut combattre ses ennemis. Des ennemis! elle n'en doit plus avoir; c'est à nous de les désarmer. Que le sacerdoce voie renaître les Vincent de Paul; que tant de familles illustres, autrefois associées à son zèle, renouvellent ce grand spectacle, et nous rendent encore témoins des miracles de la charité. Si l'impie résiste encore, qu'il trouve des François de Sales, des Fénélon; qu'il tombe aux pieds de la religion, lorsqu'il la verra partout précédée de la miséricorde, accompagnée de l'indulgence, suivie de la consolation et de la paix. Il dépend donc de vous, mes

frères, de rendre à la religion son empire : il faut mettre vos familles, vos amis, tous les hommes, s'il étoit possible, dans les intérêts de votre piété, en la faisant servir à leur bonheur. Prouvez-leur, par l'égalité de votre ame, par la sérénité de votre front, qu'ils seront plus heureux en se soumettant aux lois de l'Evangile : prouvez-le par la charité, par ces affections pures et célestes, plus douces encore pour le cœur vertueux qui les éprouve, que pour ceux qui en sont les objets. Voilà ce que nous ne cessons d'annoncer, dans les chaires chrétiennes, aux foibles comme aux puissans, aux grands comme au commun des fidèles. Mais à la vue de cette auguste assemblée, quelle imposante pensée nous frappe! Mes frères, que vos destinées sont terribles ou consolantes! vous déciderez de la religion de la France entière, et vous assurerez, par vos exemples, ou sa ruine,

ou son salut. Ah! si tous ceux qui m'écoutent pouvoient s'unir pour opposer à la dépravation commune le spectacle des vertus chrétiennes, c'en est assez pour nous sauver. Toutes ces familles révérées ennobliront aux yeux du peuple les saintes pratiques dont elles se feront gloire; et ces salutaires flambeaux, élevés de toutes parts, feront briller la lumière du ciel au milieu de nos ténèbres. Peut-être il est permis de le croire, peut-être ne sommes-nous pas plus éloignés de Dieu que ne l'étoit l'ancien peuple après les règnes impies d'Achaz et de Manassés. Alors, par un dernier trait de miséricorde, Dieu suscita le saint roi Josias : le zèle religieux du monarque, secondé par les grands de sa cour et les anciens des familles, ranima soudain les restes languissans d'Israël et de Juda; le peuple renouvela son alliance avec le Dieu de ses pères; et Jérusalem, long-temps souil-

lée par les idoles, et inondée du sang des saints, vit renaître des jours de grâce, des jours dignes des règnes glorieux de David et de Salomon. Oui, mon Dieu, nous le dirons dans le juste sentiment de notre reconnoissance, heureux les peuples, quand les chefs de l'Etat protègent la religion, plus encore par leurs exemples que par leurs lois. Alors, la religion s'élève à côté du trône, et le couvre de son ombre tutélaire. Le monarque, entouré par les grands de sa cour, rehausse l'éclat des solennités saintes : en les voyant s'humilier devant la croix de Jésus-Christ, nul ne pensera, dans son cœur, que ce soit une honte de l'adorer; le peuple, par un heureux penchant, marchera sur les traces de ses princes, qui font son bonheur et sa gloire, et il croira se rapprocher de leur grandeur en imitant leurs exemples. Il est donc vrai que de l'exemple dépen d et votre salut person-

nel, et celui de vos familles, et celui de la société. Donnez-le donc cet exemple, mes frères, et la bénédiction descendra sur vous et sur vos enfans, et elle deviendra votre partage pour le temps et pour l'éternité. Ainsi soit-il.

AUTRE EXORDE

POUR LE SERMON PRÉCÉDENT (1).

En propono in conspectu vestro hodie benedictionem et maledictionem.

Voici que je vous propose aujourd'hui la bénédiction et la malédiction. Deut. XI, 26.

MOÏSE, arrivé au terme de sa carrière, parut pour la dernière fois dans l'assemblée d'Israël; et, leur présentant la loi du Seigneur, il leur adressa ces paroles : Voici que je vous propose aujourd'hui la bénédiction et la malédic-

(1) M. l'abbé Duval avoit prêché plusieurs fois, dans des assemblées de charité, son sermon sur le bon exemple, avant de le prêcher à la cour. Il le prononça devant S. A. R. MADAME, Duchesse d'Angoulême, quelques mois après le second retour du Roi, avec cet exorde, qu'on nous saura gré d'avoir conservé.

tion : *En propono in conspectu vestro hodie benedictionem et maledictionem.* Tel est aussi, mes frères, l'arrêt que le ciel a semblé nous faire entendre, non plus par le ministère d'un législateur ou d'un prophète, mais par cet enchaînement inoui de biens et de maux qui ont signalé l'année dont nous venons d'atteindre le terme (1), et dont aucune autre année, dans l'histoire du monde, n'avoit présenté l'exemple. La malédiction et la bénédiction nous ont été proposées tour à tour, pour nous faire connoître quelle destinée nous réserve la justice ou la clémence du ciel, et décider enfin notre choix.

La malédiction, dans ce jour de consternation et de deuil, où la justice de Dieu, éclatant tout à coup comme le tonnerre, vint troubler le funeste sommeil où déjà nous endormoit la prospé-

(1) L'année 1815.

rité; quand un crêpe funèbre, enveloppant le présent, remplit d'horreur et d'épouvante l'attente de l'avenir; que la religion, captive de nouveau, retomba sous la main des impies; que les cachots s'ouvrirent pour l'honneur et la fidélité; que les fondemens de la société s'ébranlèrent; et que l'abîme dont nous étions à peine sortis menaça de nous engloutir une seconde fois, et pour jamais.

La bénédiction, lorsqu'après les cent jours révolus, au milieu des transports de l'allégresse et de l'amour, nous vîmes reparoître les gages sacrés du bonheur de la patrie; et avec eux, nos biens, nos joies, nos espérances, attachés à leur présence auguste.

La malédiction, quand l'ange exterminateur, rappelant les fléaux qu'avoit éloignés la miséricorde, brisa tous les liens qui nous unissoient au monde civilisé, ramena sur la France désolée la discorde, l'esclavage, l'anarchie, la

guerre universelle, avec la colère des peuples et des Rois, et marqua pour la mort, non pas les premiers-nés de chaque maison, mais tous les enfans de chaque famille.

La bénédiction, quand les anges de la paix ramenèrent parmi nous ce monarque choisi du ciel pour essuyer toujours nos larmes, arrêter les torrens du sang françois, nous réconcilier avec le ciel, et, ne pouvant ressusciter les morts, rendre aux captifs la liberté, et remettre les enfans dans les bras de leurs mères éplorées. *En propono in conspectu vestro hodie benedictionem et maledictionem.*

Cette malédiction, vous voulez l'éloigner à jamais; cette bénédiction, il faut vous l'assurer pour toujours. Nous venons vous en proposer le moyen, et voici la pensée qui nous occupe. Vous convenez tous, mes frères, qu'il n'y a de salut pour la France que dans le re-

tour sincère et solennel à la foi de nos pères, et aux vertus qu'elle nous commande. Mais ce retour ne peut exister, si chacun, s'y refusant pour lui-même, se borne à des douleurs stériles et à des vœux sans effet pour le rétablissement de la morale publique. Le moment est donc venu où il faut que tout ce qui reste d'ames généreuses et fidèles se dévouent à donner l'exemple; il faut que les pères donnent l'exemple dans leurs familles, les riches dans leurs domaines, les grands dans l'Etat, et chacun de nous dans la société.

L'exemple forme les mœurs publiques ou les dépravc; il dirige les peuples ou les égare; il est la vie ou la mort des nations. Et c'est surtout en vous annonçant ce sujet, que nous pouvons vous dire : Je vous propose la bénédiction ou la malédiction : *En propono in conspectu vestro hodie benedictionem et maledictionem.*

Nous établirons d'abord que sans le bon exemple il n'existeroit pour nous aucune ressource de salut; tout autre moyen seroit insuffisant, toute espérance illusoire, et nous resterions chargés jusqu'à la fin de cette malédiction à laquelle nous n'avons échappé que par un double miracle de miséricorde.

Nous vous montrerons, en second lieu, que quels que puissent être nos maux, le bon exemple peut ramener encore le règne de la religion et des vertus, avec les bénédictions que déjà le ciel nous promet, si nous savons les mériter. Nous établirons donc sur deux motifs la nécessité du bon exemple.

1°. Sans le bon exemple, nous avons tout à craindre : 2°. par le bon exemple, nous avons tout à espérer.

O Dieu! dont la majesté infinie doit seule nous occuper dans le lieu saint, éloignez à jamais de vos ministres le vain désir de plaire aux hommes, et

l'appareil profane des éloges, toujours dangereux pour les ames même les plus pures. Mais lorsque nous parlons du bon exemple en faveur de la charité, ne nous pardonnerez-vous pas si nos yeux se portent quelquefois vers cette fille auguste des martyrs, qui ne se console de ses royales douleurs que par les bienfaits qu'elle répand, et des scandales dont elle est témoin que par les exemples qu'elle leur oppose.

SERMON

SUR LA VOCATION DES GRANDS,

PRÊCHÉ

LE JOUR DE NOEL.

Filius hominis non venit ministrari, sed ministrare.

Le Fils de l'homme est venu, non pour être servi, mais pour servir. S. Matth. xx, 28.

Un Dieu anéanti jusqu'à se revêtir de notre nature, un Dieu qui se montre parmi les hommes environné de nos misères et de nos douleurs, quel spectacle! La raison confondue se perd dans ces abaissemens ineffables; la foi cherche, en tremblant, son Dieu sous cet humiliant appareil, si peu digne de sa grandeur, selon nos foibles idées humaines. Mais il a daigné lui-même nous expli-

quer ce mystère : *Je suis venu*, nous dit-il, *pour servir, et non pour être servi.* Grands de la terre, soyez attentifs. Le Fils de Dieu n'est descendu du ciel que pour servir les hommes ; pour être, à tous les momens de sa vie, leur modèle, leur consolation et leur sauveur. Il est né pauvre, pour consoler les pauvres et sanctifier la pauvreté. Il vivra dans les humiliations et les travaux, pour consacrer dans sa personne toutes les misères de l'humanité. Couronnant enfin ses bienfaits, et consommant tous ses sacrifices, il mourra sur une croix pour expier les péchés du monde, et le racheter par son sang. Victime innocente et volontaire, il veut naître, vivre et mourir pour le salut du genre humain. Voilà, chrétiens, ce qui a jamais paru de plus grand sur la terre. Sans doute il est plus grand et plus digne d'un Dieu, de venir indigent et pacifique pour sauver les hommes, que de régner sur la

terre entouré de leurs hommages ; de les enrichir de ses biens, que d'exiger leurs tributs ; de les appeler ses frères et de les associer à sa divinité, que de les écraser sous le poids de sa domination et de les traiter en esclaves : en un mot, se dévouer pour le bien des hommes, voilà la grandeur du Sauveur du monde, et la seule grandeur véritable. Ainsi a-t-il appris aux riches, aux puissans, aux monarques eux-mêmes, qu'ils ne sont élevés en dignité que pour être les bienfaiteurs des hommes, et que leur vocation, comme celle de leur maître et de leur modèle, est de se consacrer sans réserve au salut et au bonheur de leurs frères. Touchante et sublime leçon, entendue par tout l'univers, et répétée par tous les siècles ! Elle a formé tant de saints rois, l'amour et les délices du genre humain ; tant de princes religieux, l'ornement et l'appui des trônes ; tant de familles vertueuses, qui ont fait et qui font

encore de leur fortune le patrimoine des indigens, et de leur grandeur l'appui de l'innocence et l'espérance des malheureux. Doctrine protectrice pour les peuples, mais plus utile encore pour les grands; elle les éclaire sur leur vocation, et leur apprend à répondre aux vues de Dieu, et à s'acquitter envers les hommes, par l'emploi le plus noble et le plus doux de leur grandeur. C'est cette leçon, mes frères, que nous venons vous développer, en vous entretenant de la vocation des grands; elle consiste à se dévouer au bien général. Vous le devez à Dieu, première réflexion; vous le devez à la société même, deuxième réflexion. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pourquoi Dieu vous a-t-il appelés à jouir de ces éminentes prérogatives qui vous élèvent au-dessus du reste des hommes? Telle est, mes frères, la pre-

mière question que vous devez vous proposer, parce qu'elle décide de vos devoirs, de votre vie entière et de votre éternité. La morale du monde et des cours vous répondra que vous êtes grands pour vous-mêmes; la religion vous enseignera que vous ne l'êtes que pour le bien général. S'il en est ainsi, vos pensées, vos efforts, votre vie entière, doivent être consacrés au service et au bonheur de vos frères. Par conséquent encore, Dieu ne se contentera point au dernier jour des vertus les plus pures, si elles sont personnelles et privées. Ce ne sera pas assez, pour vous, d'avoir été modestes dans l'élévation, modérés dans l'emploi des richesses, humains dans l'usage du pouvoir, le zèle religieux du bien public est le devoir essentiel de votre rang. Peut-être nous demanderez-vous d'abord, de déterminer avec précision en quoi consiste ce bien qui doit être l'objet de votre zèle? Le voici en

trois mots : Dieu vous a fait riches, pour adoucir les misères communes par votre charité ; Dieu vous élève au-dessus du reste des hommes, pour en devenir les modèles par vos vertus ; Dieu vous a revêtus de puissance et d'honneur, pour assurer l'empire de la religion et des mœurs par votre autorité. Or, nous disons que telle est la vocation dont il a plu à Dieu de vous honorer ; 1°. parce que c'est la seule qui soit digne de sa Providence ; 2°. parce qu'il attache votre bonheur au bien que vous ferez ; 3°. parce qu'en vous imposant l'obligation de faire le bien, il vous a confié tous les moyens de le procurer.

Plus on médite les perfections infinies de Dieu, plus on reste convaincu que la sagesse éternelle, qui ne fait rien d'inutile, ne pouvoit établir des riches que pour les pauvres, des grands que pour le peuple, et l'ordre admirable des conditions humaines que pour l'avantage

l'avantage de tous. Dans ce commerce nécessaire de services et de récompenses, de dépendance et d'autorité, d'hommage et de protection, j'admire sa providence, et je reconnois sa bonté. Je dis sa bonté, non pas seulement envers les pauvres, puisque Jésus-Christ les déclare heureux, et qu'ils trouvent dans leur misère même le gage d'une éternelle félicité; mais plus encore envers vous, grands du monde; envers vous, à qui l'éternelle vérité fait entendre cet arrêt formidable : Malheur à vous, qui avez votre consolation : *væ vobis* (1). Si Dieu ne vous avoit faits riches et grands que pour vous-mêmes, il vous auroit créés dans sa colère : cette opulence, cette élévation seroient des piéges préparés pour vous corrompre et pour vous perdre. Jetés comme au hasard parmi les tentations et les écueils,

(1) Luc. VI, 24.

il ne vous resteroit aucun moyen de racheter les foiblesses inséparables de votre état, et de détourner la malédiction qu'y attacha la vérité même : et cependant Dieu, qui est puissant, n'a point rejeté les puissans : *Deus potentes non abjicit, cùm ipse sit potens* (1). Connoissez donc votre dignité. Vous êtes ici-bas les vives images de sa bonté, les ministres de sa providence : *Minister Dei in bonum* (2). Il vous a placés sur nos têtes, comme ces célestes flambeaux destinés à éclairer notre route. Il vous a créés dans sa magnificence, comme il créa ces fleuves utiles et majestueux qui vont porter chez les peuples divers l'abondance et la prospérité. Sublime et touchante destinée, elle vous rapproche de Dieu même. C'est à vous qu'il est réservé d'achever l'œuvre de sa pro-

(1) Job. XXXVI, 5.
(2) Rom. XIII, 4.

vidence, toujours occupée à nous rendre heureux et bons. Elle vous associe à Jésus-Christ; vous lui rendez les ames rachetées de son sang, et vous concourez au double dessein qui l'anima pendant sa vie mortelle, la gloire de Dieu et le salut des hommes. Cette vocation, chrétiens, vous paroît-elle assez noble, assez digne de Dieu? Il a voulu qu'elle fût encore plus heureuse qu'elle n'est sublime, puisqu'en vous assurant les récompenses de l'autre vie, elle vous promet le seul bonheur dont vous puissiez jouir ici-bas.

Etrange condition des grands! Au faîte des prospérités, vous en éprouvez plus encore le vide que la douceur. Les autres hommes trouvent souvent dans leurs illusions mêmes un charme qui les captive, et vous, vous êtes désabusés; malheureux en réalité, ils se consolent par l'espérance, et vous, vous n'avez pas même la triste ressource de

désirer et d'attendre. Le ciel, qui semble prodigue à votre égard, vous auroit-il trompés? Non, mes frères; il existe pour vous une félicité réelle; dévouez-vous à faire le bien. Quelle paix, quelle sérénité dans une ame docile aux inspirations de la charité! Que son bonheur est pur! c'est en Dieu qu'elle en trouve la source. O Dieu! s'écrie-t-elle chaque jour, soyez béni du partage que vous m'avez marqué! Par mes soins les misères sont adoucies, les larmes sont essuyées, le vieillard ne se plaindra plus d'avoir trop vécu, la veuve abandonnée ne gémira plus d'être mère, le mourant bénira le ciel qui l'assiste dans ses douleurs, et adoucit ses derniers momens: existe-t-il une félicité plus réelle? Oui, elle existe, et elle sera votre partage, si, non contens de rendre les hommes moins malheureux, vous travaillez à les rendre meilleurs, si vous prenez soin de les délivrer de

leurs passions et de leurs erreurs, plus encore que de l'indigence et des infirmités. Dans ce siècle, tout est devenu matériel, jusqu'à l'exercice des plus sublimes vertus. On assiste le malheureux dans ses besoins, mais on lui laisse tous ses vices; on lui prolonge une vie de douleur, et on ne songe pas à le ramener à la religion, qui lui assure, dans une vie meilleure, le dédommagement de tous ses maux.

Ah! chrétiens, que toujours on retrouve en vous cette bienfaisance dont la religion vous fait un devoir; *beneficentiæ nolite oblivisci* (1). Puisse-t-elle s'étendre aussi loin que les douleurs et les besoins; mais n'y bornez pas votre zèle, portez plus loin vos regards; voyez les principes méconnus, les mœurs publiques penchant vers leur ruine, les liens les plus sacrés chaque jour outragés par tous les

(1) Heb. XIII, 16.

crimes ; voilà nos véritables misères. Si donc vos ames généreuses se sentent enflammées de la passion sublime du bien, employez les moyens que vous confie la Providence à ramener l'innocence des mœurs, la paix dans les familles, l'union des citoyens, le juste dévouement au Souverain et aux lois, en rendant à la religion son empire. Voici qu'elle se présente à vous, plus belle encore de ses malheurs, et comme descendue de nouveau du ciel pour nous sauver. C'est à vous de la transmettre au peuple, forte de votre autorité et glorieuse de vos exemples. Dans ces soins utiles et si dignes d'une ame chrétienne, vous trouverez un bonheur pur que ne troublera point l'inquiétude, que n'empoisonneront point les remords qui corrompent les joies du monde ; un bonheur d'autant plus assuré, que vous agirez pour Dieu. Vous trouverez un bonheur divin dont le sou

venir est encore une félicité nouvelle.

Anathême donc à ce riche égoïste, qui ne voit dans le pouvoir que les satisfactions de son orgueil; dans l'or, dont il est insatiable, que l'aliment de la cupidité qui le dévore; dans les honneurs de son rang, que le triomphe de sa vanité. Quelquefois Dieu se relève aux cris du pauvre abandonné : pour punir le mauvais riche, il le dépouille, il l'humilie, il lui fait expier dans l'indigence et l'abandon le crime de son endurcissement : quelquefois, il le laisse vivre en paix dans l'iniquité, comme une victime, dit l'Ecriture, que l'on engraisse pour le sacrifice; mais il trouve son premier châtiment dans l'égoïsme qui le dégrade. Par un juste jugement du ciel, l'ame se dessèche en s'isolant; elle se replie sur elle-même; elle s'agite, elle se tourmente, et ne trouve dans la variété des moyens que l'uniformité de l'ennui. Le vide et la

satiété deviendront son tourment au défaut des remords; et si l'égoïste est un fardeau pour la société, il est encore plus un poids insupportable pour lui-même.

Pour vous, ames vertueuses, vous trouverez votre bonheur en procurant celui de vos frères; la Providence, qui vous imposa le devoir, vous en a prodigué les moyens. De toute part le bien vous environne; il semble naître sous vos pas, et n'attend que vos regards pour se développer et s'étendre; c'est à vous qu'il est réservé de le porter à sa perfection par le double caractère de l'étendue et de la perpétuité. Vous pouvez rendre le bonheur aux villes et aux provinces; vous embrassez par vos bienfaits l'immense multitude des malheureux; mais voici votre prérogative la plus belle : c'est à vous d'accréditer les principes, et de faire triompher les vertus. Quelle influence vous exercez

sur les opinions et sur les mœurs! Les vertus de l'homme privé sont obscures comme sa destinée; les vertus des grands sont un spectacle public. Leurs exemples vont jusqu'au fond de nos provinces honorer la religion et encourager la piété; ils passeront avec votre nom, dans les terres étrangères; ils deviendront l'entretien des nations; et vous vous sanctifiez non-seulement pour vous-mêmes, mais pour l'Eglise entière, dont vous devez être l'édification et l'ornement. Parlerai-je de l'autorité? Par votre seule improbation, vous intimidez le vice, et votre mépris suffira pour déshonorer l'impiété. A votre voix, le mérite sort de son obcurité, les institutions utiles se soutiennent et se multiplient, les mœurs retrouvent leur éclat, et la religion son empire. Quels qu'aient été les malheurs d'un peuple, par la douce et constante influence du zèle des grands, l'ordre renaît avec la paix,

...

ainsi qu'après les bouleversemens de la nature, la lumière tranquille et vivifiante de l'astre du jour lui rend bientôt sa première beauté.

A l'étendue, vous seuls pouvez ajouter la perpétuité, par le zèle religieux du bien. Je dis le zèle religieux, parce que rien n'est stable dans les œuvres de l'homme, si la religion, leur imprimant un sceau divin, n'en a fait les œuvres de Dieu. Rappelez-vous, mes frères, ces utiles établissemens qui consacreront glorieusement la mémoire de vos aïeux. Fondés sur la religion, ils sembloient immortels comme elle : mais des jours sont arrivés, jours d'égaremens et de ténèbres, jours de bouleversement et de calamité! L'homme a voulu se passer de Dieu; il a dit à Dieu dans son orgueil : Retirez-vous de moi, je saurai créer par ma puissance, et fonder sur ma propre sagesse; *dixerunt Deo : Recede à nobis* (1).

(1) Job. xxi, 14.

Et Dieu a répondu dans sa colère : Ceux-ci bâtiront, et moi, je détruirai ; *isti ædificabunt, et ego destruam* (1). Soudain, tout ce qui étoit a disparu, et rien de nouveau n'a subsisté. Infatigables et tout-puissans pour détruire, ils n'ont pu rien établir ; ils ont déclaré la guerre à toutes les institutions de nos pères, et, pour commencer l'éducation du genre humain, ils n'ont pu fonder une école. Ils ont bouleversé le monde, et n'ont pas su régler une famille. Ils auroient détruit la religion, si elle n'étoit éternelle. Le délire a fondé le culte de la raison ; ses fêtes ont été des jours de deuil, et ils ne nous ont laissé d'autres solennités que celles qui nous conduisent sur les tombeaux, pour expier et pour pleurer. Fondez donc sur la religion, c'est la pierre inébranlable, et le bien que vous aurez créé, ira

(1) Malach. 1, 4.

d'âge en âge sanctifier les peuples; les vertus que vous aurez préparées se perpétueront dans les familles, et la gloire que vous procurerez à Dieu, ira dans le ciel même ajouter au bonheur dont vous jouirez. Ainsi, vous vous acquitterez envers Dieu. Voyons maintenant comment vous vous acquitterez envers la société.

SECONDE PARTIE.

J'ai dit, en second lieu, que le zèle du bien est le devoir particulier de votre vocation, si on l'envisage du côté de la société. Tout vous le commande; 1°. la justice; 2°. votre dignité; 3°. les besoins de la société. 1°. La justice. Tel est l'ordre immuable de la divine Providence, que nul avantage ne nous est accordé gratuitement; plus nous avons reçu, et plus nous sommes redevables. Si donc la société vous assure avec joie ce noble et magnifique héri-

tage de prérogatives et d'honneurs, n'est-il pas juste de lui consacrer tous les moyens qu'elle vous confie? Si la religion impose en votre faveur à tous ses enfans l'inviolable tribut du respect et du dévouement, la justice n'exige-t-elle pas qu'ils trouvent en vous des modèles qui les guident, des pères qui veillent à leurs intérêts, et les couvrent d'une généreuse protection? Tels sont les principes éternels de la justice; et les grands ne sauroient les méconnoître sans déroger à leur propre dignité.

Non, Messieurs, vous ne serez grands que par le bien que vous ferez : le bien que l'on fait aux hommes constitue éminemment la grandeur; il rend la dépendance inévitable, parce qu'il ravit les cœurs, et leur ôte jusqu'à la volonté de résister. Celui qui donne, dit l'Esprit saint, se place au-dessus de celui qui reçoit; l'un est le maître, l'autre l'esclave : *Qui mutuum accipit servus est fœ-*

nerantis (1). Douce et touchante servitude, dont les chaînes sont des bienfaits! Les peuples ont souvent laissé périr jusqu'au nom de ces princes qui étonnèrent le monde par l'éclat de leurs conquêtes; mais la mémoire des bons Rois ne périt jamais. Que les siècles renversent leurs monumens, que les passions dans leurs fureurs outragent et brisent leurs statues, leur image vit dans tous les cœurs, à jamais consacrée par la reconnoissance et l'amour.

Je sais que l'éclat des honneurs éblouit d'abord le vulgaire, que la foule accourt et se précipite à la suite des favoris de la fortune : mais lorsqu'au lieu des grâces qu'ils attendoient, ils n'éprouvent que de la hauteur et des rebuts; s'ils trouvent de ces riches insatiables, qui croient perdre tout ce qu'ils donnent, et pensent retrancher de leur bonheur tout ce qu'ils

(1) Prov. XXII, 7.

consacrent au bonheur d'autrui; de ces grands, égoïstes encore plus avares de leur crédit que de leur or, qui trembleroient d'en abuser en justifiant l'innocence ou en plaidant la cause du malheur; bientôt l'indignation succède, la foule se retire en silence, et court se dédommager, par les malédictions et le mépris, de la contrainte des hommages dont on rougissoit en secret. Mais aussi que la juste Providence renverse l'édifice de ces fortunes scandaleuses, que l'idole tombe avec l'autel, leur dignité disparoît avec leurs honneurs, leur mémoire passe et s'évanouit avec le bruit de leur chute : *Periit memoria eorum cum sonitu* (1).

Quel est donc l'homme vraiment grand? C'est celui qui n'emprunte rien de la pompe qui l'environne, parce qu'il porte en lui-même le titre de la véritable

(1) Ps. IX, 8.

grandeur, le zèle religieux du bien. En butte aux traits de la fortune, comme saint Louis dans une terre étrangère, il n'en paroîtra que plus grand; ses épreuves révèlent ses vertus : loin des siens comme sur le trône, il ne respire que pour son peuple, il s'attendrit sur ses malheurs, il veille sur ses destinées; il est roi jusque dans les fers, et force ses vainqueurs étonnés à le dédommager par le respect des outrages de la fortune. Voilà, Messieurs, le roi chrétien dans toute sa grandeur.

Enfin, les besoins de la société sont la règle de vos devoirs, et doivent être la mesure de votre zèle. Voyez, mes frères, dans quelle position Dieu vous a placés; il vous a suscités du milieu de nos débris, et daigne, en quelque sorte, s'associer lui-même aux soins glorieux qu'il vous impose : dans les jours de l'indépendance il a ramené l'ordre et la paix; sur les ruines de l'impiété, il a rétabli

la religion ; le ministère de la Providence est rempli, mais le vôtre commence. Si, après de longues et cruelles agitations, on voit quelquefois les passions humaines frémir sous la main qui les captive, comme une mer long-temps agitée murmure après la tempête, vous êtes tout-puissans pour la calmer, puisque vous pouvez faire le bien. Quand l'intempérie des saisons vient ajouter aux calamités générales, c'est alors qu'il faut vous montrer grands, devant Dieu et devant les hommes : vous étiez des maîtres, devenez des pères ; j'ai presque dit, soyez des dieux. Vous le serez par la charité : donnez, prodiguez aux indigens, *dispersit dedit pauperibus* (1). Que les malheureux puissent compter votre charité parmi les ressources qui leur restent. Retranchez, s'il le faut, aux plus justes jouissances, à la pompe la plus

(1) Ps. cxi, 9.

innocente. La pompe d'un riche chrétien, ses jouissances, ses plaisirs, sont les bénédictions des malheureux. Ainsi vous les enchaînez au trône et à l'ordre public par les liens les plus chers au cœur de l'homme, la reconnoissance et l'intérêt. Quel bonheur pour le peuple, et quelle garantie pour le trône, quand le monarque lui-même se plaît à en ouvrir l'accès à la foiblesse et au malheur! Si, non content de donner des larmes aux calamités publiques, il daigne s'y associer par les plus nobles sacrifices, alors l'infortuné, que ses bienfaits iront chercher dans sa chaumière, se console en songeant qu'il a sa place dans le cœur de son Roi : les peuples portent avec résignation le fardeau qu'il daigne partager; ils se reposent sur le cœur d'un père; et à l'ombre de sa protection tutélaire, ils attendent en paix des jours meilleurs. N'en doutez pas, Messieurs, s'il se trouvoit encore des esprits indo-

ciles à l'autorité, ils fléchiront sous vos bienfaits; s'ils refusent de reconnoître l'image de Dieu dans votre puissance, ils la chériront dans votre bonté.

Mais ici de plus hautes considérations m'appellent. Les biens et les maux des nations, leur vie et leur mort sont dans leurs mœurs. Les mœurs dépendent des principes, et les principes de la religion. Honneur, gloire immortelle à cette religion divine! Quand l'impiété couvre la terre d'un déluge de malheurs et de crimes, la religion est l'arche sainte qui conserve; avec les principes et les vertus, toutes les espérances du genre humain. A la suite des calamités, toujours on la voit reparoître; elle relève les débris, réunit les cœurs divisés; elle annonce la miséricorde et la paix; elle adoucit les maux qu'elle ne peut guérir encore. Soyons religieux et fidèles, les fléaux passeront, les traces de nos malheurs s'effaceront, le ciel nous rendra

des jours sereins. Connoissez donc nos véritables besoins; la France, longtemps tourmentée par des doctrines désolantes, abusée par le mensonge, fatiguée par des excès qu'elle n'a cessé de désavouer; la France a besoin de la vérité, elle a besoin de grandes vertus. La France a besoin de Dieu : de Dieu, sans qui tout s'écroule, tout se dissout et se confond, dans l'ordre moral comme dans le monde visible; de Dieu, qui est l'ame et la vie de l'Etat, comme il est l'ame de l'univers. C'est donc en vain que la sagesse humaine prétendroit seule guérir nos maux : la religion les guérira; elle les guérira, n'en doutez point. Dieu nous a rendu notre Roi, notre Roi nous rendra notre Dieu!

C'est au nom de ce Dieu que nous venons à vous; il nous dit en ce moment, comme autrefois à son Prophète : Va parler aux princes d'Israël; tu leur diras : N'est-ce pas moi qui vous exauçai au

jour de ma miséricorde? *Tempore placito exaudivi te* (1). N'est-ce pas moi qui vous couvris à l'ombre de mes ailes, et qui vous suivis tous les jours de votre vie? Pourquoi vous ai-je présentés au monde comme les objets d'une providence spéciale et toute paternelle? *Servavi te* (2). C'est pour être les sauveurs de mon peuple, c'est pour dissiper les ténèbres et briser le joug de l'impiété; *ut suscitares terram* (3). O Sion, cité de Dieu, réjouis-toi; voici ceux qui doivent rétablir tes honneurs, et relever tes murs sacrés. *Venerunt structores tui* (4). Ils sont venus; Dieu lui-même a marché devant eux; il a dissipé tes ennemis. *Dissipantes à te exibunt* (5). Ramener un peuple généreux à la gloire comme à la

(1) Is. XLIX, 8.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*
(4) *Ibid.* 17.
(5) *Ibid.*

foi, voilà votre vocation, la plus sainte et la plus heureuse qui fût jamais. La cause de la religion est celle du trône; elle est aussi la vôtre. L'irréligion, par sa nature, est ennemie de tout pouvoir comme de tout droit; mais la religion est l'appui naturel de tout ce qui est légitime et nécessaire. La justice annonce vos droits, mais la religion leur imprime un sceau divin: les hommes graveront vos titres sur le marbre et sur l'airain; la religion nous les montre écrits dans le ciel, et les grave au fond des cœurs. Ah! si elle a appris aux premiers chrétiens à fléchir sous les Césars persécuteurs, quel respect, quel amour elle inspire pour les enfans de saint Louis!

O Dieu! c'est au moment de terminer cette carrière (1), qu'il nous faudroit le zèle de vos prophètes, et le feu divin dont furent embrasés vos apôtres. Que

(1) La station de l'Avent à la cour finit le jour de Noël.

vous demande-t-on, Messieurs; est-ce d'aller combattre pour la religion, comme autrefois vos aïeux? Est-ce de là sceller de votre sang, ainsi que l'ont fait parmi nous tant de victimes généreuses, qui imprimèrent à vos noms un éclat immortel que ne donne point la gloire humaine? On vous demande d'affermir l'ordre heureux dont vous êtes l'ornement et l'appui, de ranimer la foi de nos pères, de la protéger par votre autorité, de la faire chérir par vos exemples, et bénir par vos bienfaits. Entrez, avec confiance, dans la carrière qui s'ouvre devant vous; *confidenter state* (1). Dieu s'est déclaré pour nous; déjà, comme il l'annonce par ses prophètes, sa lumière a dissipé la nuit, sa puissance a ouvert les tombeaux, son esprit a soufflé sur les ossemens arides. Voyez le mouvement universel qui nous

(1) II. Paral. XVII.

ramène vers Dieu, en nous ramenant vers les principes. Voyez, suivant les expressions du grand Apôtre, comme la France entière soupire et se travaille pour enfanter l'ordre nouveau, fondé sur la base éternelle de la religion et des vertus : *ingemiscit et parturit* (1). O France, que tes destinées sont grandes! et quel bonheur t'est réservé, si tu sais le mériter! Assise dans les ténèbres, tu te croyois abandonnée; l'Eternel a veillé sur toi; il a dit une seconde fois : Que la lumière se fasse; et du sein du chaos où tu te croyois perdue, la lumière éclate de toutes parts; de toutes parts germent des vertus. Ici des pasteurs infatigables arrosent de leurs sueurs une terre long-temps abandonnée; là se montrent de nouveaux apôtres; les peuples les reçoivent avec joie, les écoutent en versant des larmes, et la France, après

(1) Rom. VIII, 22.

tant

tant d'erreurs, s'étonne de se retrouver chrétienne. Ah! elle comprend enfin qu'elle périroit sans sa foi, comme elle ne peut exister sans sa monarchie. L'amour de la religion est naturel aux cœurs françois, comme l'amour pour le sang de leurs Rois. Qui peindra dignement les efforts héroïques du zèle, et les vœux de la piété, et les sacrifices de la miséricorde? Quelles vertus pures et touchantes nous consolent dans les premiers rangs! C'est-là que la religion se plaît à présenter aux peuples, dans la piété de leurs princes, la garantie de leur bonheur.

Et quel peuple sur la terre peut se glorifier, comme nous, d'avoir un Roi que le ciel lui ait rendu, précédé par les miracles et suivi de la paix du monde; un Roi qui ait vu les passions se taire à son aspect, et les nations poser les armes sur la juste confiance qu'inspire son auguste caractère? Quelle nation vit jamais

son trône entouré de vertus plus religieuses et plus nobles, et, nous osons le dire, de plus de dévouement et d'amour? O Dieu! bénissez ce peuple; bénissez le Roi que vous nous avez donné. Accordez-lui de voir la France heureuse, la religion florissante, et de nous réconcilier enfin avec le ciel, comme il nous a déjà réconciliés avec la terre. Arbitre souverain, et pasteur éternel des peuples et des rois, régnez avec lui, régnez par lui, et conduisez-nous un jour avec lui dans votre royaume céleste. Ainsi soit-il.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DU TOME PREMIER.

Avertissement de l'éditeur. *Page* j
Notice historique sur M. l'abbé Legris Duval. 1

Avent prêché a la cour en 1816.

Sermon sur l'espérance chrétienne, prêché le jour de la Toussaint. 223
Sermon sur le jugement dernier, prêché le premier dimanche de l'Avent. 249
Sermon sur l'amour de la vérité, prêché le second dimanche de l'Avent. 288
Sermon sur l'indifférence pratique, prêché le troisième dimanche de l'Avent. 318
Sermon sur le bon exemple, prêché le quatrième dimanche de l'Avent. 346
Sermon sur la vocation des grands, prêché le jour de Noël. 379